This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579586 8

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE.

TOME I.

Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés à la direction générale de l'imprimerie et de la librairie.

Dans malte commandait un illustre grand maître,
Héros, chef admiré que la France a vu naître,
Lavalette.....

Malteïde, ch. 2e

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE

PAR SOLIMAN II, EMPEREUR DES TURCS:

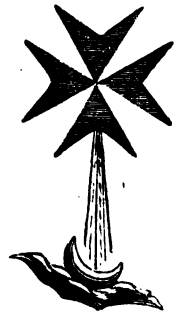
POËME EN SEIZE CHANTS,

AVEC DES NOTES,

PAR N. HALMA JEUNE.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.



PARIS.

J.-M. EBERHART, IMPRIMEUR DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,

RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.

1817.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
633432 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

A MESSIEURS

LES CHEVALIERS DE MALTE.

Messieurs,

L'Univers a retenti du nom des Chevaliers de Malte : l'esprit d'une solide piété, joint à la réputation des armes et à l'éclat d'une rare valeur, a immortalisé leur Ordre dans les annales du Monde-chrétien. Toutes les fois que l'honneur les appelait aux combats, ils y apportaient cette sagesse, cette fermeté d'ame qui les ont fait si

Gauthier 15 Nov. 1932 (2 vols in 1)

souvent triompher, et sans lesquelles il n'y a point de véritable courage.

C'est là, Messieurs, ce grand caractère que j'avais à saisir dans le poëme de la Malteïde dont je prends la liberté de vous faire hommage, heureux si, en m'élevant à la hauteur de mon sujet, j'ai pu réussir à peindre cette sublimité d'actions, qui a fait autant de héros des guerriers dont je rappelle les noms. J'aurai du moins la gloire de l'avoir tenté; et mes efforts n'auront pas été vains, s'ils peuvent me mériter l'approbation de ces nobles Chevaliers que l'Ordre de Malte voit encore aujourd'hui marcher sous sa bannière, et dont il s'honore à si juste titre. C'est cette récompense que j'ambitionne, comme étant la plus digne de flatter l'homme de lettres qui a consacré sa plume à l'héroïsme et à la vertu.

Je suis avec un profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

N. HALMA jeune.

PRÉFACE.

En offrant au public une nouvelle édition du POEME DE LA MALTÉIDE, on a compté sur l'importance de son sujet, et sur l'intérêt qu'il doit exciter dans des circonstances qui ne peuvent que lui être favorables.

Le retour de la paix; les bienfaits qu'elle promet à la France, qu'elle lui assure par la suite, font espérer aux lettres de recouvrer bientôt leur première considération. Cet espoir est fondé sur des tems de calme et de prospérité, sans lesquels les arts languissent ou plutôt disparaissent des États.

Dans ce moment où tant d'illustres personnages revoyent le sol heureux de l'ancienne France, quel ouvrage de littérature pourrait leur être plus agréable, pour son sujet, que le POEME DE LA MALTÉIDE? Ce poëme est consacré à célébrer les hauts faits d'un Ordre composé d'une partie de la Noblesse de l'Europe

chrétienne, qui, à l'exemple du Grand Maître Jean Parisot de la Valette, s'est couverte d'une gloire immortelle, par des actes de vertu, de dévouement, et par des traits de la dernière valeur.

Publié pour la première fois en l'an 1811, dans un tems de calamités, où les esprits distraits à tous momens par des événemens plus ou moins malheureux, ne portaient leur attention que très légèrement, ou point du tout sur des choses de pur agrément, le POEME DU SIÈGE DE MALTE n'a pu d'abord exciter tout l'intérêt dont il était susceptible par l'importance de sa matière.

L'accueil dont le public a cependant bien voulu l'honorer; les éloges et la critique judicieuse de plusieurs journaux ont engagé l'auteur de la Maltéide à revoir son ouvrge, à le retoucher, à le rendre plus complettement digne des suffrages des personnes de goût.

Quel souvenir ne rappelle point un tel poëme? quels sentimens ne doit-il pas inspirer pour des hommes que l'histoire nous peint avec de si grands traits! il n'y a personne qui, en

la lisant, ne soit étonné de leur résistance dans le siège qu'ils eurent à soutenir contre les troupes de Soliman; mais s'ils se couvrirent de gloire par leur défense, les Turcs se signalèrent aussi par les efforts qu'ils firent pour s'emparer des forteresses de leur île.

C'est cette lutte mémorable qui fait le sujet du POEME publié sous le titre de la MALTÉIDE, ou le SIÈGE DE MALTE par SOLIMAN II. L'auteur a pris dans l'histoire de ce siége ce qui pouvait intéresser davantage le lecteur, et donner lieu à des images capables de fixer son attention. Il a peint des héros qui n'avaient pas encore été chantés et qui méritaient de l'être. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (plus connus sous le nom de Chevaliers de Malte); leur Grand-Maître Jean de la Valette; Dragut; Hascen, vice-rois d'Alger et de Tripoli; Piali, amiral du Grand-Seigneur; Mustapha, général en chef de l'armée ottomane; Soliman, empereur des Turcs, l'honneur du Croissant par ses exploits et son grand caractère, tant de héros étaient dignes de figurer dans un poëme qui fît revivre leur renommée.

Mais c'est sur-tout des Chevaliers et de leur Grand-Maître qu'on entreprend de chanter les vertus guerrières, vertus dont l'éclat rejaillit sur la plus grande partie de l'Europe. La France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, etc., tous les États catholiques, ont à se glorifier des hauts faits qui ont si éminemment illustré les Chevaliers de leur langue, dans la défense de Malte contre les forces de l'Orient.

Le poëme qui retrace tant de belles actions, offre dans ces Chevaliers des personnages rares, des hommes nouveaux pour le lecteur, des guerriers qui alliaient au courage le plus déterminé la piété la plus sincère, la charité la plus ardente, et toutes les vertus d'une religion sainte qui faisait d'eux des hommes tels, que l'histoire en montre peu de semblables. Dans leurs expéditions, ils n'en effectuaient aucune sans l'avoir, pour ainsi dire, sanctionnée par les actes de cette religion, au service de laquelle ils s'étaient consacrés. L'honneur, l'attachement à leurs devoirs, le dévouement le plus sublime, une valeur, une force d'ame au-dessus de tous les périls, une grandeur de

sentimens digne des plus beaux siècles de l'héroïsme, telles sont les qualités qui distinguaient cette société religieuse et militaire, l'élite de l'Europe.

On serait tenté de croire, avec quelque fondement, que le POEME DE LA MALTÉIDE peut être regardé comme national par les Français. Outre les Chevaliers de cette langue, qui étaient en grand nombre dans Malte, on y voit un Parisot de la Valette, chef de l'Ordre, originaire de France, qui se signala plus que personne dans le siége de l'île, puisque c'est à sa fermeté, à son courage insurmontable, que Malte dut son salut; et quoique le poëme ne porte point son nom, il le représente avec tant d'importance, qu'il semble en être le héros principal : c'est d'ailleurs par ce Grand-Maître qu'en partie le dénouement s'opère.

Il eut dans *Soliman* un ennemi grand et généreux, et dans ses bachas ou généraux d'armée, des adversaires d'un courage distingué. L'auteur du poëme, en les faisant agir, leur a conservé l'éclat dont ils se sont couverts : il a montré dans le sultan un prince magnanime,

un conquérant renommé, qui ne s'abonne à des ressentimens, que par l'excès de la douleur où le jettent un violent amour et l'outrage fait à sa Hautesse.

Dans son entreprise contre Malte, la résistance des Chevaliers est un éternel monument de leur vaillance. En effet, qui ne verrait avec admiration une poignée de guerriers, n'ayant plus que des débris à défendre, sur des remparts démantelés, ouverts de toutes parts, arrêter pendant quatre mois entiers, et par sa seule valeur, l'armée formidable des Turcs; lui enlever par le fer plus de trente mille hommes, et forcer le reste de cette armée à regagner précipitamment ses vaisseaux? Après des témoignages si éclatans de courage et d'héroïsme, il est impossible que l'on ne conçoive point la plus haute idée d'un Ordre où se formaient de tels guerriers : on peut, avec raison, mettre ces défenseurs de Malte à côté des trois cents spartiates, dont le dévouement et l'intrépidité arrêtèrent l'armée innombrable des Perses.

Soliman qui avait juré par sa tête de les exterminer, chargea de cette expédition deux

de ses généraux, *Piali* et *Mustapha*. *Piali*, quoique d'une naissance inconnue, avait beaucoup de part dans la faveur du monarque, qui lui avait même fait épouser une de ses filles. *Soliman* le nomma bacha de la mer; et dans cette occasion il lui donna, en qualité d'amiral, le commandement de sa flotte.

Plusieurs victoires considérables que *Mustapha* avait remportées, lui avaient attiré l'estime et la confiance du Grand-Seigneur : il fut nommé par lui général en chef des troupes de débarquement. C'était un viel officier, âgé de soixante cinq ans, dur et sévère dans le commandement, cruel et sanguinaire à l'égard des ennemis qui tombaient entre ses mains, et qui se faisait sur-tout un mérite de violer la foi et la parole qu'il donnait à des Chrétiens.

Outre ces généraux, *Hascen* et *Dragut*, vice-rois ou bachas d'Alger et de Tripoli, eurent ordre de se rendre à la tête de tous les Corsaires de Barbarie devant le port de Malte, et d'y venir joindre la flotte ottomane sitôt qu'ils auraient appris qu'elle y serait arrivée. *Soliman* fit les plus grands préparatifs pour

le succès de cette entreprise : on arma par son ordre, dans toute l'étendue de l'Empire, le le plus grand nombre de vaisseaux et de galères qu'on put trouver dans ses ports, en état de tenir la mer. On lui en amena d'Alexandrie, de Rhodes, etc.

Le Grand-Maître de la VALETTE, quoiqu'intérieurement ému de cet armement, ne s'en épouvanta point. Après avoir reçu le serment de tous ses Chevaliers, de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leurs murs, dans la crainte d'être prévenu et surpris par les ennemis, il résolut d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre.

Enfin la flotte des Turcs parut à la hauteur de Malte, le 18 mai 1565.

LA MALTÉIDE.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

SOLIMAN, épris des charmes d'Elvire, jeune grecque d'une beauté parfaite, lui a donné la préférence sur toutes ses femmes : elle est devenue sultane favorite et l'objet de toute sa tendresse. — Mahomet change en un instant son bonheur. Pour se venger de Malte, il sort de son cercueil, assemble des esprits ténébreux sur qui l'enfer lui a donné tout pouvoir ; il leur ordonne de partir pour Byzance (*) et de s'y répandre. — Récit de ce qui se passe dans cette ville et au Sérail : effroi de Soliman et d'Elvire. — Mahomet, qui leur parle, veut que la sultane vienne à la Mecque lui présenter son offrande. Elle s'embarque ; mais pour exécuter son dessein, Mahomet court lui-même avertir un corsaire ennemi, et le presse de fondre sur l'équipage, à la tête de l'escadre maltaise qui le suit. — Combat livré au vaisseau qui porte Elvire : elle est prise par le pirate Ismar, musulman traître à son prince, lequel s'était joint contre lui aux corsaires de Malte. — Soliman devient furieux : il jure de punir un tel outrage en exterminant l'Ordre des Chevaliers, etc., etc.

(*) Byzance, ancien nom de Constantinople.

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE.

CHANT PREMIER.

Je chante l'héroïsme, et les travaux guerriers
De ces hommes vaillans et pieux Chevaliers,
Qui parmi les assauts, les sanglantes batailles,
Affrontèrent la mort pour sauver leurs murailles,
Et qui, vainqueurs enfin d'un ennemi puissant,
Délivrèrent leurs bords des armes du Croissant.
D'un sang cher à l'honneur leur milice formée
Avait sur mille exploits bâti sa renommée.
Elle régnait dans Malte, et long-tems sur les eaux
De l'Europe chrétienne assura le repos.
Vierge sublime, ô Muse! apprends-moi quelle offense
D'un sultan redoutable excita la vengeance :
Retrace ses ennuis, son dépit, son tourment :
Dis et son désespoir et son ressentiment,

Lorsqu'un traître, poussé d'une aveugle furie,
Lui ravit sans retour une femme chérie :
Dis combien Soliman livra d'assauts fameux
Pour venger par le fer son outrage et ses feux.

Ce prince aimait Elvire. Amant fier de lui plaire,
Il nourrissait pour elle une flamme sincère.
Loin pourtant que l'amour, réglant seul ses desirs,
Asservît son courage à de lâches plaisirs,
Guerrier plein de valeur, aux champs de la victoire,
Il courait moissonner les palmes de la gloire :
Et lorsque le devoir, plutôt que le repos,
Au palais des sultans rappelait ce héros,
La jeune et douce Elvire, objet de sa constance,
Sur cent autres beautés avait la préférence.
Elle ne devait point à de faibles attraits
Ce choix que Soliman ne démentit jamais.
Sa touchante candeur, sa grâce enchanteresse,
Ses sentimens sur-tout, gages de sa tendresse;
Le pouvoir de ses yeux, un ascendant vainqueur
De l'auguste monarque avaient fixé le cœur.
La nature, en formant cette aimable mortelle,
S'était plue à verser tous ses bienfaits sur elle.
Quel charme en son maintien, quelle noble fierté !
Dans ses traits ravissans triomphait la beauté.

On eût dit que Vénus, lui cédant sa parure,
Pour elle avait daigné dénouer sa ceinture.
Honorée et chérie, au sein de la grandeur,
Cette amante goûtait un souverain bonheur:
Il comblait tous ses vœux. Mais qu'il fut peu durable!
Il se changea bientôt en un sort déplorable.
Dans quel chagrin mortel, dans quel affreux revers
Tout-à-coup la plongea le courroux des enfers?
Au séjour de la Mecque où vainqueur de Zopire,
Mahomet du Croissant fonda le vaste empire,
Règne encor ce prophète, adroit dominateur
D'un peuple dans son culte entraîné par l'erreur.
Là, tandis que son corps jadis éteint par l'âge,
Dans la nuit du cercueil reçoit un saint hommage,
Son ame veille, agit, triomphe de la mort,
Et superbe toujours veut commander au sort.
A Médine elle vole ou plane sur Byzance:
Chaque jour elle y vient contempler sa puissance,
Et, rivale du Christ, se livrer au dessein
D'exterminer dans Malte un ennemi voisin;
D'y venger l'Alcoran de ses sanglans outrages;
De soumettre à sa loi ces orgueilleux rivages.
Cependant, de sa haine insurmontable objet,
Malte bravait encor cet insensé projet;

Et la croix du salut flottant sur sa bannière,
Défiait des sultans la puissance guerrière.
Mahomet en frémit, jure dans son courroux
Que lui-même il ira l'abattre sous ses coups :
Et méditant sa chute, il veut que la Vengeance
Lui vienne avec l'enfer prêter son assistance.
Du fond du noir abyme, où seul est son appui,
Des esprits furieux sont évoqués par lui.
Aussitôt, revêtu de sa forme première,
Devant eux l'imposteur lève sa tête altière.
« Compagnons, leur dit-il, de mes anciens travaux,
» Voyez-vous des Chrétiens les outrages nouveaux?
» Leurs complots contre nous, la chaîne injurieuse
» Où nous tient asservis leur île audacieuse?
» O de mes volontés ministres ténébreux!
» Puissans soutiens jadis d'un peuple valeureux!
» Réveillez aujourd'hui cette soif du carnage
» Qu'allumait dans les cœurs notre antique courage.
» Amour, toi-même, Amour, dieu cher à mes États,
» Arme-toi, cours punir d'insolens attentats :
» Au cœur de Soliman accrois encor la flamme
» Où ce prince en secret abandonne son ame;
» Verse en lui tous tes feux. Brûlé de leur ardeur,
» Qu'il aille me servir avec plus de chaleur.

» Et vous, ô passions, du monde souveraines!
» Maîtresses des mortels, assouvissez nos haines.
» L'enfer qui vous conduit m'a donné tout pouvoir.
» Le meurtre qu'il prescrit est pour vous un devoir.
» Vous tous, démons, fureurs, armez-vous pour sa cause:
» Des succès qu'il attend sur vous il se repose.
» Allez : et signalant votre zèle pour moi,
» Portez dans le Sérail et le trouble et l'effroi. »
Tel était son discours. La horde impatiente
Dans Byzance aussitôt court semer l'épouvante:
Son infernal aspect y fait pâlir le jour.
La plus obscure nuit descend dans ce séjour,
Et le ciel menaçant, entrouvrant ses nuages,
N'y donne pour flambeau que le feu des orages.
La frayeur s'en répand, le peuple est consterné:
Dans les temples, en foule, interdit, prosterné,
Il fait à Mahomet d'inutiles prières.
En redoublant d'éclat, d'effrayantes lumières
Des cieux à tous momens percent la sombre horreur.
Les plaisirs du Sérail font place à la terreur.
Au bruit, aux cris aigus qui frappent cette enceinte,
Elvire et Soliman sont glacés par la crainte.
Tout-à-coup l'air mugit : d'affreux et longs accens
Réveillent tout ensemble et saisissent leurs sens.

Ils entendent ces mots et cet arrêt terrible :
« Le ciel parle, sultan ! ne sois point inflexible.
» Loin que l'amour ici consume tes loisirs,
» Plus fidèle au devoir, qu'il serve mes desirs.
» Qu'à ma voix aujourd'hui la sultane se rende,
» Et me vienne, à la Mecque, apporter son offrande.
» Sa présence m'est chère, et j'exige ses vœux :
» Qu'elle parte ou tremblez.... » Cet ordre rigoureux
Jette en ces deux amans une alarme soudaine.
La sultane est tremblante ; elle respire à peine.
L'épouvante en son cœur au trouble a succédé,
Et Soliman lui-même en est intimidé.

Mais bientôt de son ame il sait bannir la crainte.
La voix qu'il vient d'entendre est pour lui toute sainte.
Il fait taire le soin qui le tient agité ;
Et de lui Mahomet est le seul écouté.
Tout rempli de son ordre, il sort, commande, presse,
Avance le départ de l'auguste princesse :
Et dans le même instant la terreur a cessé.
Les ténèbres ont fui, le ciel s'est appaisé.
Il reprend son azur, son calme secourable,
Et fait souffler un vent aux nochers favorable.
Dans le port on équipe, on décore un vaisseau
Ou s'offre avec le faste un appareil nouveau.

Ses mâts, son pavillon, par leur magnificence,
Du plus grand des sultans annoncent la puissance.
Quoiqu'il dicte lui-même et hâte ces apprêts,
Soliman, dont l'amour éveille les regrets,
Revient, aborde Elvire et voit couler ses larmes.
Quel intérêt ces pleurs ajoutent à ses charmes !
A son touchant aspect, le monarque interdit
Pousse un profond soupir, et tout ému lui dit :
« Elvire, digne objet des soins d'un chef suprême,
» Plus cher à Soliman que sa puissance même,
» Tu pars : et dans un choix pour toi si glorieux,
» Eclate en ta faveur la volonté des cieux :
» Toi seule à Mahomet dois porter notre hommage.
» Va : que ton zèle abrège un si pressant message.
» Et toi, divin prophète, ami du Dieu puissant
» Que révère avec moi l'Empire du Croissant,
» Si les pompeux honneurs qu'on te rend à Byzance,
« Nous doivent mériter ton heureuse assistance,
» De ce céleste appui protège mon amour,
» Et d'Elvire à ma foi promets un prompt retour. »
A peine il achevait, rejetant sa prière,
Mahomet lui prescrit sa volonté dernière.
L'air de nouveau s'agite, et le palais deux fois
Fait entendre les sons d'une éclatante voix.

Elvire et le Sultan se lèvent pleins de trouble.
De cette voix encor le même accent redouble :
Et prompte à s'abuser dans son étonnement,
Elvire en croit d'abord un secret sentiment.
« Oui, dit-elle, seigneur, j'accepte ce présage.
» Le ciel, le ciel lui-même ordonne mon voyage:
» A la Mecque il m'appelle; et ses divins décrets
» Promettent mon retour au sein de ce palais.
» Là mon cœur affligé d'une trop longue absence
» Viendra s'en consoler, goûter sa récompense. »
Après cet entretien, des promesses, des vœux,
Et des sermens donnés pour garans de leurs feux,
A leur secrette peine opposant le courage,
Ils prennent tout pensifs le chemin du rivage.
Un cortège les suit, et par son riche éclat
Fait en lui distinguer les premiers de l'État.
Mais attirant les yeux de cette illustre suite,
Elvire est par le prince à son vaisseau conduite.
Dans leurs tendres adieux, soutenus par l'espoir
Ils font tous deux au ciel des vœux pour se revoir.
Vains souhaits! les destins, malgré tant de constance,
De ces amans bientôt détruiront l'espérance.
Hélas! à Soliman, dans quel état un jour
Les cruels rendront-ils l'objet de son amour?

Sur l'onde cependant un superbe navire
N'attend pour s'éloigner que la sensible Elvire:
Il la reçoit enfin, comme un riche trésor,
Dans l'enceinte où pour elle on a prodigué l'or.
Mais devant Soliman et sa brillante escorte,
Le vaisseau part, tout fier de la beauté qu'il porte.
Sous l'effort de la voile, il fuit rapidement
Et fend l'humide sein du perfide élément.
L'onde bouillonne, siffle, obéit au bordage,
Et la proue, en l'ouvrant, y trace un long sillage.
D'intrépides soldats, par le zèle excités,
Demeurent sur les ponts, veillent de tous côtés.
De ces fiers Ottomans l'élite menaçante
Forme pour la sultane une garde imposante.
Cependant vers la Mecque ils voguaient sur les eaux.
Le ciel serein, l'air calme et la mer en repos
Semblaient favoriser un si pieux voyage.
Déjà dans la vapeur se perdait le rivage.
Le vent enflait la voile; et, d'un essor égal,
Le navire des mers sillonnait le cristal.
Elvire alors jouit du plus beau des spectacles.
L'Amour qui sous ses pieds aplanit les obstacles,
Fait rentrer l'Aquilon dans ses sombres cachots,
Et livre aux doux Zéphirs le domaine des flots.

Tous sur l'onde à l'envi voltigeant autour d'elle,
Rafraîchissent ses sens de leurs battemens d'aîle.
Mahomet qui l'observe en cet heureux trajet,
Contre elle arme un pirate, et poursuit son projet.
Soufflant en ce forban la soif de la richesse,
Il veut qu'à l'assouvir à l'instant il s'empresse.
Soudain de sa galère une invisible main
Saisit le gouvernail, et lui trace un chemin.
Une escadre le suit, et ce corsaire avide
Croit entendre la voix du pouvoir qui le guide:
« Hâte-toi, lui dit-elle, un butin précieux
» Offert par la fortune, est non loin de ces lieux.
» Tourne de ce côté; c'est là qu'il faut l'atteindre:
» A plier sous tes coups le sort va le contraindre.
» Cours, vole, et qu'avec toi triomphe la valeur. »
Ces mots d'un téméraire ont enflammé le cœur.
Et tandis que les vents, sous un ciel sans nuage,
Du pilote joyeux secondent le voyage;
Que le navire encor rase les flots amers;
Aidé par Mahomet, son guide sur ces mers,
Accourt l'audacieux et farouche complice
Qu'il vient d'associer à son lâche artifice.
Il attaque, on résiste, et déjà tout combat.
Le plus ardent courroux enflamme le soldat.

L'impitoyable Mars fait gronder son tonnerre;
Et l'air mugit des coups de cent foudres de guerre.
Parmi le bruit, les cris, le salpêtre et les feux,
Chrétiens, Mahométans, dans un tumulte affreux,
Affrontant le trépas, renonçant à la vie,
Montrent des deux côtés une égale furie.
En vain, sur son vaisseau, l'équipage ottoman
Veut sauver la beauté si chère à Soliman.
Il s'épuise en efforts, et dans sa résistance
La mort partout l'accable et trahit sa vaillance:
A la parque il oppose un noble désespoir;
Il brave les destins, s'immole à son devoir.
A sa perte on s'acharne; on saute à l'abordage;
On fait de tous les Turcs un horrible carnage.
C'est avec moins d'audace, avec moins de fureur,
Que fond sur des troupeaux un lion ravisseur,
Qui, brûlant d'appaiser la faim qui le tourmente,
Assouvit dans leurs flancs sa rage dévorante.
Quel tableau s'offre alors parmi les Musulmans!
On n'y voit que débris de meurtre encor fumans,
Que cadavres noyés dans le sang qui ruisselle,
Qu'infortunés luttans contre une mort cruelle;
Tandis que leur vaisseau sans mâts, sans défenseurs,
Va des vaincus dans Malte attester les malheurs.

Ah! que devint Elvire en ce combat terrible?
A force d'épouvante, éperdue, insensible,
Elle allait succomber au sort qui la poursuit,
Et descendre au séjour de l'éternelle nuit.
Cependant on l'entoure, on admire ses charmes,
On brûle de calmer ses mortelles alarmes.
L'éclat de ses attraits éblouit ses vainqueurs.
Pour elle il attendrit le plus cruel des cœurs,
Ismar, le dur Ismar, dont la vertu sauvage
Des amans jusqu'alors avait fui l'esclavage.
D'un seul regard d'Elvire il est vaincu soudain.
Tout le feu de l'amour s'allume dans son sein.
Pénétré d'une flamme aussi prompte que vive,
De tendres soins d'abord il comble sa captive.
C'est ainsi qu'il prétend surmonter ses rigueurs;
Qu'il espère, le traître, acheter ses faveurs.
Jadis ce Musulman commandait les galères;
Mais rebelle depuis à la loi de ses pères,
Du plus saint des devoirs il rompit les liens,
Et s'unit par vengeance aux armes des Chrétiens:
Que n'osait point tenter son ame criminelle?
Jurant à Soliman une haine éternelle,
Sans cesse, avec audace, il courait sur les mers
Exercer l'attentat de ses projets pervers.

Dans Malte qu'il servait, il reçut un asile,
Et de fréquens butins il enrichit cette île.
Loin de là cependant la déesse aux cent voix,
Et du faux et du vrai messagère à la fois,
Publiant des Maltais et grossissant l'offense,
D'un vol rapide accourt vers l'antique Byzance :
Elle y jette l'alarme, et son zèle indiscret
Révèle à Soliman son funeste secret.
Ce monarque outragé par un sujet coupable
Lance contre le ciel un regard redoutable :
Il reproche au destin l'excès de sa rigueur,
Et, dans l'accablement plongé par la douleur,
Immobile, l'œil fixe, il gémit, il soupire;
Il pleure et son affront et le malheur d'Elvire.
Mais il éclate enfin : passant rapidement
De son noir déplaisir jusqu'à l'emportement,
D'une voix menaçante en sa rage il s'écrie :
« Oui, monstres, dont sur moi s'assouvit la furie,
» Infâmes ravisseurs ! dans mon juste courroux,
» Je jure par ce fer de vous immoler tous.
» J'irai, vengeur d'Elvire, au sein de vos murailles,
» De vos corps palpitans déchirer les entrailles. »
Il dit, et dans un saint et modeste appareil,
Se présente un vieillard, le chef de son conseil.

C'était de l'Alcoran le ministre suprême:
Il cédait au dépit qui l'agitait lui-même.
On l'admet; il s'avance : un cortège pieux
Le suit, les yeux baissés, triste et silencieux.
Tous aux pieds du sultan frappant du front la terre,
Venaient crier vengeance et demander la guerre.
Mais le mufti se lève, et lui parle en ces mots:
« Digne appui du Croissant, magnanime héros!
» Soleil, dont la justice et dont la bienfaisance
» De tes vastes États ont comblé l'espérance,
» Permets qu'à tes chagrins le peuple, dans les pleurs,
» Joigne ici ses regrets et ses vives douleurs.
» Du coup qui t'a frappé la fatale nouvelle
» A déchiré son ame, a redoublé son zèle:
» Il te supplie, au nom du plus sincère amour,
» D'immoler des forbans plus cruels chaque jour.
» Des corsaires chrétiens le criminel outrage;
» Les Ottomans par eux traînés en esclavage;
» Tes pertes, nos dangers, tout veut que ta valeur
» Extermine dans Malte un Ordre destructeur.
» Ennemi d'un sultan que l'Orient révère,
» Qu'il allume le feu de toute ta colère;
» Punis ces Chevaliers, ces pirates des mers,
» Dont les mains trop long-tems nous ont forgé des fers.

» De l'Europe à la Mecque ils ferment le passage;
» Et si le Musulman, par un pieux usage,
» Y vient de Mahomet visiter les Lieux-saints,
» Arrêté dans sa course, il tombe entre leurs mains.
» Malte et ses forts sont pleins de tes sujets esclaves;
» Mets un terme à leurs maux et brise leurs entraves.
» Le glaive en main, seigneur, va, cours les délivrer.
» Eux-mêmes par ma bouche osent t'en conjurer:
» Entends leur voix. Le fils te demande son père,
» Et la mère son fils, et la fille son frère;
» Vois avec eux en pleurs l'épouse à tes genoux
» Te prier de lui rendre un cher et tendre époux:
» Implorant ta justice, invoquant ta puissance,
» Tous enfin de ton bras attendent leur vengeance. »
Ces mots du fier sultan redoublent le courroux.
« Que tout s'arme, dit-il, et porte au loin mes coups!
» Le ciel commande: allez, indomptés janissaires,
» Allez jusque dans Malte écraser ses corsaires.
» Leurs membres dispersés sur ses débris fumans,
» De ma juste fureur seront les monumens. »
Et non moins irrités, sujets, grands de l'Empire
Font voir quel intérêt à son peuple il inspire:
Ils ne songent déjà qu'à livrer des assauts,
Qu'à traverser les mers sur d'agiles vaisseaux.

Tout s'empresse, tout veut partager cette guerre.
Des milliers de soldats s'épandent sur la terre.
Dans leur marche rapide et leur mâle vigueur,
D'un zèle impatient ils témoignent l'ardeur.
C'est en des lieux voisins qu'ils courent tous se rendre.
Pendant dix jours entiers on les voit s'y répandre.
Ils arrivent en foule, aux sons retentissans
D'instrumens à la fois et confus et perçans.
L'air est troublé du bruit qu'excite leur présence.
Sur un brillant coursier le monarque s'avance.
Sa vive et riche aigrette éblouit les regards
Avec amour sur lui fixés de toutes parts.
Il visite, il parcourt sa formidable armée :
Il applaudit au feu dont elle est animée,
Et de ce zèle ardent son courroux satisfait,
Par un prochain départ, veut en presser l'effet :
Il l'ordonne. A l'instant, d'une démarche fière,
Défile devant lui cette foule guerrière.
Un spectacle imposant frappe et charme ses yeux :
Il voit dans ses soldats vingt peuples belliqueux,
Dont les rangs hérissés d'armes étincelantes
Joignent à leur éclat cent couleurs différentes.
Le sultan compte en eux des vengeurs, des héros.
Il leur donne pour chefs d'illustres généraux,

Piali, Mustapha, guerriers dont la vaillance
Fait au loin respecter et craindre sa puissance.
A ses rares bienfaits l'un devait sa grandeur.
L'autre, fier de son nom, avait par sa valeur,
Par de constans exploits, fruits de l'expérience,
De son prince à jamais gagné la confiance.
De desirs meurtriers son cœur était brûlant.
Dans l'hiver de son âge, impétueux, bouillant,
Mais de la discipline observateur sévère,
Il portait dans les camps une ame sanguinaire.
Hascen, Dragut aussi, les plus fiers des humains,
Armaient de durs soldats, farouches Africains.
Ces Bachas, de l'Empire honorés tributaires,
Etaient des Chevaliers les mortels adversaires :
Tous deux brûlaient d'aller attester dans le sang
Leur audace et leur zèle en faveur du Croissant.
Enfin, prête à partir dès la prochaine aurore,
La flotte l'attendait aux rives du Bosphore.
Ce n'était sur les flots que mâts, que pavillons,
Que navires armés de puissans bataillons.
L'onde cédait au poids de leur masse inactive,
Et la voile à regret y demeurait captive.
Comme elle impatiens, d'implacables soldats
Attendent le signal pour voler aux combats.

Tous, altérés de sang; tous, frémissant de rage,
Ne respirent qu'assauts, que meurtre, que carnage;
Tous voudraient, dans l'excès de leur empressement,
Du départ de la flotte avancer le moment.

Ainsi l'enfer triomphe, et Mahomet lui-même
S'applaudit des succès de son noir stratagême.
Il veut que le sultan, blessé jusqu'en son cœur,
Soit l'instrument fatal dont s'arme sa fureur.
A vaincre, à dompter Malte il met toute sa gloire.
C'est là qu'il a juré d'enchaîner la victoire :
Ce seul desir l'enflamme. Il s'anime, il poursuit;
Et l'ardent Soliman est par sa main conduit.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA MALTÉIDE.

CHANT SECOND.

SOMMAIRE.

Soliman, durant la nuit, ne peut prendre aucun repos. — Mahomet vient à son secours avec Morphée, il lui rend le sommeil et lui envoie un songe. — Avis qu'il en reçoit. — Départ de la flotte turque pour le siége de Malte, et du sultan pour aller chercher Elvire sur les mers. — Les Chevaliers de Malte se mettent en état de défense. — Ils attendent avec courage les troupes de Soliman. — Conseil que tient leur grand-maître de la Valette. — Il donne pour chef à ceux de ses soldats qui devront s'opposer à la descente des Turcs, le commandeur de Copier, de la langue d'Auvergne, ancien capitaine et grand maréchal de l'Ordre. — La flotte turque paraît. — Enthousiasme des Chevaliers à son aspect. — Ils se préparent aux assauts. — Scène touchante qui se passe entr'eux.

CHANT SECOND.

La nuit, couvrant les cieux de ses voiles funèbres,
Avait chez les humains ramené les ténèbres.
L'homme oubliait alors ses maux, ses vains projets.
Soliman seul, en proie à d'éternels regrets,
Nourrissait son chagrin, méditait en silence
Les moyens de punir la plus sanglante offense.
Mille soins de ses yeux écartent le sommeil :
Dans son trouble il attend le lever du soleil.
Pressé par la fureur, en sa douleur profonde,
Il brûle de franchir les vastes champs de l'onde,
D'atteindre un ravisseur, d'accabler de ses coups
Ce traître et les Chrétiens, qu'il veut écraser tous.
Pour calmer ses esprits et servir sa vengeance,
Mahomet de Morphée invoque l'assistance.
Et dans l'instant ce dieu, planant sur le héros,
Choisit et verse en lui ses plus puissans pavots.
Le prophète lui-même, au moment où les songes
Viennent flatter nos sens d'agréables mensonges,

Aborde en un séjour, silencieux réduit,
Ces fantômes légers, ministres de la nuit.
Il leur parle : et sensible au vœu qu'il fait entendre,
Un d'eux vers Soliman s'empresse de descendre.
Ce songe, pour s'offrir au monarque agité,
Emprunte les dehors d'une rare beauté.
Il prend les traits d'Elvire et l'éclat de ses charmes
Qu'il sait accroître encore en y mêlant des larmes.
Au prince il apparaît sous ce déguisement :
Il approche, et d'abord pousse un gémissement,
Laisse couler des pleurs, languissamment soupire;
Puis, imitant les sons de la touchante Elvire :
« Tendre ami, lui dit-il, loin de toi dans les fers,
» Ta jeune amante en deuil fuit sur le sein des mers.
» Si de son sort instruit ton amour le déplore,
» Daigne écouter ses vœux, c'est elle qui t'implore.
» Esclave d'un tyran, d'un corsaire sans foi,
» Ton Elvire en péril succombe à son effroi.
« Cher amant! d'une épouse entends la voix plaintive,
» Et brise le lien qui la retient captive ;
» Délivre-la, seigneur. Ismar est ton rival ;
» Ismar veut m'asservir à son amour brutal.
» Je n'ai que mes dédains pour toute résistance.
» Que d'éternels refus te prouvent ma constance!

» Hélas! si, pour garder la foi de nos sermens,
» De ton cœur et du mien sacrés engagemens,
» Il faut périr, eh bien! aux dépens de ma vie,
» Je sauverai l'honneur de ta fidèle amie....
» Au nom de ma tendresse, au nom de nos amours,
» De mes ennuis mortels viens terminer le cours;
» Viens rompre ici les fers de mon dur esclavage;
» Viens m'enlever des mains d'un traître qui m'outrage.
» Il abandonne Malte, et sur les flots errant,
» Il nourrit en son ame un desir dévorant. »
Soliman, transporté d'amour et de colère,
S'agite, tend les bras vers cette ombre légère:
En vain il croit saisir l'objet qui l'a séduit.
Le songe dans les airs s'envole avec la nuit.
A peine l'Orient annonçait la lumière.
Du Sultan qu'il réveille il frappe la paupière.
Satisfait, l'œil ardent; plein d'amour et de fiel,
De l'avis qu'il reçoit ce chef rend grâce au ciel.
Rien ne l'arrête: il veut, dans son impatience,
Dévoré du desir de venger son offense,
Des mers de l'Archipel courir vers l'Océan,
Pour sauver la sultane et perdre son tyran.
Tout est prêt dans le port. Trois vaisseaux, dix galères
Vont suivre le héros, armés de janissaires.

Et dans l'instant il vole aux rivages voisins.
La mer calme, un ciel pur sourit à ses desseins :
Il n'entend que des cris de vengeance et de guerre.
L'ancre, à l'énorme dent, veut mordre une autre terre;
On la lève, et déjà la voile aux plis mouvans
Sur les flots s'abandonne au souffle heureux des vents.
Le monarque sur l'onde est descendu lui-même.
Il part environné d'une pompe suprême.
Son cortège; les sons du clairon belliqueux;
De cent bronzes tonnans le bruit majestueux
Dans le port, sur les eaux, se succédant sans cesse;
Les cris des matelots, d'une ardente jeunesse,
Tout, sur les flots dorés des feux du jour naissant,
Offrait en ce départ un spectacle imposant.
L'ombre avait dans sa fuite entraîné les étoiles.
De ses premiers rayons Phébus frappait les voiles;
Et Soliman pensif, au gré de ses desirs,
Voguait rapidement poussé par les zéphirs.
L'espoir flatte son cœur : il croit que, sans défense,
Malte va dès ce jour tomber sous sa puissance.
Mais l'Ange du Très-Haut, de la voûte des cieux
Part et vole au secours de ces terrestres lieux :
Il descend dans les murs, et sa bouche immortelle
Eveille des Chrétiens et la crainte et le zèle,

Rappelle aux Chevaliers leurs antiques exploits
Et de leur Ordre saint les belliqueuses lois.
Dans Malte commandait un illustre grand-maître,
Héros, chef admiré, que la France a vu naître,
La Valette, dont l'ame, exercée au malheur,
En triompha long-tems par sa seule valeur.
Toutefois, quelque appui qu'il mette en son courage,
Sans trouble il ne peut voir sur lui fondre l'orage.
Mais son grand cœur s'échauffe à l'aspect du danger:
Avec ses Chevaliers fier de le partager,
Il s'arme contre lui d'une mâle assurance,
Et court de ses remparts ordonner la défense:
Il parcourt l'île entière. Etrangers, habitans
Se sont changés par tout en zélés combattans.
Ils ont juré de vaincre ou de périr ensemble.
Au conseil appelé, l'Ordre à grands pas s'assemble.
La Valette y préside avec la dignité
Et tout l'éclat du rang joint à l'autorité.
Il se lève, on l'écoute : et rompant le silence,
Ce prince que dirige une rare prudence,
Ne dissimule point sa crainte, son danger,
Le torrent d'ennemis qui le vient assiéger.
« Mais de quelques revers, dit-il, qu'on nous menace,
» A la force opposons la sagesse et l'audace.

» Qu'en défendant le port, de vaillans Chevaliers
» Aillent combattre, vaincre ou mourir les premiers !
» Pour nous intimider, en vain la renommée
» Vante de Soliman la redoutable armée.
» Contre tant de héros que pourront ses soldats ?
» Ils viennent se plonger dans la nuit du trépas.
» Loin de nous effrayer, que leur foule au contraire
» Nous arme d'un courage au-dessus du vulgaire :
» Courons d'un même élan, d'une égale valeur,
» Dans un premier assaut les frapper de terreur,
» Étonner, rebuter, par notre résistance,
» Ces Ottomans que flatte une vaine espérance.
» Peut-être, aidés du ciel, nos vigoureux efforts
» Les vont-ils à jamais repousser de ces bords.
» Mais, pour cette entreprise et grande et périlleuse,
» Il faut le dévoûment d'une ame généreuse.
» Que tous ceux, dont le zèle aspire à cet honneur,
» En expriment ici l'impatiente ardeur. »

A ces mots d'un mortel qu'un Dieu puissant anime,
On eût vu ces guerriers, d'un transport unanime,
Se lever, supplier, demander à grands cris
Des périls dont ils sont également épris.
Mais à cette faveur tous ne peuvent prétendre.
Pour la seconde fois leur chef se fait entendre :

« Compagnons, leur dit-il, en élevant la voix,
» Un tel desir vous rend tous dignes de mon choix;
» Mais la prudence veut que dans un long orage
» Peu d'entre nous d'abord épuisent leur courage.
» Souffrez donc que le ciel leur accorde, avant vous,
» Des travaux dont vos cœurs se montrent si jaloux.
» Que le sage Copier, en qui l'expérience
» Dans les combats toujours fut jointe à la vaillance,
» Suivi des escadrons de nos arquebusiers,
» Dirige vers le port d'impétueux guerriers.
» Déjà dans leurs travaux l'Europe les contemple:
» A nous-mêmes alors ils donneront l'exemple.
» Nous les imiterons; et, du haut de nos forts,
» Le métal foudroyant soutiendra leurs efforts:
» Ou si, tout en cherchant le péril et la gloire,
» Ils voyaient de leurs mains s'échapper la victoire;
» A l'aide de nos murs qui leur seraient ouverts,
» Ils viendraient avec nous réparer leur revers.
» Sans ressource bientôt, excédé de fatigue;
» De son sang, de ses jours aveuglément prodigue,
» L'ennemi, qui les croit accabler de ses coups,
» Ne leur opposera qu'un impuissant courroux. »
Ainsi parla ce chef. Des mesures si sages
De toute l'assemblée entraînent les suffrages:

On partage son zèle, on vante ses avis,
Et dans le même instant ils vont être suivis.
Tout s'anime : partout la trompette éclatante
Sonne, appelle au combat une jeunesse ardente;
Et ses mâles accens, ouïs de toutes parts,
Rassemblent les Chrétiens sous leurs saints étendards.
De ces drapeaux, où brille une croix glorieuse,
Flotte avec majesté la toile belliqueuse.
Tous témoignent encor, par des signes certains,
Par des restes sacrés, quels furent leurs destins.
A leur aspect les cœurs de courage frémissent :
Bataillons, escadrons près d'eux se réunissent,
Arrivent excités par un empressement
Que le devoir à tous prescrit en ce moment.
Tels on voit des troupeaux, quand au sein des nuages
La tempête, en gronDant, prépare ses ravages,
Des lieux où leur instinct les tenait arrêtés,
Accourir dans la plaine à pas précipités :
Sous un ciel orageux dont s'accroît la tourmente,
Leur foule qui grossit de plus en plus s'augmente.
Impatiens, pressés de quitter le rempart,
Chevaliers et soldats demandent le départ.
Leur sage commandant s'offre et brille à leur tête.
Des pénibles travaux que ce jour leur apprête

Il veut dans ses discours leur montrer tout l'éclat,
Et ce que d'eux attend le salut de l'Etat.
«Oui, dit-il, mes amis, qu'ici tout justifie
»Le choix qu'ont fait de nous le chef et la patrie.
»Ils comptent sur la foi de vos cœurs généreux
»Pour les sauver d'un joug et cruel et honteux.
»A qui l'honneur commande il n'est rien d'impossible:
»Et le fier Soliman, cet ennemi terrible,
»Par nous, dans ses bachas, harcelé, combattu,
»Des Chrétiens qu'il poursuit connaîtra la vertu.»
Mille voix à ces mots s'élancent des murailles.
On brûle de partir pour livrer des batailles.
Aux accens et du peuple et du soldat altier
Chacun des bataillons joint un concert guerrier.
Le cor, le fifre aigu, le clairon, la cymbale,
L'acier, l'airain sonnant, musique orientale,
Frappent l'air à la fois de leurs sons éclatans;
Et vers le port voisin marchent les combattans.
Enfin parut des Turcs la flotte redoutable:
Elle fendait les mers sous un vent favorable.
A l'aspect menaçant de ces nombreux vaisseaux
Qui de leurs flancs couvraient la surface des eaux,
On crut voir s'avancer une forêt flottante
A travers les bouillons de la vague écumante.

De leur sein tout-à-coup partent d'horribles cris.
Par eux sont annoncés des cœurs de fiel aigris,
Dont les voix, en donnant le signal du carnage,
Font au loin retentir les échos du rivage.
A ces cris la Vengeance et ses cruelles sœurs
Répondent de concert par d'affreuses clameurs.
L'air gémit sous le poids, sous l'effort de leurs ailes,
Et les fiers Musulmans sont précédés par elles.
Déjà, sûrs du triomphe, ils menaçent le port.
Mais que leur vue excite un sublime transport!
De tous les Chevaliers, dont le zèle s'enflamme,
Une divine ardeur pénètre et saisit l'ame.
Au sort qui les attend ils vont se préparer.
Espérant tout du ciel, ils courent l'implorer:
Et fervens, animés par un pieux exemple,
Ils sont tous devant Dieu prosternés dans son temple.
Là, du céleste pain qui les doit soutenir,
A la table sacrée ils viennent se nourrir.
Alors, ô digne effet de ce pain salutaire!
Leur esprit n'a plus rien qui l'attache à la terre;
Vers le ciel il s'élève : et, dans leur piété,
Ces cœurs sont tout remplis de la divinité.
A l'essor, que leur donne une vertu suprême,
La Valette inspiré s'abandonne lui-même;

Lui-même il court, s'élance aux pieds des saints autels :
Là d'un Dieu procteur des valeureux mortels
Il invoque le bras, implore l'assistance.
Haussant la voix, cédant à sa mâle éloquence,
Il dit avec l'accent d'une héroïque ardeur :
« A de sanglans assauts nous appelle l'honneur ;
» Volons-y Chevaliers ! et qu'une prompte audace
» Sauve aujourd'hui nos murs du fer qui les menace.
» Oui, pour eux dévoués ; oui, pleins d'un noble orgueil,
» Courons sous leurs débris nous creuser un cercueil.
» D'un Ordre aimé des cieux cette île est la patrie :
» Heureux ceux qui pour elle auront donné leur vie !
» De notre sang versé le glorieux tribut
» Du Dieu qui la protège obtiendra son salut.
» Pour elle de nos soins la sage prévoyance
» Nous permet une longue et vive résistance.
» Vos desirs et les miens ont été prévenus,
» Nos secours assurés et nos besoins prévus. »
A ce discours, passant d'une subite extase
A tout l'emportement du feu qui les embrase,
Ces guerriers, de leur chef admirateurs ardens,
Prononcent devant lui le plus saint des sermens.
Ils jurent d'affronter le destin des batailles ;
De chercher dans leurs murs d'illustres funérailles ;

D'obtenir, au mépris des plus rudes combats,
La victoire ou l'honneur d'un généreux trépas.
En vain de tant d'assauts la tempête prochaine
Leur présage une mort et terrible et certaine;
En vain de l'Orient, vingt peuples conjurés
Accourent, de leur sang avides, altérés.
Leur nombre, leur aspect, leur vengeance, leur rage,
Rien de ces Chevaliers n'étonne le courage.
Tous brûlent de marcher où les attend la mort;
Tous dédaignent la vie et bénissent leur sort.
Mais qu'il se passe entr'eux une scène touchante!
Ces Chevaliers qu'unit une amitié constante,
Pour garant désormais de leur attachement,
Se donnent un pieux et tendre embrassement.
Doux spectacle! chacun, dans le sein de ses frères,
Epanche de son cœur les sentimens sincères.
Résignés, pleins d'espoir, de confiance en Dieu,
Ils se font l'un à l'autre un éternel adieu.
Tout-à-coup dans ces cœurs succède le silence.
Mais de leur dévoûment subite violence!
Tous, du pied des autels précipitant leurs pas,
Courent chercher la gloire en volant au trépas.

FIN DU CHANT SECOND.

LA MALTÉIDE.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Les commandeurs Romégas et Guiral, fameux Chevaliers, observent du haut de leurs forts l'amiral turc, nommé Piali. — Danger que court sa flotte. — L'Amour excité par Mahomet vole au secours des Turcs. — Moyens qu'il emploie pour faire débarquer dans l'île les troupes de Soliman. — L'armée ennemie pénètre dans Malte. — Elle est arrêtée par le chevalier de la Rivière, jeune officier de la plus grande bravoure. — Combat livré par lui aux Musulmans. — Carnage qu'il fait dans leur armée. — Il succombe enfin sous le nombre. — Il est fait prisonnier de Mustapha, général en chef des troupes ottomanes. — Aveu que son vainqueur exige de lui. — Beau dévouement de ce Chevalier. — Sa fin malheureuse, etc.

CHANT TROISIÈME.

Tandis que, pour lancer la mort et les ruines,
S'apprêtent des assauts les terribles machines;
Deux chefs des Chevaliers, Romégas et Guiral,
De la flotte ennemie observent l'amiral.
C'est ce jeune Ottoman qui, dans un sort contraire,
De son prince éprouva la bonté tutélaire.
Il fut chéri, comblé des plus rares faveurs.
Soliman, qui sur lui répandait les honneurs,
L'élut chef de la flotte, alors que sa vengeance
Voulut faire aux Maltais expier leur offense.
Piali se montra digne en tout de son choix,
Et sa reconnaissance éclata mille fois.
Décidé cependant à tenter la descente,
Devant l'île et ses forts l'ennemi se présente :
Et déjà pour l'assaut prêt à tout disposer,
Par son air menaçant il veut en imposer.
La rive était muette et décelait la crainte.
Piali s'y méprend; il cède à cette feinte,

Hasarde son approche et croit, sans nul effort,
Débarquer ses soldats et s'emparer du port.
Mais quelle est sa surprise! Un feu prompt et terrible
Oppose à son projet un obstacle invincible.
Le vaillant amiral, qu'aveugle son dessein,
S'obstine et fait tonner le redoutable airain.
Un assaut meurtrier des deux côtés commence.
Même ardeur dans l'attaque et dans la résistance.
Du boulet foudroyant l'essor continuel,
En redoublant encor, rend le choc plus cruel.
Mais c'était sans succès, dans leur fatale audace,
Pour les Turcs dont le ciel préparait la disgrace;
Ils ne pouvaient long-tems lutter contre les feux
Que le port assiégé faisait pleuvoir sur eux.
En efforts impuissans la flotte consumée,
Dans la profonde mer allait être abîmée.
Mais l'Amour sauvera les armes du sultan;
Dieu cruel, des humains le maître et le tyran,
Ardent à les séduire, et dont l'audace extrême
Asservit la vertu, commande au diadême.
Il est par Mahomet contre Malte excité :
Du prophète avec joie il suit la volonté;
Et lui-même, exhalant son dépit et sa haine,
Prétend punir des cœurs affranchis de sa chaîne.

Outré que de pieux, d'intrépides mortels
Aient osé mépriser son culte et ses autels,
Il s'irrite, frémit, s'excite à la vengeance,
Et veut que ses fureurs attestent sa puissance.
« Quoi! dit-il, non contens de braver mon pouvoir,
» Des cœurs pour qui l'outrage est le plus saint devoir,
» Voudraient avec mon nom détruire mon empire!
» Ah! suis-je donc l'Amour? et le malheur d'Elvire
» Ne doit-il point tourner tout mon ressentiment
» Contre les ennemis de son illustre amant?
» Armons-nous; oui, montrons, du couchant à l'aurore,
» Ce que je fus jadis, et quel je suis encore.
» Long-tems chez les humains pour moi fuma l'encens;
» J'étais craint jusqu'au ciel des dieux les plus puissans.
» Aujourd'hui sans honneur, sans culte sur la terre,
» Non moins que dans Paphos on m'oublie à Cythère!
» Désormais pour un dieu l'on ne m'avoûra plus!
» Et partout je verrai mes temples abattus!
» Mais sait-on, quoiqu'enfant, qu'aussi vieux que le monde,
» J'habite en souverain le ciel, la terre et l'onde?
» Que par moi l'univers se peuple d'habitans?
» Que mon empire fut et sera de tout tems?
» Et je pourrais souffrir la plus cruelle injure!
» Moi, le maître des cœurs, le fils de la Nature!

» Ah! c'est trop différer; c'est trop, dans mon courroux,
» Epargner des guerriers acharnés contre nous.
» Allons : et secouant le joug d'un Dieu suprême,
» Courons servir l'Asie, et me venger moi-même.

Il dit, et prend son vol vers des monts sourcilleux
Couverts d'une vapeur qui les dérobe aux yeux.
Ces monts sont des brouillards l'asile solitaire.
La Nature de-là les répand sur la terre,
Où partout aux humains cette divinité
Paraît dans sa grandeur et sa diversité.
Simple et majestueuse, agréable ou bizarre,
Prodigue de ses biens et de ses dons avare,
Humble, riante, horrible, imposante à la fois,
Elle est toujours sublime et sage dans ses lois :
De la terre et des eaux cette immortelle reine
A ce vaste univers commande en souveraine.
Elle étend son pouvoir sur tous les élémens,
Et par elle est régi l'ordre infini des tems.

L'Amour, né de son sein, à l'aborder s'empresse;
Et certain du pouvoir qu'il a sur sa tendresse,
Il la conjure, au nom d'un cuisant déplaisir,
D'exaucer de son cœur l'impatient desir.
Elle en sait le motif; et, mère complaisante,
Elle cède à l'accent de sa voix suppliante.

Elle ordonne aux brouillards d'accompagner son fils
Jusque sur le rivage où sont ses ennemis.
A l'instant, du chaos filles silencieuses,
Se détachent des monts ces vapeurs ténébreuses.
Le dieu qui les commande est reçu dans leur sein.
Animé de l'espoir d'accomplir son dessein,
Il part, et sert de guide à ces vastes nuages
Qui versent, dans le jour, la nuit sur les rivages.
Un vent du nord les pousse avec rapidité;
Et de leurs flancs noircis s'épand l'obscurité.
Ils arrivent sur Malte : aussitôt l'île entière
Voit d'un ciel rayonnant s'éclipser la lumière.
Par leur sombre épaisseur, les objets disparus
Se perdent au milieu d'un océan confus
De brouillards dont la masse au loin règne sur l'onde,
Et du jour le plus clair fait une nuit profonde :
Elle interromp l'assaut. Assiégeans, assiégés,
Egalement surpris et dans l'ombre plongés,
Sont forcés tout-à-coup de céder à l'obstacle
Qu'à leur acharnement oppose un tel miracle.
Mais le cruel Amour, sélançant vers les eaux,
Donne aux Turcs pour signal l'éclat de ses flambeaux.
Il ralentit son vol, sur la flotte s'arrête,
Et d'un riche turban orne et couvre sa tête.

Pour convaincre les cœurs avec autorité,
Il prend les traits d'un chef du peuple respecté.
Le sultan n'avait point de sujet plus fidèle.
L'Amour dans ce vieillard se choisit un modèle.
Sous un sourcil épais et blanchi par les ans,
Il tempère le feu de ses regards perçans :
Il ride aussi son front, et met sur son visage
Du tems qui nous flétrit le respectable outrage.
Sa barbe sur son sein tombe avec majesté.
C'est Ouglou dans ses traits par l'Amour imité.
Il en a le maintien et le port vénérable :
Il y joint de son rang l'appareil honorable.
Sur son arc, seul appui de ses pas chancelans,
Il se courbe, et se mêle aux chefs des Musulmans.
Debout au milieu d'eux le dieu, d'une voix forte,
A lui prêter l'oreille aussitôt les exhorte.
On l'écoute, on l'admire : et ses heureux avis
Sont par toute la flotte et goûtés et suivis.
Par sa main dirigés, les vaisseaux en silence
Partent, rasent la côte, arrivent dans une anse ;
Et de-là, précédé par ce guide puissant,
Chaque soldat sans bruit sur la terre descend.
Dans Malte enfin pénètre une foule guerrière.
Mais contre elle marchait le jeune la Rivière,

Digne du nom français, illustre Chevalier,
De son camp vers ces lieux envoyé par Copier.
Dans un calme profond, s'avançait à sa suite
D'un escadron nombreux la glorieuse élite.
Inquiet, il s'arrête: il écoute... Il entend
Un bruit sourd et confus qui jusqu'à lui s'étend:
Saisi, mais de son cœur déguisant la surprise,
Des armes du Croissant il craint quelqu'entreprise.
Rassuré toutefois, en ce danger pressant,
Il s'arme sans effort d'un courage imposant.
A Copier l'un des siens en porte la nouvelle.
Pour lui, n'écoutant plus que l'honneur et son zèle;
Plein du noble desir qui l'appelle aux combats,
Il exhorte en ces mots ses généreux soldats :
« Compagnons! c'est ici que la foule s'avance...
» Eh bien! que la vigueur unie à la vaillance
» L'arrête et la disperse au sein de ces brouillards,
» Dont l'heureuse épaisseur nous cache à ses regards.
» La peur dans son esprit grossira votre nombre.
» Qu'une intrépide audace, à la faveur de l'ombre,
» De vos ardens coursiers piquant, pressant les flancs,
» Répande l'épouvante et la mort dans ses rangs.
» Nos chefs vous aideront de toute leur puissance.
» J'ai demandé pour vous une prompte assistance.

» Comptez sur elle, amis, et sûrs de l'obtenir,
» Fondez sur des cruels, sitôt qu'ils vont s'offrir. »
C'est assez: l'escadron, prêt à tout entreprendre,
Pour rompre l'ennemi se résigne à l'attendre.
Ravi de l'attaquer, quoiqu'en nombre inégal,
Il voudrait du combat avancer le signal.

Enfin des Musulmans la foule menaçante
Avec sécurité devant lui se présente.
Aussitôt, tel qu'on voit l'ouragan furieux
Sur la terre ou les eaux fondre du haut des cieux,
Dans son premier transport, dans l'ardeur qui l'excite,
Le bouillant escadron vole, se précipite,
Frappe à coups redoublés les Ottomans surpris,
Dont l'effroi qu'il inspire égare les esprits.
A ce choc imprévu, tout s'ébranle, tout cède;
Au trouble, à la terreur le désespoir succède.
Bientôt on n'entend plus que les cris effrayans
Des malheureux foulés aux pieds des assaillans.
De fiers coursiers, couverts de sang et de poussière,
L'œil en feu, s'animant d'une chaleur guerrière,
Rompent les bataillons, écrasent les soldats,
Et, plus brûlans encor de la soif des combats,
De leurs naseaux fumans, de leur bouche écumante,
Soufflent dans tous les rangs la mort et l'épouvante.

Avec l'audace en eux s'augmente la fureur.
Ce n'est partout qu'un choc, qu'un bruit mêlé d'horreur:
Le fer heurte le fer. Ici le feu des armes,
Le tumulte, les cris, la rage, les alarmes,
Présentent à la fois le plus affreux tableau.
Là le Maure indompté rencontre son tombeau:
Il n'écoute plus rien que sa frayeur extrême.
L'Aga, le Janissaire, est emporté lui-même.
Pressé par le péril, forcé de l'éviter,
Chef, soldat, aux Chrétiens n'ose plus résister.
Déjà que d'Ottomans ont mordu la poussière!
On croit dans l'escadron voir une armée entière.
Un désordre fatal règne dans tous les rangs.
Au gré de leurs coursiers, dont ils pressent les flancs,
La Rivière et les siens partout s'ouvrant passage,
Des Turcs épouvantés font un sanglant ravage.
Mustapha cependant les prétend rallier.
Ce chef si redouté, ce féroce guerrier,
Transporté de courroux, crie, exhorte, menace:
Il oppose à leur crainte une fougueuse audace,
Se jette au milieu d'eux, sauve ses étendards,
Et ramène au combat ses bataillons épars.
Mahomet et l'enfer, volant à sa défense,
S'empressent de l'aider de toute leur puissance.

Par eux soudain le jour à la terre est rendu.
D'un ciel pur et brillant l'éclat inattendu
A trahi les Chrétiens, redonné le courage
Aux Musulmans confus et pénétrés de rage:
Ils font sur l'escadron tomber tous leurs efforts.
Il résiste, il combat, il brave mille morts.
Dans ce choc inégal toujours plus redoutable,
Pour tout ce qui l'entoure il est impitoyable.
Le meurtre de ses mains ne cesse de pleuvoir.
Le fer, le feu, tout sert un dernier désespoir.
D'un étrange desir sa valeur est séduite.
Plutôt que de devoir son salut à la fuite,
Il veut, dans le malheur où s'attachent ses pas,
Par un nouveau carnage illustrer son trépas;
Montrer dans sa vengeance à tel point assouvie,
Son rare dévoûment, son mépris pour la vie.
L'escadron cède enfin par le nombre écrasé,
Et sur son coursier mort le chef est renversé;
Il se relève : en vain sa redoutable épée
Dans le sang ennemi s'est encore trempée.
On le presse, il succombe : et ce fier chevalier
Du cruel Mustapha fut le seul prisonnier.
Ses braves compagnons, au fort de la mêlée,
Trouvèrent dans leur zele une fin signalée.

A peine quelques-uns échappés à la mort,
Durent-ils leur salut aux caprices du sort.
Copier hâtait sa marche, et plein d'impatience,
Des lieux qu'il franchissait accusait la distance.
Touché du sort des siens, inquiet sur leurs jours,
Il comptait leur porter d'infaillibles secours.
Cependant, ô surprise! ô disgrace mortelle!
Du funeste combat il apprend la nouvelle.
Au cœur de ses guerriers se glisse un noir chagrin:
Des Chrétiens expirés tous pleurent le destin.
Mais loin que la vertu cède à leur sort contraire,
La douleur même en eux éveille la colère.
Copier suspend sa marche, assemble ses soldats;
Et de leurs frères morts exaltant le trépas:
« Ils se sont tous couverts d'une gloire immortelle,
» Leur dit-il, le destin a trompé votre zèle.
» Son injuste rigueur ne vous a point permis
» D'arracher à ses coups de généreux amis.
» Regrettons leurs vertus, imitons leur courage,
» Et comme eux préférons la mort à l'esclavage. »
A ces mots, sur ses pas il revole soudain:
Il court asseoir son camp sur un tertre voisin.
Il s'y retranche, et là, sa valeur consommée
Attend des Musulmans la formidable armée.

Cependant le vainqueur, de sa perte confus,
Exprime par des cris ses regrets superflus.
Dans son fatal succès il triomphe sans gloire.
Que de sang en un jour lui coûte la victoire!
Sur le champ de bataille, il voit de toutes parts
Des morts et des mourans, des cadavres épars,
Dont le nombre incroyable et dont l'affreuse image
Du plus grand dévoûment offrent le témoignage.
Mais le bacha, qu'emporte un lâche mouvement,
Se livre à tout l'excès de son ressentiment:
Il avait médité la plus noire vengeance.
Il fait, dans sa fureur, traîner en sa présence
Son captif aussi grand que ferme en ses revers,
Et triomphant de lui même au sein de ses fers.
Mustapha l'interroge : il veut qu'il lui révèle,
Traître à la loi qu'il suit, à son Ordre infidèle,
Les desseins du grand-maître et sur-tout les moyens
Qui restaient pour défense au pouvoir des Chrétiens;
Leur espoir, les secours qu'ils avaient à prétendre;
Tout ce que leur courage oserait entreprendre.
La Rivière lui dit : « De ces guerriers, seigneur,
» Long-tems la renommée a vanté la valeur.
» Tous, au prix de leur sang, ont juré de défendre
» Des remparts où l'honneur se plait à vous attendre.

» Cette île deviendra leur glorieux cercueil.
» Vaincre ou mourir pour elle est leur unique orgueil.
» Avant que d'expirer victimes de vos armes,
» Qu'au sultan, qu'à vous-même ils causeront d'alarmes!
» Tous leurs forts sont remplis de nombreux combattans,
» Et pourvus de secours à leur gloire importans.
» Bientôt même, seigneur, au gré de leur attente,
» Paraîtra sur ces mers une flotte puissante,
» Qui des ports de l'Europe, en volant vers ces lieux,
» Y viendra contre vous s'illustrer avec eux. »
Le Musulman, piqué d'une telle réponse
Et plus surpris encor du secours qu'elle annonce,
Repart dans un courroux qu'il ne peut contenir :
« Un redoutable assaut le saura prévenir
» Ce secours dont te flatte une vaine espérance.
» Demain Malte et ses forts seront en ma puissance. »
A ces mots, il s'en va, rêveur, silencieux,
Et, sans dessein d'abord, il parcourt divers lieux.
Dégagé de ses fers son captif l'accompagne.
Le fier bacha s'avance au pied d'une montagne,
Descend de son coursier, l'œil ardent de fureur;
Et, pensif, affrontant l'excessive chaleur
D'un ciel dardant ses feux sur une roche aride,
Il gravit ; puis d'un pas, laborieux, avide,

Autant qu'à son déclin son âge le permet,
Ce vigoureux vieillard parvient jusqu'au sommet.
De-là ce Musulman découvre l'île entière:
Il l'observe; et pressant, menaçant la Rivière,
Il prétend le forcer, par la peur de la mort,
A lui révéler tout, l'état de chaque fort,
Leurs noms, ceux des Chrétiens armés pour les défendre
Et tout ce qui pourrait l'aider à les surprendre.
Le noble Chevalier, sans craindre pour ses jours,
Obéit au barbare, et lui tient ce discours:
« Ce fort dont vous voyez la masse redoutable
» Offrir dans ses remparts un front inexpugnable,
» Est puissamment gardé par d'illustres Français
» Tout couverts de l'éclat des plus glorieux faits.
» A leur gauche, où paraît cette croix triomphante,
» L'antique fort Saint-Ange à vos yeux se présente.
» Pour chefs dans sa défense il a Garzerantos
» Et Mesquita, tous deux redoutables héros,
» Tous deux ardens, remplis d'un zèle insurmontable.
» Proche de ces remparts est la cité notable.
« La garde en est commise à de Villegagnon,
» Du grand-maître jadis célèbre compagnon.
» Son bras lui prête encore un important service.
» D'un tel chef redoutez l'invincible milice...

» Là-bas le fort Saint-Elme et ses longs boulevarts,
» Hérissés de soldats, s'offrent à vos regards.
» Broglio, Degarras, qui tous deux les défendent,
» Y semblent défier vos assauts qu'ils attendent.
» Plus loin Torreglias, majorquin redouté,
» Chevalier plein d'audace et d'intrépidité,
» Veille à la tour du mole, où sa seule présence
» D'un triomphe assuré donne aux siens l'espérance.
» Près de-là, dans le port, vous voyez Romégas,
» Ce fameux commandeur, ce foudre des combats.
» Indomptable marin, l'effroi de vos corsaires,
» Il dirige en ces lieux les troupes des galères.
» Que de héros ces murs armeront contre vous!
» Là sont de Négrepont, Ruiz, Quincy, Gioux,
» Médina, Gonzalès, que nul danger n'arrête,
» Et Médran dont le bras à nous venger s'apprête;
» Enfans de la victoire, impétueux guerriers,
» Qu'attendent la fortune et de nouveaux lauriers.
» Voyez-y de la Motte et l'ardent Lamirande,
» Et Roble et Guimeran, chefs dont chacun commande
» Un puissant bataillon, élite des Maltais,
» Qu'enflamment leur exemple et l'amour des hauts faits.
» A droite, pour soutiens, sont la Roche, d'Elbène
» Et Sola, de Verdan, l'honneur de l'Aquitaine,

» Et de Monté, Dumas et le fier de Morgut,
» Tous de l'île à la fois l'espoir et le salut.
» A leur noble maintien, à leur impatience,
» De ces autres guerriers connaissez la vaillance.
» Voilà Ferrier, Sada, Guérare, de Bridiers,
» Rivaros, tous jaloux de vaincre les premiers.
» Non loin d'eux, quel desir, quelle ardeur fait paraître
» Ce brillant Chevalier, neveu cher au grand-maître!
» Avec son jeune ami défiant le destin,
» Il médite d'avance un belliqueux dessein.
» O d'un saint dévoûment quelle preuve éclatante,
» Un jour, vous donnera leur amitié touchante!
» Mais tournez et fixez vos regards vers ce fort,
» Où de nos Chevaliers vole un puissant renfort.
» Admirez, dans leur marche et dans leur assurance,
» Ces mortels distingués dont s'honore la France.
» Sur leurs pas, voyez-vous ces généreux Germains?
» Ce sont tous des héros, vengeurs de nos destins,
» Qui, naguère arrivés des lieux de leur naissance,
» Viennent par des exploits attester leur vaillance.
» Que j'aime à voir ainsi flotter leurs étendards!
» Ils courent pleins d'audace au-devant des hasards.
» Dans leur zèle à chercher un danger qui les flatte,
» Par mille sons guerriers leur dévoûment éclate.

» Avec eux un génie, au-dessus des revers,
» Prépare son triomphe aux yeux de l'univers.
» Ce génie est leur chef, esprit mâle, intrépide,
» Dont la rare sagesse à tout veille et préside.
» La Valette est son nom. En tout lieu parvenu,
» De vous aussi, seigneur, il doit être connu.
» Ce chef plus d'une fois fit trembler votre Empire.
» L'Afrique le redoute, et l'Europe l'admire.
» C'est un Dieu qui l'anime, et qui met en son cœur
» Ce courage étonnant, cette héroïque ardeur,
» Dont la vive étincelle, en passant dans notre ame,
» De toute sa chaleur et l'échauffe et l'enflamme.
» Le bouclier de Malte est dans sa fermeté.
» Quel que soit le péril où le sort l'ait jeté,
» Il saura tout dompter ; et, dans sa résistance,
» Bientôt vous allez voir triompher sa vaillance, »
A ces mots la Rivière ajoute avec grandeur :
» Au devoir d'un captif j'ai satisfait, seigneur.
» Je vous ai peint ces forts, les chefs qui les commandent;
» J'ai dit quels Chevaliers, quels héros les défendent:
» En révélant leurs noms, j'ai dû vous obéir ;
» Mais vous faire un aveu qui les pourrait trahir!
» Cessez de l'espérer. La foi, ma conscience,
» Le devoir, tout m'impose un généreux silence.

» Dût le sort m'accabler du poids de sa rigueur,
» Je l'avoûrai : ses coups, la crainte, le malheur,
» Rien ne fera jamais d'un Chevalier un traître... »
Poussé d'une fureur dont il n'est plus le maître,
Le violent bacha, de son glaive à l'instant
Le frappe, et tout sanglant à ses pieds il l'étend :
Il veut que l'on achève un si barbare outrage,
Action détestable et digne de sa rage.

Ainsi, percé de traits, pleuré de l'Ordre entier,
Sur le mont Calcara périt ce Chevalier.
En lui, par une fin si triste et si cruelle,
Chacun perdit alors un compagnon fidelle,
Un ami tendre, un frère, un guerrier plein d'honneur,
Qu'illustre son refus non moins que sa valeur.
D'un si beau sacrifice éternisant la gloire,
Muse, ici de sa mort consacre la mémoire;
Dans tes vers à sa cendre élève un monument,
Digne de ses vertus et de son dévoûment.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Mustapha, à la tête de son armée, porte partout le fer et le feu. — Episode de Gusmar, habitant de l'île. — Son malheur. — Elise, sa fille, et Osmand, son fils, courent les plus grands dangers. — Ils doivent leur salut à un officier turc, grec de naissance, et de l'illustre maison des Lascaris. — La foule ennemie précipite sa marche vers les retranchemens du général Copier. — Efforts qu'elle fait pour s'en emparer. — Elle est repoussée avec une perte considérable. — Prudence du grand-maître de la Valette. — Malgré ses succès, il dépêche aux bachas, généraux de l'armée ottomane, un Chevalier nommé Savoguère, homme éloquent et intrépide, pour leur proposer une suspension d'armes. — Réponse dure et hautaine de Mustapha. — L'attaque des forts est décidée dans le conseil de guerre que tiennent les bachas, etc.

CHANT QUATRIÈME.

Mustapha, dont le cœur se nourrit de vengeance,
Ne peut de son courroux dompter la violence;
Il s'avance dans l'île, excitant ses soldats,
Et semant avec eux la flamme et le trépas.
Sourd aux cris du malheur, partout sur son passsage,
Il frappe sans égard ni de sexe ni d'âge.
Par son ordre on détruit, on brûle les hameaux.
Dans les champs dévastés tout fuit, hommes, troupeaux :
Leur foule, par le fer et l'effroi poursuivie,
Court, se sauve à travers le meurtre et l'incendie.
Mais quel beau lieu, naguère asile du bonheur,
Est prêt à se changer en un séjour d'horreur?
D'un vertueux mortel c'était l'humble retraite.
Là, content de son sort, dans une paix parfaite,
Après des jours de deuil, Gusmar depuis long-tems
Goûtait un doux repos au déclin de ses ans.
Heureux il possédait, pour unique richesse,
Un champ, quelques vergers, charme de sa vieillesse.

Le soin de leur culture occupait ses loisirs.
A leurs simples tributs bornant tous ses desirs,
Il vivait loin du monde, en solitaire, en sage,
Qui de l'ambition contemple le naufrage.
L'hymen avait pour lui serré les plus doux nœuds,
Nœuds sacrés, mais rompus par le sort envieux.
La perte d'une épouse, à sa flamme ravie,
Avait d'un long chagrin empoisonné sa vie:
Il savait l'adoucir au sein de ses enfans.
Une fille chérie, espoir de ses vieux ans;
Un fils, dont l'amitié consolait son veuvage;
Ornés, brillans tous deux des grâces du jeune âge,
A ses vœux accordés par un bienfait des cieux,
Etaient de son hymen le gage précieux.
Tous les jours, ils charmaient l'ennui de sa vieillesse,
Et pour lui leur amour égalait sa tendresse:
De plaisirs et de joie ils remplissaient son cœur,
Plaisirs purs et réels, seuls faits pour le bonheur!
Comme lui ses enfans, amans de la nature,
Des champs qu'il possédait dirigeaient la culture.
Quel asile pour eux, quel séjour enchanté!
L'art semblait s'y cacher sous la simplicité :
Partout y prodiguant l'utile et l'agréable,
Il faisait de ces lieux un jardin délectable.

Des bosquets odorans y parfumaient les airs.
Là croissaient à l'envi des arbres toujours verds.
On y voyait au loin, par un heureux mélange,
Se noircir le raisin où jaunissait l'orange.
De ces arbres courbés, de ces rians berceaux,
Les fruits les plus exquis décoraient les rameaux.
Sous leur voûte régnait une fraîcheur constante.
De l'amoureux Zéphyr l'haleine caressante
Y venait rafraîchir et les fruits et les fleurs;
Son souffle en ranimait l'éclat et les couleurs.
C'était, dans ce séjour de paix et de délices,
Que d'un monde pervers fuyant les artifices,
Cette famille unie, et d'heureux serviteurs
Goûtaient de l'amitié le charme et les douceurs.
Tous les jours, matinale, Elise avec son frère
Rendait un tendre hommage à son vertueux père.
Souvent de ce vieillard respectant le sommeil,
Tous deux dans leurs vergers attendaient son réveil:
Ils y cueillaient pour lui des fruits brillans encore
Des larmes qu'y versait la diligente aurore.
Qu'à leurs yeux la nature était riche d'attraits!
Et qu'ils en admiraient les merveilleux effets!
Dans ses secrets divins ils aimaient à descendre
Contens, ravis de ceux qu'ils pouvaient lui surprendre.

Chaque instant variait leurs innocens plaisirs;
Et le tems employé fuyait en doux loisirs.
Enfin, lorsque du jour venait l'heure brûlante,
De leurs berceaux touffus l'enceinte bienfaisante
Leur prodiguait une ombre, où de rians gazons
Etalaient leurs tapis dans toutes les saisons.
Le soir leur présentait une sublime image.
Avec quel intérêt, marchant vers le rivage,
Ils allaient contempler l'imposant appareil
Et du ciel et des mers, au coucher du soleil!
Ainsi, dans les plaisirs de cette solitude,
Coulaient en paix leurs jours exempts d'inquiétude,
Lorsque fumant encor des meurtres d'alentour,
L'ennemi pénétra dans ce riant séjour.
Aussitôt la fureur y porte le ravage.
Tout est frappé, détruit par le fer et la rage:
On pille, on assassine... Aidé de ses enfans,
Gusmar veut loin de là tourner ses pas tremblans;
Il se hâte, on l'atteint: ah! contre-tems funeste!
Tout prêts à lui ravir le souffle qui lui reste,
D'avides Musulmans, de furieux soldats
Arrachent sans pitié sa fille de ses bras.
Dans leur vénal espoir ils comptent sur ses charmes.
Ses prières, ses pleurs, son âge, ses alarmes,

Rien ne peut émouvoir ces cœurs durs, ulcérés,
Ces cœurs nourris de fiel et de sang altérés.
Sans égard on l'entraîne et son frère avec elle.
Gusmar envain leur tend une main paternelle.
Quel coup pour ce vieillard!... il ne les quitte pas,
Il brave le péril, court, s'attache à leurs pas:
D'une voix déchirante, il supplie, il conjure,
Au nom de sa vieillesse, au nom de la nature,
D'avoir pitié de lui, de rendre à ses vieux ans
L'appui, l'unique bien qu'il a dans ses enfans.
On est sourd à ses cris : il persiste, il menace,
Il mêle à ses discours une subite audace;
Et ses débiles mains contre les ravisseurs
Ne servent bientôt plus que ses justes fureurs.
L'amitié, ses tourmens soutiennent son courage,
Echauffent de leur feu les glaces de son âge.
Mais, ô noir attentat!... un lâche meurtrier
Le frappe du tranchant d'un homicide acier.
A ce coup dont l'effort l'étend sur la poussière,
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière.
Les flots de sang qu'il verse ont teint ses cheveux blancs.
Tel battu par l'Auster, brisé jusqu'en ses flancs,
Tombe un pin dont le front, en perdant son feuillage,
Du tems qui tout détruit a ressenti l'outrage.

A l'aspect du vieillard, le vif et tendre Osmand
N'entend, ne voit, ne suit que son ressentiment.
Près de sa sœur sans voix, tremblante, évanouie,
Il veut venger son père et lui donner sa vie.
Son désespoir l'emporte : il affronte la mort;
Il fait dans son audace un incroyable effort.
Il s'échappe, il saisit un large cimeterre,
Prétend combattre seul toute une armée entière :
On l'arrête, il résiste... O coupable fureur!
Mille dards sont levés pour lui percer le cœur.
Contre lui tout s'acharne : une foule implacable
De son courroux triomphe, et le presse et l'accable.
Le fer allait trancher le fil de ses beaux jours...
Mais quel est ce guerrier qui vole à son secours?
Au milieu des soldats il s'élance, s'écrie,
Commande aux plus mutins et retient leur furie;
Il veut qu'avec sa sœur ce jeune infortuné,
Pour être son captif, lui soit abandonné.
Sa voix à tous les cœurs dicte l'obéissance,
Et les deux prisonniers sont mis en sa puissance.

Cet homme bienfaisant, ce généreux guerrier,
Etait un jeune grec, seul et digne héritier
Du nom des Lascaris, dont la famille illustre
Du trône d'Orient soutint le premier lustre.

Enlevé dans Patras par de cruels vainqueurs,
Il alla des vaincus partager les malheurs.
Esclave dans un âge, où le poids de sa chaîne
Ne pouvait exciter son dépit ni sa haine;
Où la timide enfance, au sortir du berceau,
Ne peut de la raison distinguer le flambeau,
Il suivit du Croissant la secte dominante:
Il habita les camps. Là sa valeur naissante
Attira les regards sur ses jeunes exploits,
Et l'éleva bientôt jusqu'aux plus hauts emplois.
Mais depuis informé de sa noble origine,
Long-tems de sa famille il pleura la ruine.
Son cœur était surtout ému d'un sentiment
Qui l'embrasait du feu de son premier serment;
Qui réclamait la foi qu'il promit à Dieu même,
Au moment qu'il reçut l'eau sainte du baptême.
Contre les Chevaliers il marchait à regret,
Et pour eux son amour gémissait en secret.
Ce fut dans ces tourmens d'une ame généreuse,
Qu'il sauva son captif d'une fin rigoureuse;
Qu'il arracha des mains de ses cruels soldats
Elise évanouie, immobile en ses bras.
Il adoucit son sort, il consola son frère;
Et dans un protecteur il leur rendit un père.

Cependant, tel qu'un fleuve accru subitement,
Dévaste, franchit tout dans son débordement,
Telle au loin saccageant et palais et chaumière,
Se déployait des Turcs la foule meurtrière.
Des tourbillons de feu qui semaient la terreur,
De cette multitude annonçaient la fureur.
La désolation, les flammes, le carnage
En tous lieux présentaient la plus affreuse image.
Quel spectacle! on voyait de tristes habitans,
Des femmes, des vieillards, des mères, des enfans,
Se sauver, puis atteints ou trahis par leur âge,
Dans leur fuite expirer sous les coups de la rage.
C'est ainsi que pressés par un loup ravisseur,
De timides agneaux qu'emporte la frayeur,
Précipitent leurs pas, se perdent, se dispersent,
Ou succombent enfin dans les champs qu'ils traversent.

Poursuivis sans relâche, en proie à mille excès,
Fuyaient désespérés les malheureux Maltais.
Mais Copier dans son camp, sensible à leur misère,
Leur ouvre et donne à tous un abri salutaire.
De l'approche des Turcs il est par eux instruit.
Sa valeur s'en augmente : à ses yeux l'espoir luit;
Et de son noble cœur l'énergique assurance
Se communique au siens, accroît leur confiance.

Pleins d'une même ardeur, poussés d'un zèle égal,
A ce chef se sont joints Romégas et Guiral;
Ils ont quitté le port qui devient inutile,
Et se sont réunis sous l'un des forts de l'île.
L'aspect de ces héros inspire à leurs soldats
Le mépris des dangers et l'amour des combats :
Ils ont tous à la crainte une ame impénétrable.
Au même instant, on vit un amas formidable
De guerriers, de chevaux, de traits éblouissans,
D'où partaient des éclairs sans cesse jaillissans.
C'était de Mustapha la redoutable armée,
Conduite par la haine et de meurtre affamée;
Dont les rangs qui suivaient les rangs plus avancés,
Ressemblaient à des flots l'un par l'autre pressés.
Ce fer, cet or pompeux, ces armes éclatantes,
Ces harnois, ces turbans, ces enseignes flottantes
Où se réfléchissaient les rayons du soleil,
Formaient un imposant et terrible appareil.
La soie unie à l'or, par sa magnificence,
De cent chefs annonçait la guerrière opulence.
Dans sa diversité brillaient mille couleurs.
Tels, après les frimas, dans la saison des fleurs,
Lorsqu'au sein des vergers ramenant les délices,
Pomone de ses fruits étale les prémices;

On voit, pour la moisson qu'ils semblent préparer,
D'un luxe printanier les arbres se parer.
De l'émail varié de leur cime fleurie,
Du soigneux laboureur s'enrichit la patrie;
Et les champs, les vallons, les côteaux verdoyans
Sous ce nouvel éclat se montrent plus rians.

La foule tout-à-coup non loin du camp s'arrête.
C'est de-là que sur lui doit fondre la tempête;
Et déjà Mustapha, d'un geste menaçant,
Lève, agite dans l'air un fer resplendissant.
Dans l'espoir dont son ame est en secret charmée,
Au carnage il dispose et presse son armée:
Il parcourt tous les rangs, exhorte ses soldats
A signaler ce jour par d'horribles combats.
« Vaincre ou mourir, dit-il, est notre destinée:
» Soldats de Soliman! qu'une audace obstinée
» Attaque ces Chrétiens jusque dans leurs abris,
» Et qu'ils soient écrasés par vous sous leurs débris.
» C'est-là que nous appelle une illustre vengeance.
» De ces vils ravisseurs châtions l'insolence;
» Renversons, de nos mains, ces superbes remparts
» Dont en vain l'épaisseur les cache à vos regards. »
Il prononce ces mots d'une voix redoutable,
Et la foule y répond par un cri formidable.

L'air retentit partout des tambours, des clairons,
Dont les échos frappés vont prolonger les sons.
Comme des murs alors les Musulmans s'avancent.
L'effroi, la pâle mort, la fureur les devancent.
A la voix de leur chef ils volent vers le camp.
La rage dans les cœurs redouble en l'attaquant:
Du sang des Chevaliers brûlant d'être assouvie,
Elle inspire à chacun le mépris de la vie.
Jusqu'au premier rempart plusieurs sont parvenus;
Mais envain par le nombre ils étaient soutenus.
Sans cesse un plomb mortel leur portait le ravage,
Augmentait le péril et l'horreur du carnage.
Aux feux qu'au loin vomit l'airain tonnant des forts,
Ils opposent pourtant les plus constans efforts.
Tous joignent à l'audace une fougue intrépide;
Tous n'ont en ce moment que la fureur pour guide.
Trois fois maîtres du camp, et trois fois repoussés,
Ils couvrent les chemins de morts et de blessés.
Leurs cadavres sanglans sont couchés sur la terre.
Le chef et le soldat, l'aga, le janissaire,
Tous indistinctement par la foudre abattus,
Dans la foule des morts demeurent confondus.
Ogli, brave Ottoman, succombe à la blessure
Qu'en son flanc déchiré lui fait une main sûre:

Il est foulé lui-même aux pieds des combattans.
Hasphar, le fier Hasphar, à la fleur de ses ans,
Distingué par sa force et sur-tout par sa taille,
Reste percé de traits sur le champ de bataille.
Semblable, dans sa chute, au pin déraciné
Par un souffle orageux contre lui déchaîné,
Il cesse de lever son front avec audace,
Et de joindre à ses coups l'injure et la menace.
Orcan, frappé d'un fer qui lui perce le cœur,
Expire, et semble encor menacer son vainqueur.
Sur lui tombe à l'instant l'impétueux Alvarre,
Qui, par un coup du sort, en son effet bizarre,
Se relève, retombe, en pressant dans ses bras
Orcan, son ennemi, qu'il ne reconnaît pas.
Entr'eux régnait naguère une haine mortelle.
Divisés dès long-tems, la fortune cruelle
Les voulut réunir à leur dernier moment:
La parque mit un terme à leur ressentiment.
Combien d'autres guerriers au tombeau les suivirent!
Tous, pleins d'un même zèle, en combattant périrent;
Tous avaient assouvi leur terrible courroux
Dans le sang des Maltais demeurés sous leurs coups.
Des Chrétiens toutefois la valeur se signale:
Et dans une défense à tant d'autres fatale,

En butte à mille traits, nul chef, nul Chevalier
N'était encor tombé sous un fer meurtrier.
En vain la pâle mort, de sa faulx dévorante,
Frappe de tous côtés une foule sanglante.
Le destin qui la guide à ses coups les soustrait;
Mais ils l'osent braver. Le danger seul leur plaît:
Aucun d'eux qui n'y coure et ne se sacrifie,
Qui voisin du péril cent fois ne le défie.
Jusqu'ici de vaillans et malheureux soldats
Etaient seuls descendus au séjour du trépas:
Ils sont bientôt suivis du généreux d'Elbène.
Dans l'épaisse mêlée il pénétrait à peine,
Qu'atteint d'un plomb fatal qui lui brise le front,
De ses jours abrégés le fil cède et se rompt.
Jeune et sorti d'un sang honoré dans Florence,
Au mérite il joignait l'éclat de la naissance.
Sa perte excite un juste et violent transport.
On s'acharne, on combat, on veut venger sa mort.
Au sein des bataillons que perce son courage,
Romégas le premier court s'ouvrir un passage:
Il y fond comme un foudre à la tête des siens.
Une nouvelle ardeur emporte les Chrétiens.
Le trépas d'un guerrier, si cher à leur mémoire,
Paraît en leur faveur décider la victoire.

On fait, pour la fixer, d'impétueux efforts;
Et la terre fumante est couverte de morts.
L'assaut continuait. Mais dans sa résistance,
Copier montrait toujours une égale constance:
Et capitaine habile, et valeureux soldat,
On le voyait sans cesse au plus fort du combat.
Sa prudence par tout dirige le courage.
La victoire le suit et devient son ouvrage.
La nuit, qui descendait du vaste firmament,
Put seule mettre fin à tant d'acharnement.
D'un côté, quel dépit! trahi par les ténèbres,
Mustapha qu'illustraient des batailles célèbres,
Ne peut voir, sans frémir de honte et de douleur,
Dès le premier assaut échouer sa valeur.
Cependant, quel que soit l'obstacle qui l'arrête,
Il croit que c'est d'un jour différer sa conquête.
Après tant de périls, tant de travaux guerriers,
Pour les Chrétiens encor que de chocs meurtriers!
D'ennemis, déjà prêts à réparer leur perte,
L'île sur divers points est de nouveau couverte.
Mustapha, prévoyant, s'est emparé du port.
Résolu d'emporter, par un puissant effort,
Ce camp dont la défense en ses projets l'arrête,
Aux plus sanglans assauts il s'excite, il s'apprête.

Dragut, le brave Hascen se sont unis à lui.
Piali débarqué leur prête son appui.
Soumis à Mustapha, mais rivaux de sa gloire,
Ils veulent partager l'honneur de la victoire :
Ils ont, pour l'assurer, et soigneux et prudens,
De leurs soldats au port conduit les plus ardens;
Guerriers prêts, au besoin, à chasser du rivage
Tout vaisseau qui voudrait y tenter l'abordage.
Ils veillent sans relâche : et, du côté des mers,
L'armée est sous leur garde à l'abri des revers.
  Instruit de leurs projets, le sage la Valette
Modère du soldat la valeur indiscrète.
Par son ordre, Copier est rentré dans les murs.
Ces remparts défendus lui paraissent plus sûrs
Que l'obstacle d'un camp, inutile barrière
Opposée au torrent d'une foule guerrière.
  A l'assaut préparé, ce prince toutefois,
De l'équité jamais n'écoutant que la voix,
Veut que la vérité se hâte de paraître,
Et lave les Chrétiens de l'attentat d'un traître.
Ce jour même, il prétend triompher de l'erreur
Qui d'un sultan nourrit l'implacable fureur;
Et de ses Chevaliers exposant la conduite,
Les délivrer enfin d'une injuste poursuite.

Mais, pour vaincre des cœurs dans leur acharnemen
D'un mortel intrépide il faut le dévoûment.
Il fait choix d'un guerrier dont il connait le zèle :
Il l'exhorte à marcher où le devoir l'appelle.
« Lui seul en ce moment, dit-il, doit commander. »
Ce héros part. Le ciel prend soin de le guider :
Il dirige sa course, il soutient son courage,
Et veille sur ses jours dans un si saint message.
Ce brave Chevalier, suivi de deux soldats,
Vers les fiers assiégeans précipite ses pas.
En touchant au péril, sa force d'ame augmente :
Il arrive. L'aspect d'une garde insolente
Qui déja le menace, et qu'il ose aborder,
Dans son empressement ne peut l'intimider.
Aux plus cruels destins son grand cœur se résigne.
Enfin de son drapeau l'on a compris le signe :
Il entre, et traversant le camp des ennemis,
Il est par les bachas dans leur conseil admis.
Ces chefs, dont la grandeur et la magnificence
Annonçaient du Sultan la suprême puissance,
En secret dévorés de la soif des succès,
Veillaient à méditer les plus hardis projets.
Au milieu d'eux paraît l'éloquent Savoguère.
Sur lui Mustapha lance un regard de colère;

Et, d'un accent de voix où se peint le courroux:
« Quel motif, lui dit-il, t'amène parmi nous,
» Téméraire Chrétien? Songe qu'ici ta vie
» Répond de ton audace et de ta perfidie:
» Parle, mais sois sans feinte et sans déguisement,
» Ou crains tout pour tes jours de mon ressentiment. »
Le Chevalier répond: « Notre illustre grand-maître
» Ne vous adresse point un imposteur, un traître;
» Seigneur, plus généreux, plus grand dans ses succès,
» Il vous envoie ici des paroles de paix.
» Vos pertes, nos dangers, tant de sanglans outrages;
» Le massacre et les maux versés sur ces rivages,
» L'ont seuls déterminé, dans sa noble candeur,
» A détruire en votre ame une fatale erreur.
» C'est elle qui vous arme, et contre nous anime
» En faveur d'une amante, un prince magnanime.
» De vos esprits enfin modérez le courroux;
« Ecoutez ce récit, bachas, et jugez-nous:
» Entre les mains d'Ismar Elvire prisonnière,
» Avait subi le joug d'une insolence altière;
» Mais conduite en ces lieux par ses trop durs vainqueurs,
» De tous nos Chevaliers elle attendrit les cœurs.
» Son nom, son infortune et son pieux voyage,
» L'amour de Soliman, tout enfin les engage

» A sauver de ses fers, à rendre à son amant
» Celle dont nous plaignions nous-mêmes le tourment.
» Ismar en est instruit. Pour conserver sa proie,
» Au moment où la nuit sur l'onde se déploie,
» Il l'enlève, il s'éloigne, et, dans l'obscurité,
» Il trahit des Chrétiens la générosité.
» Loin d'eux, sur d'autres mers ou sur quelqu'autre rive,
» Il est allé depuis dérober sa captive.
» Là son amour l'aveugle : et l'insensé sur nous
» De votre bras vengeur a fait tomber les coups.
» Si pour vos ennemis la vérité vous touche,
» Elle seule, bachas, a parlé par ma bouche;
» Ne la rejetez point : en fléchissant vos cœurs,
» Qu'à jamais elle mette un terme à nos fureurs.
» L'Ordre des Chevaliers, l'île entière demande
» Qu'entre vous, les Chrétiens, tout combat se suspende,
» Jusqu'au jour, où par vous le sultan mieux instruit,
» Aura connu l'erreur dont il était séduit.
» Que s'il persiste encor dans ses projets sinistres,
» Alors de son arrêt redoutables ministres,
» Agissez, poursuivez, et livrez des assauts
» Qui pourront vous causer d'irréparables maux.
» Voilà ce que l'honneur par ma voix vous propose.
» Du sang de vos soldats que la raison dispose.

» J'attends votre réponse : en la faisant, bachas,
» Vous-mêmes, sans besoin, ne nous réduisez pas
» A la nécessité de faire un sacrifice,
» Que pourrait payer cher un insensé caprice. »
Ce discours, dont le poids entraîne les esprits,
Tient quelques-uns des chefs ébranlés et surpris.
Hascen et Piali, malgré tout leur courage
Et l'audace qu'en eux met la chaleur de l'âge,
Prompts à se déclarer dans un vif entretien,
Approuvent les motifs du généreux Chrétien.
A leurs vœux on oppose un sentiment contraire :
On rejette, on condamne un avis salutaire.
Dragut est le premier qui, d'un ton plein d'aigreur,
Objecte aux deux bachas sa gloire et sa valeur.
Dans le secret transport dont son ame est saisie,
« Est-ce là, leur dit-il, cette haine endurcie;
» Ce long ressentiment qui doit régner en vous?
» Cette soif d'assouvir le plus juste courroux?
» Céderiez-vous, amis, aux tyrans de vos frères,
» Aux cruels oppresseurs de la loi de nos pères?
» Point de trève avec eux. Qu'un assaut général
» A leur île aujourd'hui porte le coup fatal!
» Mustapha, prononcez. Si votre avis diffère,
» Laissez-moi plus injuste agir en téméraire.

» Quelque sort désormais qui me soit destiné,
» Ennemi des Chrétiens, à leur perte acharné,
» J'irai seul dans leurs forts les chercher, les combattre
» Mourir ou sous le glaive à vos yeux les abattre. »
« Quoi! répond Mustapha, quoi! l'on pourrait douter
» Du zèle qui m'anime et me fait redouter!
» On croirait que ce cœur, jusqu'alors inflexible,
» A de si vains discours se montrerait sensible!
» Accueillerait des vœux par la crainte inspirés
» A des traîtres de nous justement abhorrés!
» Non, non, point de repos. Que tout serve nos armes!
» Mustapha ne se plaît qu'au milieu des alarmes.
» S'il est ici des cœurs que l'on puisse attendrir,
» Laissons-les, plus humains, rechercher et chérir
» De nos persécuteurs l'amitié, l'alliance,
» Et devoir leur défaite à trop de confiance....
» Chrétien, ajoute-t-il, retourne sur tes pas,
» Si tu ne veux subir à l'instant le trépas. »

Les deux jeunes bachas, qu'un tel discours offense,
Renferment leur dépit dans un profond silence.
Ils ne peuvent pourtant essuyer cet affront,
Sans que d'un prompt courroux se rougisse leur front.
Mais Dragut les prévient: il sait, avec adresse,
En flattant leur prudence, en louant leur sagesse,

Rejeter la rigueur d'un tel emportement
Sur l'indomptable effort de son ressentiment.
Il répare envers eux des torts qu'il n'attribue
Qu'au zèle dont l'excès trompa sa retenue.
Enfin des deux bachas il appaise l'esprit.
On parle de combattre, et chacun y souscrit.
De Malte les destins sont décidés sur l'heure.
Mais incertain encor chacun des chefs demeure.
Il s'agit, au moment qu'ils vont tout disposer,
De savoir par quel fort l'assaut doit commencer.
Tous ne leur présentaient qu'un accès difficile,
Qu'une enceinte escarpée, impénétrable asile,
Où les Chrétiens contre eux tonnant de toutes parts,
Pouvaient les écarter du pied de ces remparts.
Long-tems on délibère : on balance, on hésite;
On propose, on rejette, on se tait, on médite.
Et toujours le desir d'être bientôt vainqueurs
En secret aiguillonne et tourmente les cœurs :
A l'indécision se joint l'inquiétude.
Enfin de ces esprits cesse l'incertitude.
Mustapha de qui l'âge, autant que les exploits,
De son autorité semble accroître le poids,
Séduit par son espoir, se flatte de réduire
Ces forts qu'avant dix jours il jure de détruire.

Alors ce cœur farouche expose les moyens
Trouvés par sa valeur pour perdre les Chrétiens.
Aux discours de ce chef tout le conseil défère;
Et l'avis du vieillard est celui qu'il préfère.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Le fort Saint-Elme est attaqué par l'artillerie formidable des Turcs. — Peinture de ce siége, et de l'extrémité où sont réduits les Chevaliers renfermés dans le fort. — Le grand-maître leur envoie un secours sous les ordres de Gonzalès et de Médran. — Entreprise de Mahomet pour ranimer l'ardeur des Turcs, engager Mustapha, leur général en chef, à redoubler d'efforts, et pousser Dragut à faire quelque coup d'éclat. — Tentatives de ce dernier, qui forme le projet de pénétrer dans l'intérieur du fort. — Il est arrêté par les Chevaliers. — Sa retraire — Perte faite par les Chrétiens d'un ravelin, ouvrage de fortification extérieur, qui était la plus forte défense des assiégés.

CHANT CINQUIÈME.

Des bachas obstinés la fatale réponse
Prépare les esprits aux assauts qu'elle annonce.
Le grand-maître surtout, en secret irrité
Du refus outrageant fait à son député,
Se résout de chercher, au sein de ses murailles,
La victoire ou du moins d'illustres funérailles.
Cependant contre lui, torrent dévastateur,
S'avance l'ennemi conduit par la fureur :
Et l'armée, à travers et le sable et la roche,
Des remparts qu'elle assiége en longs circuits s'approche.
Ses bras multipliés dans chacun des soldats
Pressent du cruel Mars les sanglans attentats.
Mais déjà l'un des forts est investi par elle.
On attaque ses tours, on bat sa citadelle.
Leur masse altière, assise au sommet d'un rocher,
Dans ce terrible assaut est semblable au nocher,
Qui, sur l'onde surpris et pressé par l'orage,
A la fureur des flots oppose son courage.

En dépit de la vague, armé de tout son art,
Il n'abandonne point son salut au hasard,
Et loin que le péril d'aucun effroi le glace,
Il affonte, il combat la mort qui le menace.
Tels paraissent alors les Chrétiens assiégés.
Bravant tous les périls, par eux encouragés,
Soldats et Chevaliers font une résistance
Qui des fiers assiégeans étonne la constance.
Mais c'est des deux côtés le même acharnement,
La même soif de vaincre en cet affreux moment.
Des Turcs le feu redouble et fait voler sans cesse
Des boulets destructeurs contre la forteresse.
Cent tonnerres d'airain qui font trembler ces lieux,
Semblent confondre ensemble et la terre et les cieux;
Et, compagne du bruit qu'au loin ils font entendre,
Une épaisse vapeur court sur les flots s'étendre.
A l'ardeur de l'attaque, au plus puissant effort
Commençaient à céder les murailles du fort:
En vain l'on résistait; en vain, dans sa défense,
L'assiégé sur les murs épuisait sa vaillance.
Sans relâche excités par mille bras guerriers,
Contre le fort tonnaient des bronzes meurtriers.
Tous vomissaient l'effroi, le fer et la ruine.
De leur énorme tube, infernale machine,

Les globes élancés ébranlaient les remparts,
Et répandaient l'effroi, la mort de toutes parts.
Là tout ne présentait que torrens de fumée,
Que salpêtre cédant à la mêche allumée.
Qu'on se peigne l'Etna, quand foudroyant les cieux,
De son gouffre en furie il exhale les feux :
Et cette noble horreur sera la vive image
D'un assaut où l'enfer contemplait son ouvrage.
Mais dans les murs sappés un prompt secours arrive.
Animés, transportés de l'ardeur la plus vive,
Français, Anglais, Germains, tous, soldats aguerris,
Courent vaincre ou mourir sur de sanglans débris.
Gonzalès et Médran, dignes d'être à leur tête,
Ont déja de l'assaut affronté la tempête.
Avec eux l'espérance a ranimé les cœurs.
Le fort compte en son sein de puissans défenseurs,
Dont partout la présence aux assiégeans fatale,
Par mille et mille exploits sur les murs se signale.
C'est contre Piali qui les affronte en vain,
Qu'ils dirigent le feu de leurs foudres d'airain.
Au centre de l'attaque où la gloire le guide,
Ce bacha tourmenté d'une soif intrépide,
Court, devance les siens, brave jusqu'au trépas,
Et veut par son exemple exciter ses soldats.

Mais d'un roc foudroyé par une arme guerrière
L'éclat prompt et fatal l'étend sur la poussière :
On l'emporte. Le bruit d'un tel événement
Parmi les bataillons vole rapidement.
On pleure l'amiral ; l'attaque est ralentie :
Et Médran plus ardent hazarde une sortie.
Osant tout, et s'aidant des feux continuels
Vomis du haut des forts par des bronzes mortels,
Jusque dans la tranchée, il parvient, il s'élance,
Fond sur les Ottomans surpris et sans défense,
Profite de leur trouble, et renverse à ses piés
Chefs, soldats à la fois par lui sacrifiés.
Torreglias soutient ce héros plein d'audace.
Fier émule, en valeur lui-même il se surpasse.
Excités par ce chef, de généreux guerriers
Pressent les flancs poudreux de leurs bouillans coursiers
Dans leur emportement, dans leur essor rapide,
Ils font pleuvoir la mort de leur bras homicide :
Ils protègent Médran qui, dans ce choc heureux,
Se montre à l'ennemi non moins impétueux.
De tout ce qui voudrait lui fermer le passage
Il fait, avec les siens, un terrible carnage.
Tout s'ébranle, tout fuit. Mais, dans un tel danger,
Dragut et Mustapha prompts à s'en dégager,

Courent, joignant l'exemple aux plaintes, aux prières,
Rallier à grands cris leurs phalanges guerrières.
Leur voix retentissante arrête les soldats;
Et tous pleins de fureur revolent aux combats.
Médran ne cède point. Son indompté courage
Et s'obstine et s'accroît et résiste à l'orage.
En nombre inférieur, mais puissant par son art,
Des travaux ennemis il se fait un rempart:
Et là, jusqu'à la nuit, sa prudence aguerrie
D'un peuple d'assiégeans maîtrisa la furie.
L'ombre qui sépara ces braves combattans,
Suspendit jusqu'au jour des périls si constans.
Au sein de ses remparts Médran fait sa retraite:
Sa valeur n'est encor qu'à demi satisfaite.
Il voudrait dans ce jour, au prix de tout son sang,
Du dernier adversaire avoir percé le flanc.
On accourt pour le voir: chacun, sur son passage,
Par des cris redoublés exalte son courage.
Mais, après qu'à Dieu seul rapportant leurs succès,
Les vainqueurs en son temple ont chanté ses bienfaits,
Ils vont dans un repas, où la faim les appelle,
Rendre à leurs corps lassés une vigueur nouvelle.
Dédaignant des festins le faste séduisant,
Ils sont contens d'un mets, simple mais nourrissant,

Dont chacun, du besoin esclave tributaire,
Eprouve en soi bientôt la vertu salutaire.
Un doux sommeil enfin, présent heureux des cieux,
Avec l'ombre descend et s'étend sur leurs yeux.
Protégeant leur repos, une ardente jeunesse
Va seule, jusqu'au jour, garder la forteresse.
Ils oubliaient leurs maux : et, comme eux, l'ennemi
Dans un calme profond reposait endormi.
Du soldat fatigué la vigueur se répare.
Mais les prochains travaux que le sort lui prépare,
Prolongent dans la nuit, favorable aux secrets,
L'entretien des bachas alarmés et discrets.
Sur l'assaut qui doit suivre on parle, on délibère.
La fortune sans cesse à leurs armes contraire;
Tant de revers pour eux tous les jours renaissans,
Agitent ces guerriers des soins les plus pressans.
Ils sortent du conseil, abordent dans sa tente
Piali dont le mal a trompé leur attente.
Des prompts secours de l'art ils espéraient en vain
Un miracle au-dessus de tout pouvoir humain.
Pour calmer sa douleur et fermer sa blessure,
Il fallut qu'à son sort compâtît la Nature.
Par l'Amour invoquée, à peine a-t-elle appris
Les dangers d'un héros protégé par son fils,

Qu'elle veut que Zéphire aille, d'un vol agile,
Porter son assistance à ce guerrier débile.
Il obéit, s'éloigne et court fendre les airs :
Il a dans un moment franchi les vastes mers.
Il descend sur des monts, et, semblable à l'abeille
Qui va pillant le thym et la rose vermeille,
Il parcourt leurs sommets, où mille végétaux
Présentent à son choix leurs précieux rameaux.
Il en extrait un suc, aromatique essence,
Qui seule du bacha doit calmer la souffrance.
Il part, il va dans Malte, où son souffle puissant
Bientôt se fait sentir au mortel languissant.
Il répand la fraîcheur sur ce brûlant rivage,
Et sur-tout la prodigue au soldat qu'il soulage.
Mais qui n'admira point ses secrets merveilleux,
Ses soins pour l'amiral et leurs effets heureux?
Invisible, il l'aborde : et, tandis que l'on tente
Tout ce que sur son mal peut une main savante,
Il visite sa plaie, y verse une liqueur
Qui réveille ses sens et leur rend la vigueur.
D'un reste de douleur elle charme l'atteinte,
Et ranime le feu de sa chaleur éteinte.
Enfin ce musulman, sans pénibles efforts,
Se lève, et de ses pieds fait mouvoir les ressorts.

Dans les bachas surpris soudain la joie éclate.
Satisfaits, et livrés à l'espoir qui les flatte,
Mais cédant au sommeil qui vient s'emparer d'eux,
Ils en vont tous goûter le charme impérieux.
Des Chrétiens cependant l'ennemi redoutable
Court sur eux assouvir son courroux implacable.
C'est Mahomet lui-même avec dépit conduit
Par de sombres détours, dans un vaste réduit;
Séjour de la terreur et de monstres farouches
Dont rien ne peut fermer les yeux caves et louches.
Là règne la Vengeance, au geste menaçant.
Sa main tient un poignard tout dégoutant de sang:
Elle agite ce fer, en cherchant la victime
Que demande à son bras le courroux qui l'anime.
Elle ne connaît point les douceurs du repos.
Sur elle en vain Morphée épuise ses pavots.
Elle attend, nuit et jour, dans un affreux silence,
Le moment de punir la plus légère offense.
Son corps maigre et hideux, miné par la fureur,
Inspire, en se mouvant, une secrète horreur.
La soif du sang humain sans cesse la tourmente,
Et loin de s'étancher, en le versant, s'augmente.
« O vous! Reine des cœurs, lui dit en l'abordant,
» Mahomet par l'enfer poussé d'un zèle ardent:

» En cet obscur séjour quel pouvoir vous enchaîne?
» Pour d'indignes guerriers vous partagez ma haine:
» Et déjà de retour des rivages maltais,
» Vous laissez au hasard à régler nos succès!
» Suivez-moi : loin d'ici venez dans le carnage
» Nous venger et punir le plus sanglant outrage;
» Écrasons les Chrétiens : il faut les perdre tous
» En dirigeant contre eux d'inévitables coups. »
La Vengeance obéit, le suit d'un vol rapide,
Et chez les musulmans arrive avec son guide.
Sur ses pas accouraient, avides de malheurs,
Les filles de l'enfer et toutes les fureurs.
Aussitôt leur essaim se répand dans l'armée:
D'attentats et de sang cette troupe affamée,
Dans l'ame du soldat fait glisser son poison,
L'en abreuve à longs traits et flétrit sa raison.
Sous un extérieur à ses desseins propice,
Elle employe un perfide et puissant artifice:
Tantôt c'est la sultane et tantôt Soliman
Qu'elle présente en songe à chaque musulman.
De tous deux avec art elle emprunte l'image,
Peint de l'un tout le deuil, de l'autre l'esclavage:
Et les soldats séduits jusque dans leur sommeil,
Pour servir ses projets, vont hâter leur réveil.

633432 A

Que d'assauts, de combats, au lever de l'aurore,
Vont leurs sanglantes mains renouveller encore!
Et pendant qu'à l'envi ces homicides sœurs
Du repos de l'armée altèrent les douceurs;
Qu'aux soldats endormis elles soufflent la rage,
La Vengeance partout se faisant un passage,
Va, vient, parcourt le camp, à l'aide de la nuit,
Et jusqu'auprès du chef en secret s'introduit:
Elle voit le sommeil peser sur sa paupière,
Appesantir ses sens, dompter son ame altière.
Vers lui, d'un pas rapide, et, ferme en son dessein,
Elle avance, se glisse et s'étend sur son sein:
Dans ses bras la cruelle étroitement le presse.
De lui, de ses esprits, elle se rend maîtresse.
Elle enflamme son sang, rallume sa chaleur,
Et lui tient ce discours qui se grave en son cœur:
« Poursuis, bacha, poursuis, et fais voir qu'à ton âge
» Un grand cœur peut encore illustrer son courage.
» Dispute la victoire à tes jeunes guerriers,
» Et que tes seuls efforts triomphent les premiers. »
Elle dit: Mustapha qui ne rève qu'alarmes,
S'agite, étend le bras, veut reprendre ses armes;
Il s'éveille en sursaut, et sa bouillante ardeur
De la nuit trop tardive accuse la lenteur:

Il croit entendre encor l'implacable déesse
Dont la voix au carnage excite sa vieillesse.
Mais elle, comme un souffle, a fui loin de ses yeux.
Elle court vers Dragut, qui sur un lit pompeux,
Reposant près des siens dans un profond silence,
Donne jusques au jour relâche à sa vaillance:
Elle approche et s'empare aussitôt de ses sens.
Des poisons elle verse en lui les plus puissans,
Le pousse à tout oser, sans crainte de disgrace,
Et du plus grand projet lui suggère l'audace.
Ainsi, tramant dans l'ombre un complot destructeur,
Ces monstres préparaient le massacre et l'horreur.
Mais la nuit eut bientôt terminé sa carrière.
L'étoile du matin ramenait la lumière;
Et l'Aurore, sortant des bras du vieux Titon,
Des roses de son teint colorait l'horizon.
Déjà des feux doraient la cime des montagnes:
L'astre brillant du jour ranimait les campagnes.
Au lieu des doux accens, du concert des oiseaux,
Des chants de la bergère et du son des pipeaux,
Qu'autrefois répétaient les échos du rivage,
On n'entend que les cris d'une horde sauvage.
L'airain tonne, et du fort l'assaut recommencé
Est par un bruit terrible aux Chrétiens annoncé.

Le jour aux assiégeans donne une ardeur nouvelle.
Dans leurs yeux la fureur, le desir étincelle :
Et flattant les esprits, Mustapha leur promet
Auprès de l'éternel l'appui de Mahomet.
Il joint à ses discours une entière assurance :
Il donne à tous l'exemple, à leur tête il s'avance,
Et droit au pied des murs, à travers mille feux,
Il fait de ses soldats marcher les flots poudreux.
Jusque sur les débris, une foule élancée
Gravit, est par son chef constamment devancée.
Le fer, le feu, la mort pleuvent sur les remparts.
Le carnage et l'horreur règnent de toutes parts :
Mais si le Musulman témoigne sa vaillance;
Avec non moins d'ardeur, non moins de violence,
Le Chrétien soutenu d'un pouvoir triomphant,
Contre tant d'ennemis combat et se défend.

Dans ces rudes travaux Dragut que rien n'arrête,
Toujours prêt à braver l'effort de la tempête;
Attentif, prompt sur-tout à former un dessein,
Jusqu'au centre du fort veut s'ouvrir un chemin.
Un intrépide ami dans l'assaut le remplace :
Et lui-même, inspiré, séduit par son audace,
De ses Algériens au combat acharnés
Il aborde et choisit les plus déterminés :

A le suivre ils sont prêts. L'espoir sur son visage
Brille, et semble être à tous le plus heureux présage :
« Compagnons, leur dit-il, jouets d'un cruel sort,
» Faudra-t-il, sans nul fruit, braver ici la mort?
» Confondre dans la foule et votre ardent courage,
» Et l'honneur d'un assaut qu'avec nous on partage?
» Ah! plutôt attestons que le fer, dans nos mains,
» Peut seul en ces combats triompher des destins.
» Suivez-moi : je prétends, en nous couvrant de gloire,
» Vous frayer un chemin qui mène à la victoire...
» C'est au sein de ces murs, des assiégés surpris,
» Que de si longs travaux nous recevrons le prix.
» Soldats! perçons le flanc de ces roches altières ;
» Que le hoyau, le pic, arme nos mains guerrières!
» Ce n'est qu'à la faveur d'un ténébreux sentier,
» Que nous pourrons cueillir un immortel laurier. »
Ce discours qui commande à tous la confiance,
Excite et leur desir et leur impatience.
C'est à qui des soldats s'armera le premier
D'un fer prompt à servir leur zèle meurtrier :
A la voix du héros, la troupe infatigable
Attaque des remparts l'assiette formidable.
Les feux d'un ciel brûlant ne les arrêtent pas.
Sous un mordant acier, ministre de leurs bras,

Ils font céder le roc à leur bouillant courage,
Et jusque sous les murs ils s'ouvrent un passage.
Les voilà déjà près d'un vaste souterrain,
Où l'art combat l'audace et sait lui mettre un frein;
Lieu par lui consacré pour éventer la mine,
Lieu sauvé dans ce jour par une main divine.
Un ange cependant, puissant libérateur,
Vient aider les Chrétiens en ce pressant malheur.
En secret descendu dans la cité notable,
Et se montrant aux yeux de leur chef vénérable :
« Ami de Dieu, dit-il, qui m'adresse vers vous,
» Songez à vous sauver, à prévenir les coups
» D'un ennemi caché, qui minant cette place,
» Du plus grand des périls ici-bas vous menace.
» A l'aide de travaux et de chemins obscurs,
» Sous vos pieds il s'avance et pénètre en ces murs:
» Il a surpris des forts la voûte souterraine,
» Et jusqu'à vous se fraie une route certaine. »
Il dit et disparaît. la Valette à l'instant
Révéle aux assiégés ce secret important.
Dans le cœur des soldats l'alarme est répandue:
Chacun pleure du fort la perte inattendue.
Sans secours que celui des esprits consternés,
Qu'opposer à des flots d'ennemis acharnés ?

Contre eux tout semble vain ; on est dans le silence,
Et nul n'ose d'abord songer à sa défense.
Mais l'exemple du chef dissipe ces terreurs,
Fait fuir au loin la crainte et rassure les cœurs.
L'espérance renaît. Déjà même une armée,
Avide de périls, de valeur enflammée,
Au fond du souterrain précipite ses pas,
Et n'aspire qu'à vaincre à force de combats.
La lueur des flambeaux en ce moment l'éclaire.
Là, gardant un silence et sage et nécessaire,
Elle attend l'ennemi, dont les bras vigoureux
S'efforcent d'ébranler la voûte de ces lieux.
A l'épaisseur des murs, trop faible résistance,
En vain le dur ciment prête son assistance.
Le roc cède à l'acier, s'écroule avec fracas,
Et livre son enceinte aux horreurs du trépas.
Il succombe à l'assaut tel qu'un chêne à l'orage.
On s'y jette, on s'acharne, on se fait un passage;
On s'élance à l'envi dans ce lieu ténébreux,
Où la mort aussitôt porte son vol affreux.
Enfin l'ardent bacha comme un trait y pénètre.
Mais quel effroi lui-même en son cœur il sent naître!
Surpris loin de surprendre, il tombe lui, les siens
Dans les cruels hasards qu'il portait aux Chrétiens.

On l'attaque, on le presse, on veut avoir sa vie.
La fureur dans son sang brûle d'être assouvie.
C'est à qui l'atteindra, l'enverra chez les morts.
Ses fiers Algériens le couvrent de leurs corps:
Et pour lui, contre lui, s'augmente encor la rage,
S'accroît le désespoir, s'échauffe le carnage.
En ce fatal réduit, lieu sombre et resserré,
Tout cherche, tout affronte un péril assuré;
Tout présente le meurtre et ses noires alarmes.
Les cris des combattans, le cliquetis des armes,
Le choc bruyant d'un fer sans cesse se heurtant,
Qui se mêle, se croise, et frappe à tout instant;
Tant d'effroyables sons, que prolonge et redouble
L'écho retentissant du fracas d'un tel trouble,
Annoncent, au dehors, avec quelle fureur
Lutte de part et d'autre une égale valeur.

Mais bientôt les Chrétiens, dont l'étonnant courage
A pour eux jusqu'alors soutenu l'avantage,
Par des efforts accrus, des coups impétueux,
Forcent des Musulmans les flots tumultueux.
Dragut résiste encor. Ce chef que rien n'étonne,
Qui semble défier la mort qui l'environne,
Par ses cris, son exemple, arrête ses soldats,
Rassure leur esprit et ranime leurs bras.

Au plus fort des périls, où se plaît son audace,
Il court, en se vengeant, réparer sa disgrâce.
Mais que ce fier courage y trouve de travaux!
Et quel front il oppose à des revers nouveaux!
Il combat en héros, dont la mâle assurance
Des siens dans le malheur relève l'espérance.
Enfin Dragut, forcé de céder au destin,
Songe à se dégager du fatal souterrain:
Il ne fuit pas; mais tel qu'un lion redoutable,
Que la fatigue épuise et que le nombre accable,
A l'aspect du péril qu'il voudrait éviter,
Va donnant le trépas à qui l'ose arrêter,
Tel le bacha s'éloigne, en déployant encore
Sur son front menaçant un courroux qui l'honore.
A la brêche il revole: intrépide assaillant,
Il paraît, et l'assaut en devient plus sanglant.
Il veut, loin de tenter nul moyen de retraite,
Et réparer sa perte et venger sa défaite.
Son devoir seul l'anime: un motif si puissant
L'enflamme pour sa gloire et l'honneur du Croissant.
Hascen se joint à lui. Digne émule, il partage
Son mépris du trépas, son calme dans l'orage.
Compagnon de Dragut, il en a la valeur.
Son âge la soutient de toute sa vigueur.

Jeune, mais à l'audace alliant la sagesse;
Sévère avec raison, indulgent sans faiblesse,
Il sait aux Musulmans qui marchent sous ses lois,
Commander et la crainte et l'amour à la fois:
Avec quel front lui-même il combat à leur tête!
Le plus grand des périls, la mort, rien ne l'arrête:
Et comme lui chacun, dans cet acharnement,
Prouve la même ardeur, le même dévoûment.

Cependant Piali, dont l'atteinte sanglante
Tient sa valeur encor captive dans sa tente,
Honteux, impatient, rougit de son repos,
Et prétend partager de si brillans travaux.
Dans ce noble desir, aidé de sa jeunesse,
Il recouvre à la fois sa force et sa souplesse:
Il part, il est déjà parmi les assaillans.
Pour eux quelle surprise! ils en sont plus bouillans.
A l'aspect d'un guerrier, que la gloire des armes
Ramène, faible encore, au milieu des alarmes,
Il n'est rien désormais qui les puisse arrêter,
Point d'efforts, de hasards qu'ils ne veuillent tenter.
Ainsi l'ardent limier qu'un long repos fatigue,
Court, vole, disparaît, de sa valeur prodigue,
Et portant l'épouvante au plus lointain vallon,
Excite des chasseurs le rapide escadron.

L'amiral combattant, son intrépide audace,
Celle de Mustapha que nul guerrier n'efface;
L'exemple de Dragut qui précède les siens,
Encourageant les Turcs, font céder les Chrétiens.
La victoire est dès-lors aux assiégeans promise.
Un invisible esprit souffle et les favorise.
C'est Eole en courroux qui lâche les Autans,
Les excite et trahit l'effort des résistans:
Il pousse vers le fort une épaisse fumée
Qui dérobe aux Chrétiens l'approche de l'armée.
Chefs, soldats, tout s'avance; et, tandis que pour eux
Les vents sur les remparts roulent des flots poudreux,
Des appuis sont dressés contre la forteresse,
Où chacun de gravir en tumulte s'empresse.
On s'élève à leur aide; et jusqu'au ravelin
On parvient, on pénètre, on s'y retranche enfin.
Le fort eût succombé, sans une main divine
Qui secourut ses murs si près de leur ruine.
L'Eternel, dont la voix commande aux élémens,
En faveur des Chrétiens sait réprimer les vents:
Il retient leur haleine, et, dans la citadelle,
Donne à ses Chevaliers une force nouvelle.
Chaque mur est par eux constamment défendu:
Mais où les a réduits celui qu'ils ont perdu,

Ce fatal ravelin, d'où la foule enhardie
Bat le fort qu'elle attaque avec plus de furie?
Les Chrétiens résignés à leur cruel destin,
N'attendent plus alors qu'une honorable fin.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Pendant le siége du fort Saint-Elme, Soliman cherche Elvire sur les mers. — Ismar, son ravisseur, l'avait emmenée dans une île déserte et sauvage. — Description de cette île. — Soliman y débarque. — Spectacle qu'il y voit. — Catastrophe déchirante d'Elvire. — Le sultan est plongé dans la plus vive douleur. — Mahomet lui apparaît en songe : il l'exhorte à surmonter ses chagrins, et à se rendre dans Malte pour y presser le siége des forts, etc., etc,

CHANT SIXIÈME.

Cependant, loin de Malte, et toujours dans l'attente,
Voguait de Soliman la flotte menaçante.
Ce sultan, l'ame en proie à sa juste fureur,
De son amante encor cherchait le ravisseur.
Victime de l'espoir où son amour se fonde;
Du poids de ses vaisseaux, las de fatiguer l'onde,
Il accuse le ciel et la terre et les eaux
De lui soustraire Elvire et l'auteur de ses maux.
C'était au fond d'une île et déserte et sauvage,
Que le cruel Ismar lui cachait son outrage.
Ce lieu favorisait ses coupables desseins:
Un ombrage touffu, des antres souterrains;
Des rochers, dont la cime est dans les airs perdue;
Des abîmes, des monts, d'une vaste étendue,
Tout, dans ce solitaire et lugubre séjour,
Se prêtait aux larcins d'un criminel amour.
Un bruit sourd en tout tems au loin s'y fait entendre:
L'horreur semble y régner. Jamais une voix tendre

N'y charma les échos par d'agréables sons.
Le berger n'y vient pas fredonner ses chansons.
Des torrens écumeux qui, de leurs flots rapides,
Battent avec fracas des rocs, des monts arides,
Troublent seuls le repos de ces sombres déserts,
Qui n'ont que la tempête et les vents pour concerts.
Quel séjour pour Elvire!... ô triste destinée!
D'écueils de toutes parts elle est environnée;
Et de tous les mortels le plus vil à ses yeux
Est le seul qui la suive en ces funestes lieux.
Ce coup du sort l'accable... Excitant sa tendresse,
Le sultan ;et l'occupe et l'agite sans cesse.
Un souvenir si cher ajoute à son tourment:
C'est là de ses ennuis l'éternel aliment.
Ces rocs, leur sombre aspect; l'horreur continuelle
Qui règne, qui s'accroît, qui s'étend autour d'elle,
Au fond de ces déserts lui montrent son tombeau,
Et dans le fier Ismar son plus cruel bourreau:
Il la tenait captive en ce lieu solitaire.
D'abord, amant soumis, attentif à lui plaire,
De gages d'amitié, d'égards respectueux,
Il avait constamment accompagné ses feux.
Mais enfin, quand au lieu d'une amante sensible,
Dans Elvire il ne vit qu'une femme inflexible,

Il cessa d'opposer à ses constans refus
Le sentiment, l'honneur et des soins superflus:
Il devint emporté, superbe et téméraire.
Sans frein, n'écoutant plus qu'une indigne colère,
Que l'odieux dépit d'un espoir abusé,
Il se livre aux transports d'un amour insensé.
Tantôt, auprès d'Elvire, il supplie, il menace;
Tantôt, c'est un lion qu'irrite son audace:
Il frémit, fuit, revient, veut, dans son désespoir,
Rejoindre sa captive, heureux de la revoir.
Mais Elvire, fidèle au sultan qu'elle adore,
Rejette le tyran qu'en son cœur elle abhorre.
Le trouble du corsaire à son comble est porté.
Il s'éloigne, il parcourt, d'un pas précipité,
Les bois, les monts altiers dont cette île est couverte:
D'Elvire et de lui-même il médite la perte;
Il la jure: et poussé par son emportement,
Il revole en des lieux qu'il fuyait vainement:
Il y retrouve Elvire, et sur l'heure il oublie
Sa résolution, le serment qui le lie.
Dût-il se voir en butte à de nouveaux mépris,
Il presse, insiste, obsède, est toujours plus épris.
Chaque jour ramenait ces scènes alarmantes,
Ces plaintes, ces fureurs, sans cesse renaissantes;

Et le farouche Ismar, dans ce désordre affreux,
Fut long-tems consumé de l'ardeur de ses feux.
Confus, mais plus terrible en perdant l'espérance,
Les yeux étincelans d'amour et de vengeance,
Il court tenter encor l'inflexible beauté
Pour qui le cruel brûle avec tant d'âpreté.
Elle versait des pleurs; et sa vive tendresse
Plus que le malheur même excitait sa tristesse.
Elle se rappelait tant de momens heureux
Coulés près d'un monarque et grand et généreux,
Où, dans l'attachement que lui gardait son ame,
Ce héros l'honorait des gages de sa flamme.
Son cœur serré s'épuise en regrets superflus;
Elle a présent toujours un bonheur qui n'est plus.
Étrange changement!.... Dans l'effroi, dans les larmes,
Quels témoins désormais a-t-elle de ses charmes?
Un traître, dont l'aspect la plonge dans le deuil!
Des antres, des rochers, devenus son cercueil!
Des traits les plus aigus elle était déchirée,
Sur-tout, quand du Sultan l'image révérée
Offerte à son esprit, venait dans sa douleur
Sur elle appesantir le fardeau du malheur.
De sinistres pensers un essaim l'environne.
Elle s'y livre: alors tout espoir l'abandonne.

Comme un bienfait, sa bouche invoque le trépas.
Et c'est dans ces tourmens, que brillante d'appas,
Que parcourant des yeux ce séjour effroyable,
Elle revoit l'auteur de son sort déplorable.
Furieux, il l'aborde et tombe à ses genoux.
L'éclair de son regard lui peint tout son courroux,
Les desirs effrénés d'une ardeur criminelle
Et l'audace d'une ame à la pitié rebelle.
D'une voix âpre et rauque, il profère ces mots :
« Cruelle ! tes rigueurs m'ont ôté le repos;
» Achève, et d'un amant termine l'existence,
» S'il ne peut de ton cœur vaincre la résistance.
» Ce fer, qui de mes jours doit trancher le lien,
» Sortira de ton flanc pour entrer dans le mien,
» Préviens mon désespoir, et que l'amour unisse
» Deux cœurs, dont il a fait si long-tems le supplice. »
« Eh bien ! répond Elvire, accomplissez mon sort;
» Frappez, Frappez ce sein : ministre de la mort,
» Que par vous la lumière enfin me soit ravie :
» Par pitié, terminez ma languissante vie. »
Ces mots sur son esprit font un effet soudain.
De cet affreux corsaire ils désarment la main :
Le poignard s'en échappe. Ismar, dans le silence,
De sa flamme en secret combat la violence :

Il soupire, il se calme, et ce barbare amant
Pour sa victime en pleurs s'attendrit un moment.
Devant elle, honteux, interdit, immobile,
Il cesse de s'armer d'une audace inutile :
Il voudrait vaincre un mal prêt à le ressaisir.
Vains efforts ! rien ne peut surmonter son desir.
D'un amour méprisé le feu qui le consume
Plus furieux encor tout-à-coup se rallume.
Il ne peut résister à l'excès d'une ardeur
Qui le mine, le brûle et dévore son cœur :
Il se relève. Alors de son ame brutale
Par des transports muets tout le courroux s'exhale :
Au plus affreux désordre il demeure livré.
Ennemi redoutable, amant désespéré,
Il erre autour d'Elvire, et tient fixés sur elle
Des regards où sa flamme avec rage étincelle.
L'insensé, convoitant ses augustes attraits,
Sent son coupable cœur percé de nouveaux traits :
Il veut parler, sa voix sur ses lèvres expire.
Tremblant, n'écoutant plus qu'un terrible délire,
Il s'arrête... et bientôt, d'un pas impétueux,
Le dépit dans le cœur, la fureur dans les yeux,
S'élançant vers l'objet de ses noires alarmes,
Il veut à ses desirs soumettre enfin ses charmes.

Elvire au même instant s'échappe de ses bras.
L'épouvante, l'horreur emporte au loin ses pas;
Elle fuit l'ennemi qui vole sur ses traces.
Mais quel est son destin?.. Ah! mortelles disgrâces!
Aux yeux de son tyran, dont l'espoir s'est accru,
Grand Dieu! l'infortunée a soudain disparu....
Sur l'onde errant encor, que fait l'époux d'Elvire?
Le sort, dans sa rigueur, pour combler son martyre,
En déchaînant les vents sur la face des eaux,
Avait jusqu'en ce jour dirigé ses vaisseaux.
Ils sont poussés par lui vers le triste rivage,
Où près d'Elvire Amour pleure un sanglant outrage.
On débarque : et le prince, abordant sans dessein,
Par les ordres qu'il donne, obéit au destin.
Il parcourt, il franchit des routes tortueuses,
Contemple des rochers les cimes sourcilleuses;
Et, toujours entraîné par un pouvoir secret,
Se plaît à découvrir quelque nouvel objet.
Quel est celui qui frappe en ce moment sa vue?
Ciel! il voit dans son sang une femme étendue;
Il voit ses yeux éteints, ses grâces, ses attraits,
Par la nuit du trépas effacés pour jamais.
Soliman s'en approche... il reconnaît Elvire!
A cet aspect, quel trait le perce et le déchire!

Il pousse un cri d'horreur. Dans un premier transport,
Il saisit son poignard, veut s'en donner la mort.
Où sa grande ame, hélas! n'est-elle point réduite!
Il tombe évanoui, soutenu par sa suite.
Pâle, l'œil égaré, sans voix, sans mouvement,
Il succombe d'abord à son affreux tourment.
Mais bientôt dans son sein la douleur se ranime:
Alors du traître Ismar déplorant la victime,
Il la prend dans ses bras, et mêle avec son sang
Les baisers qu'il lui donne et les pleurs qu'il répand
O prince infortuné! quelle est donc la furie
Qui te vint enlever cette femme chérie?
Comment le cruel sort, dans ce sombre séjour,
Lorsque tu la cherchais, lui ravit-il le jour?
Devant Ismar fuyait la sultane éperdue.
Un spectre épouvantable apparaît à sa vue,
L'aborde, et de l'enfer consommant le dessein,
La pousse avec effort dans l'abîme voisin.
Sur des rocs, dont chacun se prête à son supplice,
Elle roule, bondit, tombe en un précipice:
Et c'est là que son corps, tout meurtri, déchiré,
Aux regards du sultan s'offre défiguré.
Mais le ciel fit bientôt éclater sa vengeance.
Sans doute il la devait au cri de l'innocence.

Ismar cherchait Elvire; et, du sommet d'un mont,
Il accourait plongé dans un trouble profond.
Il arrive... ô terreur! plein du soin qui l'agite,
Effaré, haletant, d'effroi l'ame interdite,
Il veut fuir mais en vain l'aspect de Soliman:
Il est soudain saisi par ordre du sultan
Qui, bouillant de fureur, dès qu'il le voit paraître,
De cent coups de poignard perce à l'instant le traître:
« Meurs, scélérat, dit-il, et délivre à jamais
» Ces lieux avec ton sang souillés de tes forfaits;
» Reçois le prix du crime... Elvire m'est ravie!
» Tu fais, par son trépas, le tourment de ma vie!
» Mais que ton châtiment apprenne à l'Univers
» Comment j'ai su venger l'amante que je perds,
» Et quels terribles maux réserve ma justice
» A tous ces Chevaliers dont tu fus le complice.
» Sur eux j'irai dans Malte assouvir ma fureur,
» Exterminer leur Ordre en leur perçant le cœur;
» Oui, j'irai de mes mains renverser leurs murailles,
» Et du dernier Chrétien déchirer les entrailles.
» Elvire! de nouveau reçois-en mon serment:
» Ta vengeance est remise au bras de ton amant. »
Il achevait ces mots : par son ordre on s'empresse
D'enlever la beauté que pleure sa tendresse.

D'un air morne, accablé du poids de sa douleur,
Il suit, en déplorant l'excès de son malheur.
Avec lui, d'un pas lent, plongé dans le silence,
A travers les rochers le cortége s'avance.
Tout ce qui l'environne, et ces monts sablonneux
Dont l'aride sommet n'a rien que de hideux,
Et ces antres obscurs, ces roches solitaires,
Des nocturnes oiseaux retraites ordinaires,
Au trouble des esprits, à leur sombre langueur
Semblent mêler encore un secrète horreur.
A l'aide cependant d'une route incertaine,
Jusqu'au prochain rivage on arrive avec peine:
On porte et l'on descend le corps sur un vaisseau,
Digne d'en recevoir l'honorable fardeau.
Là, devant le monarque, Elvire est déposée;
Là, muette et sans vie elle reste exposée.
Il ne la quitte point : son aspect, tout le jour,
Entretient sa douleur, irrite son amour.
Immobile lui-même, anéanti près d'elle,
Il nourrit de son mal l'amertume cruelle.
Au plus mortel ennui se mêle sa fureur,
Et, pour mieux éclater, se concentre en son cœur.
Telle d'un noir volcan la lave bouillonnante
Dans ses flancs caverneux s'agite, se tourmente,

Fait ouïr un bruit sourd, prélude menaçant
Des feux prêts à jaillir de son sein mugissant.
L'ame à son deuil en proie, à l'amour asservie,
Dédaignant jusqu'au soin de prolonger sa vie,
Le sultan que déchire et flatte son tourment,
En fait durant ce jour son unique aliment.
Du plus cuisant chagrin déplorable victime,
Lui-même de ses maux il creuse encor l'abîme.
Cependant, par des vœux, des soins consolateurs,
On parvient à charmer de si vives douleurs.
De la tendre amitié la touchante éloquence
Sait par son onction calmer leur violence.
Le monarque lui cède et, fidèle au devoir,
Il s'arrache à l'objet de son long désespoir.
En s'éloignant d'Elvire, il retourne au rivage,
Et cent fois au destin reproche son outrage;
Tandis que son amante est admise aux honneurs
Que l'on rend, dans la tombe, aux suprêmes grandeurs.
Sur elle l'on prodigue, avec des flots d'essence,
Des parfums dont la mort respecte la puissance.
En gardant au sultan des restes précieux,
Ils sauront du trépas triompher à ses yeux,
Lui laisser d'une épouse une image réelle,
Et sauver du néant sa dépouille mortelle.

Après de longs travaux où l'art s'est surpassé,
Un lit sombre et pompeux pour Elvire est dressé.
L'or, la pourpre et la soie à l'envie le composent;
Et dans un lieu funèbre, où ses restes reposent,
Sont de vains ornemens, symboles du malheur,
Qu'éclaire des flambeaux la lugubre pâleur.
Autour d'elle est rangée une garde honorable.
Là s'offre le sultan toujours inconsolable,
Et jurant de punir, par les plus durs combats,
Le plus noir à ses yeux de tous les attentats.
Mais le souffle des vents la retenait encore.
Le monarque en profite : il veut que l'on décore
Ces déserts, d'un lugubre et sacré monument
Qui dise au voyageur son amoureux tourment.
Sans relâche aussitôt des bras infatigables
Attaquent de ces lieux les enfans respectables,
Des chênes, des sapins, des arbres monstrueux
Qui portaient jusqu'au ciel leur front majestueux
Sous ses coups la coignée entraîne leur feuillage
Et ravit aux rochers un magnifique ombrage.
De leur bois qu'il transforme, un fer industrieux
Erige un vain tombeau, simulacre pieux;
Dont la solidité, dans sa prompte stucture,
Reculera des tems l'inévitable injure.

On arbore au sommet quatre pompeux croissans,
Et l'on grave ces mots, simplesm ais imposans :
» Sous l'attentat du crime ici périt Elvire,
» L'amour de Soliman, l'honneur de son empire.
Après que ces pieux et funèbres honneurs
Eurent du prince en deuil consacré les douleurs,
A ses sombres coursiers la nuit lâchant les rênes,
Sur la terre bientôt versa l'oubli des peines.
Déjà l'heureux Morphée agitant ses pavots,
Avait chez les humains ramené le repos :
Il leur rendait le calme, à cette heure paisible
Où l'homme est entraîné par un charme invincible;
Quand bornant son travail, un sommeil gracieux
Vient, pour le soulager, appesantir ses yeux.
Seul alors il suspend l'ennui du misérable,
Et mêle à sa langueur un bienfait secourable.
Soliman qu'épuisait un si long désespoir,
Combat, repousse en vain son absolu pouvoir.
Le Dieu qui l'assoupit, fait glisser en ses veines
Un suc consolateur des disgrâces humaines :
Il tempère le feu du courroux qui l'aigrit,
Et, maître de ses sens, appaise son esprit.
Tandis qu'un doux sommeil régnait sur sa paupière,
La nuit dans le silence avançait sa carrière :

Elle en avait déjà parcouru la moitié.
Tout-à-coup témoignant une feinte pitié,
Aux regards du monarque apparut le prophète,
Des volontés du ciel imposteur interprète.
Son front, ceint d'un turban, joignait à la fierté
Le factice appareil de la divinité :
Un croissant y formait son riche diadême.
Tout annonçait en lui la majesté suprême.
Il dit à Soliman, l'œil attaché sur lui :
« Prince, d'un vaste empire et la gloire et l'appui,
» Soutien de l'Alcoran, protecteur de Médine,
» digne sang des héros dont je suis l'origine,
» Poursuis tes grands desseins. Mais cesse dans ces lieux
» De consumer ainsi des momens précieux.
» Vole avec tes guerriers où le devoir t'appelle;
» C'est là qu'il faut venger une beauté fidelle,
» Ses malheurs, ton amour, Mahomet et ta foi.
» Là ton armée attend et réclame son Roi :
» Elle combat en vain, si bientôt ta présence
» Ne vient dans ses assauts ranimer sa constance.
» Va, cours faire aux Chrétiens respecter ta valeur;
» Et que Malte s'abaisse aux pieds de ta grandeur.
» Demain, des vents changés le souffle favorable
» Assure sa conquête à ton bras formidable :

» Emporte, j'y consens, l'objet de tes douleurs;
» A de justes regrets joins quelques tendres pleurs.
» Mais, d'un cœur résigné, sache endurer la peine
» Où sa perte a réduit ta vertu souveraine.
» Le héros se dément, s'il paraît s'y livrer;
» Plus elle est vive, et plus il la doit modérer.
» Elvire, par ma voix, elle-même t'engage
» A venger dans le sang son trépas qui t'outrage. »
Le prophète à ces mots, par un charme puissant,
Offre aux yeux du monarque un séjour ravissant;
Jardin promis aux siens pour prix de leur croyance,
Et qui jamais des airs n'a senti l'inclémence.
« Vois, généreux Sultan, ajoute Mahomet,
» Vois quel destin le ciel à la vertu promet.
» Saisons, climats sans cesse aux humains font la guerre.
» Ici l'homme, affranchi des malheurs de la terre,
» Exempt de soins, d'ennuis, libre, heureux en tout tems,
» Jouit dans les plaisirs d'un éternel printems.
» Mais, qui distrait tes yeux et sur soi les attire?
» Sous ces myrthes fleuris tu reconnaîs Elvire;
» Oui, c'est elle, seigneur : vois comme en ce séjour
» Tout conspire à calmer son languissant amour.
» De cet asile saint l'aspect riant l'enchante;
» Elle y foule des prés l'herbe odoriférante :

» Et, roulant leur cristal, de limpides ruisseaux
» Lui présentent partout le miroir de leurs eaux.
» La main d'un Dieu suprême embellit ces rivages.
» Ces bois, ces bosquets verts, ces gracieux ombrages,
» Le vif émail des champs, le doux parfum des fleurs,
» Tout du ciel en ces lieux atteste les faveurs.
» Là règne ton Elvire : au sein de ces prairies,
» Elle aime à promener ses tendres rêveries.
» Elle y goûte un bonheur aussi constant que doux;
» Elle attend que le ciel lui rende son époux.
» Ta place ici, seigneur, est marquée auprès d'elle :
» C'est là que t'est promise une gloire éternelle. »

Par ce songe éveillé, le monarque soudain
Ressent l'heureux effet d'un pouvoir souverain :
Il se calme; et sa peine, alors moins expressive,
Concentrée en son cœur n'en devient que plus vive.
Mais il sait ce qu'il doit à lui-même, à son rang,
Et brûle de laver son affront dans le sang.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES.

D'un sang cher à l'honneur leur milice formée....
(*Chant I.*)

La charité, en formant un établissement qui fut le berceau de l'Ordre le plus illustre (*des Chevaliers de Malte*), éleva à l'humanité un monument digne de notre admiration. Ecoutons M. l'abbé de Vertot dans l'extrait suivant, où cet historien remonte jusqu'à la première époque de la naissance de cet Ordre.

Depuis la mort du calif *Aaron Rasched*, un des plus puissans princes de l'Orient, comme les successeurs de Charlemagne n'égalèrent ni sa puissance ni sa haute réputation, les Français perdirent la considération qu'on avait pour eux dans la Palestine. On ne souffrit plus qu'ils eussent d'hospice dans Jérusalem; et quand ils avaient, comme les autres peuples de l'Europe, à prix d'argent, l'entrée de la *Sainte-Cité*, et que, pendant le jour, ils avaient fait leurs stations dans tous les endroits anciennement honorés par la présence et les mystères de notre Sauveur; ce n'était pas sans beaucoup de peine et de péril que, le soir et pendant la nuit, ils pouvaient trouver quelque retraite dans la ville. Les Musulmans avaient naturellement trop d'aversion des Chrétiens, pour les recevoir dans leurs maisons: et des disputes étant survenues au sujet de quelques dogmes mal entendus et de différens points de discipline entre l'église grecque et l'église latine, nos Chrétiens d'Europe n'étaient guère moins odieux aux Grecs qu'aux Arabes et aux Sarrasins de l'Orient.

Au milieu de l'onzième siècle, des marchands italiens qui

avaient éprouvé la dureté des uns et des autres, entreprirent de procurer aux pélerins de l'Europe, dans la même ville de Jérusalem, un asile où ils n'eussent rien à craindre, ni du faux zèle des Mahométans, ni de l'éloignement et de l'aversion des Grecs schismatiques. Ces pieux négocians étaient d'Amalphi, ville dans le royaume de Naples, mais qui reconnaissait encore la domination des Empereurs grecs de Constantinople. Les affaires qui concernaient le négoce de ces marchands, les conduisaient presque tous les ans en Egypte; et, à la faveur des riches marchandises et même des ouvrages curieux qu'ils apportaient de l'Europe, ils s'introduisirent à la cour du calif *Monstaserbillah;* et, en lui faisant ainsi qu'à ses ministres des présens considérables, ils en obtinrent pour les Chrétiens latins, la permission d'établir un hospice dans Jérusalem.

Le gouverneur, par ordre de ce prince, leur assigna une portion de terrain. On y bâtit aussitôt, sous le titre de la Sainte-Vierge, une chapelle qu'on appela *Sainte-Marie de la Latine*, pour la distinguer des églises où l'on faisait l'office divin selon le rit des Grecs : des religieux de l'Ordre de *Saint-Benoît* y célébraient l'office. On construisit, proche de leur couvent, deux hospices pour recevoir les pélerins de l'un et de l'autre sexe, sains et malades : ce qui était le principal objet de cet établissement; et chaque hospice eut dans la suite sa chapelle, l'une consacrée sous l'invocation de *Saint-Jean-l'Aumônier*, et l'autre dédiée en l'honneur de *Sainte-Madeleine*.

Des personnes séculières venues de l'Europe, et remplies de zèle et de charité, renoncèrent au retour dans leur patrie, et se dévouèrent dans cette sainte maison au service des pauvres et des pélerins. Les religieux dont nous venons de parler, faisaient subsister ces administrateurs; et les marchands d'Amalphi, avec les aumônes qu'ils recueillaient en Italie, et qu'ils apportaient ou qu'ils envoyaient tous les ans

à la Terre-Sainte, fournissaient aux besoins des pélerins et des malades.

On remettait ce sacré dépôt de la charité et des fidèles entre les mains des personnes qui s'étaient consacrées, comme nous venons de le dire, au service des Chrétiens d'Occident. Cette sainte maison, qu'on doit regarder comme le berceau de l'Ordre de Saint-Jean, servit depuis d'asile et de retraite aux pélerins. Le Chrétien latin y était reçu et nourri sans distinction de nation ou de condition. On y revêtait ceux qui avaient été dépouillés par les brigands : les malades y étaient traités avec soin ; et chaque espèce de misère trouvait dans la charité de ces Hospitaliers une nouvelle espèce de miséricorde.

Cependant un établissement si pieux et si utile pensa être ruiné dès les premiers temps de son origine ; il y avait à peine dix-sept ans qu'il subsistait, lorsque les Turcomans conquirent la Palestine, surprirent la ville de Jérusalem, et taillèrent en pièces la garnison du calife d'Egypte. (Ce fut à cette occasion que, quelque temps après, les princes chrétiens se croisèrent pour aller délivrer la Sainte-Cité.)

Lorsqu'ils eurent mis le siége devant cette place, le gouverneur fit enfermer en différentes prisons les Chrétiens qui lui étaient suspects, et entr'autres l'administrateur de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. C'était un français appelé *Gérard*, né dans l'île de Martigues, en Provence, que le desir de visiter les Saints-Lieux avait conduit à Jérusalem, et qui, après avoir été témoin de la charité qui s'exerçait dans l'hôpital de Saint-Jean, touché d'un si grand exemple, s'était dévoué depuis long-temps au service des pélerins, en même temps qu'une dame romaine, d'une illustre naissance, nommée *Agnès*, gouvernait la maison destinée à recevoir les personnes de son sexe. Tous les pélerins étaient admis dans l'hôpital de Saint-Jean, sans distinction du Grec

ou du Latin ; les Infidèles même y recevaient l'aumône, et tous les habitans, de quelque religion qu'ils fussent, ne regardaient l'administrateur de l'hôpital que comme le père commun de tous les pauvres de la ville. Ce fut cette estime générale, et la crainte qu'il ne s'en servît en faveur des assiégeans, qui portèrent le gouverneur à le faire arrêter.

Quelques jours après que Jérusalem fût tombée au pouvoir des Croisés, *Godefroi*, leur chef, visita la maison hospitalière de Saint-Jean. Il y fut reçu par le pieux *Gérard* et par les autres administrateurs ses confrères, et il y trouva un grand nombre de Croisés qui avaient été blessés pendant le siége, et qu'on y avait portés après la prise de cette place. Tous se louaient également de la grande charité de nos Hospitaliers, qui n'épargnaient aucuns soins pour leur soulagement.

Plusieurs jeunes gentilshommes qui venaient d'en faire une heureuse expérience, renoncèrent au retour dans leur patrie, et se consacrèrent dans la maison de Saint-Jean au service des pauvres et des pélerins. On compte parmi ces illustres Croisés qui prirent l'habit des Hospitaliers, *Raimond Dupuy*, de la provinces de Dauphiné, *Dudon de Comps*, de la même province, *Gastus* ou *Castus*, dont on ignore la patrie, *Conon de Montaigu*, de la province d'Auvergne, et beaucoup d'autres.

Quoique *Godefroi* perdît dans ces gentilshommes des guerriers dont il avait tiré de grands services, il ne laissa pas d'en voir le changement avec joie, et peut-être même avec une pieuse envie. Mais si l'intérêt et la conservation de Jérusalem le retinrent à la tête de l'armée, il voulut au moins contribuer à l'entretien de la maison de *Saint-Jean*, et il y attacha la seigneurie de Montboire avec toutes ses dépendances, et qui faisait autrefois partie de son domaine dans le Brabant.

La plupart des princes et des seigneurs croisés suivirent son exemple. L'hôpital, en peu de temps, se trouva enrichi d'un grand nombre de terres et seigneuries, tant en Europe que dans la Palestine. C'était entre les mains du pieux *Gérard*, un dépôt sacré et un fonds certain pour le soulagement de tous les malheureux.

Bientôt, par les soins de cet administrateur, on vit s'élever un temple magnifique sous l'invocation de *Saint-Jean-Baptiste*, et dans un endroit qui, selon une ancienne tradition, avait servi de retraite à *Zacharie*, père de ce grand saint. On construisit proche de cette église, différens corps de logis et de vastes bâtimens, les uns pour l'habitation des Hospitaliers, d'autres pour recevoir les pélerins, ou pour retirer les pauvres et les malades. Les Hospitaliers traitaient les uns et les autres avec une égale charité : ils lavaient avec joie les pieds des pélerins, pansaient les plaies des blessés, servaient les malades, etc.

Le zèle des Hospitaliers n'était pas renfermé dans la ville et dans le territoire de Jérusalem ; le chef et le supérieur de cette Société naissante étendait ses soins jusque dans l'Occident. De ces biens qu'il tenait de la libéralité des princes chrétiens, il fonda des hôpitaux dans les principales provinces maritimes de l'Europe : et ces maisons, qui étaient comme des filles de celles de Jérusalem, et qu'on doit regarder comme les premières commanderies de cet Ordre, servaient à recueillir les pélerins qui se dévouaient pour le voyage de la Terre-Sainte.

Après la mort de *Godefroi* et de *Baudouin*, son frère, qui lui avait succédé dans le gouvernement de Jérusalem, les Hospitaliers perdirent le bienheureux *Gérard*, le père des pauvres et des pélerins. Cet homme vertueux, après être parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, expira dans les bras de ses frères, presque sans maladie, et tomba, pour

ainsi dire, comme un fruit mûr pour l'éternité. Les Hospitaliers s'assemblèrent pour lui donner un successeur, conformément à la bulle du pape Paschal II. Les suffrages ne furent point partagés : tous les vœux se réunirent en faveur de frère *Raimond Dupuy*.

Le bienheureux *Gérard*, en engageant les Hospitaliers au service des pauvres et des pélerins, s'était contenté, pour toute règle, de leur inspirer des sentimens de charité et d'humilité. Son successeur crut devoir y ajouter des statuts particuliers; et, de l'avis de tout le chapitre, il les dressa d'une manière qu'ils ne paraissent établis que pour procurer dans cette sainte maison, une plus sûre et plus étroite observance des vœux solennels de la religion.

Le nouveau grand-maître des Hospitaliers fit dessein d'ajouter à ces statuts et aux devoirs de l'hospitalité, l'obligation de prendre les armes pour la défense des Saints-Lieux, et il résolut de tirer de sa maison un corps militaire, et comme une croisade perpétuelle, soumise aux rois de Jérusalem, et qui fît une profession particulière de combattre les Infidèles.

Pour l'intelligence d'un fait si important à l'Ordre, il faut savoir que ce qu'on appelait en ce tems-là le royaume de Jérusalem, ne consistait que dans cette capitale et dans quelques autres villes, mais la plupart séparées par des places encore occupées par des Infidèles : en sorte que les Latins ne pouvaient passer de l'une à l'autre sans péril, ou sans de grosses escortes. Le territoire même des villes chrétiennes était encore habité par des paysans mahométans, qui regardant les Chrétiens comme les ennemis de leur religion, les assassinaient et les volaient, quand il pouvaient les surprendre avec avantage et sans être découverts. Les Latins n'étaient guères plus en sureté dans les bourgs et dans les places qui n'étaient pas fermées; des brigands y entraient

de nuit, et en égorgeaient les habitans; et, ce qui était de plus fâcheux, c'est que ce petit Etat se voyait encore assiégé de tous côtés, soit par les Turcomans, soit par les Sarrasins d'Égypte, deux puissances redoutables, qui, sans agir de concert, n'avaient cependant pour objet que de chasser les Chrétiens de la Syrie et de la Palestine. Ainsi les Latins étaient obligés de soutenir une guerre presque continuelle: et quand l'hiver ne permettait pas aux armées de tenir la campagne, différens partis des Infidèles ne laissaient pas de pénétrer dans le pays: ils portaient le fer et le feu de tous côtés, massacraient les hommes et enlevaient les femmes et les enfans, dont ils faisaient des esclaves.

Le maître de l'hôpital, touché de ces malheurs, et se voyant à la tête d'un grand corps d'Hospitaliers, forma le plus noble dessein, et en même tems le plus extraordinaire, qui pût entrer dans l'esprit d'un religieux attaché par sa profession au service des pauvres et des malades. Dieu, qui avait inspiré à *Raimond* un si noble projet, lui avait donné toutes les qualités convenables pour le faire réussir, une naissance distinguée, des sentimens élevés, des vues étendues, et un zèle ardent, qui lui faisait souhaiter de pouvoir sacrifier sa vie pour sauver celle d'un Chrétien. Il se représentait à tous momens ce grand nombre d'habitans de la Palestine, surpris et égorgés par les Infidèles; d'autres qui gémissaient dans les fers; les femmes et les filles exposées à la brutalité des brigands, et les débauches de ces barbares, encore plus insupportables que leurs cruautés. De si tristes réflexions agitaient continuellement le grand-maître de l'hôpital: c'était le sujet le plus ordinaire de ses méditations; il consultait tous les jours, aux pieds des autels, celui-même qui était l'auteur de ce pieux dessein. Enfin, pressé par une vocation particulière, il convoqua le chapitre, et proposa à ses confrères de reprendre, en qualité de soldats de Jésus-Christ, les armes que la plupart avaient quittées pour le servir dans la personne des pauvres, et dans l'hôpital de Saint-Jean.

Raimond ne devait sa place qu'à l'éclat de ses vertus : ses religieux regardèrent cette proposition comme une nouvelle preuve de son zèle ; et quoiqu'elle parût peu compatible avec leur premier engagement et les fonctions de l'hospitalité, le desir si louable de défendre les Saints-Lieux les fit passer par-dessus les difficultés qui se pourraient trouver dans l'exercice de deux professions si différentes. Les Hospitaliers, la plupart compagnons ou soldats de *Godefroi*, reprirent généreusement les armes, avec la permission du patriarche : mais on convint de ne les employer jamais que contre les infidèles ; et il fut résolu que, sans abandonner leurs premiers engagemens et le soin des pauvres et des malades, une partie de ces religieux monterait à cheval, quand il s'agirait de s'opposer aux incursions des Infidèles. L'Ordre même se trouva dès-lors assez riche et assez puissant pour pouvoir, dans les occasions pressantes, prendre des troupes à sa solde ; et ce fut depuis par ce secours, que les Hospitaliers soutinrent, avec tant de courage, le trône chancelant des rois de Jérusalem.

On prétend que *Raimond*, ayant amené ses confrères dans ses vues, fit dès-lors trois classes de tout le corps des Hospitaliers. On mit dans la première ceux qui, par leur naissance et le rang qu'ils avaient tenu autrefois dans les armées, étaient destinés à porter les armes : on fit une seconde classe des prêtres et des chapelains qui, outre les fonctions ordinaires attachées à leur caractère, soit dans l'église où auprès des malades, seraient encore obligés, chacun à leur tour, de servir d'aumôniers à la guerre ; et à l'égard de ceux qui n'étaient ni de maison noble ni ecclésiastiques, on les appelait *frères servans*. Ils eurent, en cette qualité, des emplois où ils étaient occupés par les Chevaliers, soit auprès des malades, soit dans les armées ; et ils furent distingués dans la suite par une cotte d'armes de différente couleur de celle des Chevaliers, etc.

Comme ce nouvel Ordre s'était extrêmement multiplié en peu de temps, et que la plupart de la jeune noblesse accourait des différentes contrées de l'Europe pour s'enrôler sous ses enseignes, par une nouvelle division, et suivant le pays et la nation de chaque Chevalier, on les sépara en sept langues, savoir : *Provence*, *Auvergne*, *France*, *Italie*, *Arragon*, *Allemagne et Angleterre*, etc.

Telle fut l'origine d'un Ordre hospitalier, devenu militaire, et depuis souverain; que la charité fit naître, que le zèle de défendre les Lieux-Saints arma ensuite contre les Infidèles, et qui, dans le tumulte des armes et au milieu d'une guerre continuelle, sut allier les vertus paisibles de la religion avec la plus haute valeur dans les combats. »

Après la perte de la Terre-Sainte et celle de l'île de Rhodes, où cet Ordre s'était réfugié, les Chevaliers se retirèrent à Malte, dont ils furent mis en possession par l'empereur Charles-Quint. C'est dans cette île qu'ils eurent à soutenir un siége meurtrier contre toutes les forces de *Soliman*.

Elle régnait dans Malte, et long-tems sur les eaux
De l'Europe chrétienne assura le repos.

Malte, en effet, par le zèle et le courage de ses Chevaliers, fut long-temps le boulevart de l'Europe contre les entreprises des sultans. L'établissement de ces religieux militaires dans cette île, est une des époques les plus brillantes de sa puissance. Elle devint la terreur des ennemis de la religion et le bouclier des peuples de la Chrétienté. Les Chevaliers qui croisaient sur les mers, veillaient sans cesse à sa défense : ils protégeaient les côtes de la Méditerranée contre les incursions des pirates barbaresques d'Alger et de Tripoli. Avant eux, combien de fois n'avoit on pas vu les malheureux habitans de ces côtes, surpris et égorgés par des corsaires

féroces; leurs femmes et leurs filles violées; enlevées et vendues pour servir à la brutalité de ces barbares, et eux-mêmes traînés dans le plus dur esclavage?

Ces excès renouvellés de nos jours, et qui dernièrement ont déterminé le gouvernement anglais à entreprendre le bombardement d'Alger, ne font que trop connaître combien il serait important que les Chevaliers de Malte fussent encore en possession d'une île, qui, en les rendant les maîtres des mers qui l'environnent, leur permettait d'y exercer une surveillance continuelle.

C'est dans cette île que ces illustres guerriers, dont le chef qui avait rang de souverain, était électif, formaient comme une république de braves toujours armés, tous distingués par leur naissance et leur intrépidité dans les combats. Enfin l'on peut dire avec raison, que leurs vertus religieuses, leurs travaux militaires, tant de haut faits qui ont immortalisé leur Ordre, ont donné la plus grande célébrité à l'île de Malte, quoique déjà renommée avant leur séjour dans cette île, comme on le verra par ce qui suit:

L'histoire de Malte, dans son origine, est mêlée de fables, comme celle de tous les autres pays. On prétend que d'abord cette île s'appellait *Hyperia*; que les Phéaciens et les Géans étaient ses premiers habitans, gouvernés par Nausithoüs, fils de Neptune et de Péribée, fille d'Eurymédon roi des Géans, et que les Phéaciens chassés par les Phéniciens, allèrent s'établir dans l'île de Corfou, alors appelée *Scheria*.

Cette fable doit son origine à deux passages d'Homère, liv. 6 et 7 de l'Odyssée et d'Apollonius, Argaunauticon, liv. 4. On prétend qu'après l'expulsion des Phéaciens, l'île changea de nom, et qu'elle s'appella *Ogygia*; que c'était là où demeurait Calypso qui retint Ulysse auprès d'elle. Cette

opinion est appuyée sur ce qu'Homère, dans le livre 6 de l'Odyssée, en décrivant *Ogygia*, dit que c'est une île très-éloignée de la terre, et sur ce que le même poëte, Livre Ier de l'Odyssée, avait déjà dit que cette île était au centre de la mer. Tout cela convient parfaitement à Malte nommée *Pelagia*, parce qu'elle est située bien avant dans la mer, étant l'île la plus éloignée de la terre ferme, au centre de la méditerranée, raison pour laquelle on l'appellait *Umbilicus maris*.

Quoiqu'il en soit de cette opinion, il est incontestable que les Phéniciens établirent une colonie à Malte. Il était naturel que ce peuple, le plus commerçant de l'antiquité, affectionnât un lieu qui, par sa situation et la commodité de ses ports, offrait au commerce les plus grands avantages. On en voit la preuve dans Thucidide, livre 6, et dans Diodore de Sicile, Livre V, Chap IX.

Les Phéniciens avaient bâti proche le port nommé *Marsascirocco*, un temple magnifique dédié à Hercule, leur divinité favorite, appelé *Melcartos*, c'est-à-dire *Roi puissant*, selon Selden, ou *Roi de la ville de Tyr*, selon Bochart. Les ruines de ce temple sont encore existantes; on croit que c'est là qu'était la statue en marbre d'Hercule, que l'on voit encore aujourd'hui à Malte.

Il y a dans cette île plusieurs ruines d'édifices, qui étaient probablement l'ouvrage des Phéniciens. Sous leur domination, Malte fut très-florissante, au rapport de Diodore de Sicile, qui s'exprime ainsi:

« Nous décrirons à présent, l'une après l'autre, les îles placées des deux côtés de la Sicile. A son midi on en découvre trois, situées en pleine mer. Chacune d'elles a une ville et des ports, qui donnent une retraite sûre aux vaisseaux battus de la tempête. La première est l'île de Malte,

éloignée de huit cents stades de Syracuse, et qui a plusieurs ports très-avantageux. Les habitans en sont très-riches. Ils s'appliquent à toutes sortes de métiers ; mais sur-tout ils font un grand commerce de toiles extrêmement fines. Les maisons de cette île sont belles, ornées de toits qui débordent, et toutes enduites de plâtre. Les habitans de Malte sont une colonie de Phéniciens, qui, commerçant jusque dans l'Océan occidental, firent un entrepôt de cette île, que sa situation en pleine mer et la bonté de ses ports rendaient favorable pour eux. C'est aussi ce grand nombre de Marchands qu'on voit aborder tous les jours à Malte, qui a rendu ses habitans si riches et si célèbres. » (Diodore de Sicile, Liv. V, Chap. IX.)

Cette île reçut le nom de *Mélite* des Grecs, qui chassèrent les Phéniciens, la première année de la onzième olympiade, c'est-à-dire 735 ans avant l'Ère chrétienne. On lui donna ce nom à cause de la grande quantité d'abeilles qui s'y trouvent, et qui se nomment en grec Μέλισσα, et à cause de son excellent miel ; ou peut-être à cause de la nymphe Mélite, fille de Nérée et de Doris, divinité marine, que les Grecs adoraient. Alors Malte étoit gouvernée par un sénat et deux archontes, comme il est prouvé par une inscription antique rapportée dans la collection des inscriptions anciennes de Smétius, qu'a fait imprimer Juste Lipse, en 1588, page 71.

Les Carthaginois possédèrent aussi Malte pendant un certain espace de temps. On y a trouvé plusieurs médailles puniques d'or. Ce furent les Carthaginois qui bâtirent le temple de Junon entre la ville victorieuse et le château Saint-Ange : Cicéron en parle avec éloge dans sa quatrième Verrine : les ruines de ce temple existaient encore en 1533, comme l'assure Quintinus, témoin occulaire.

Les Carthaginois furent chassés de cette île par les Ro-

mains, sous le commandement d'Attilius Régulus, l'an de Rome 484. Peu de temps après, ils la reprirent, et ils furent de nouveau expulsés par les Romains, qui avaient à leur tête Titus Simpronius, consul. Malte devint alors très-florissante : outre un grand nombre de temples magnifiques, elle avait un superbe théâtre tout en marbre, dédié à Apollon, dont les ruines existent encore. Il y avait aussi des thermes publics proche du grand port, dans le site appelé *Marsa*.

Ce fut dans la suite un nommé Crestion, affranchi d'Auguste, qui rétablit avec des colonnes et des corniches de marbre, d'ordre corinthien, le temple de Proserpine, qui menaçait ruine, comme on le voit par une inscription que l'on conserve à Malte.

A la même époque, il y avait dans cette île nombre de personnages riches et de considération. Cicéron recommande à un certain roi, Aulus Licinius Aristote, Maltais, qu'il dit-être son hôte depuis bien des années, et pour cela uni avec lui de la plus étroite amitié. Dans sa 5e Verrine, il parle de Diodore, personnage maltais, noble et très-recommandable par ses vertus.

Les spoliations de Verrès s'étendirent jusqu'à Malte. Il prit dans le temple de Junon plusieurs dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, et plusieurs ornemens de même matière, sur lesquels étaient gravées, avec la plus grande perfection, certaines victoires. Il essaya aussi de voler deux vases d'argent, supérieurement ciselés par Mentor, ouvrier très-célèbre, lesquels appartenaient à ce Diodore, dont on vient de parler. Mais ce dernier sut adroitement les soustraire à sa rapacité.

On conservait à Malte beaucoup de monumens antiques; on y voyait, en marbre, une statue d'Hercule, couronné de peuplier, et se reposant sur sa massue, qui était dans

l'ancien temple dédié à cette divinité, ensuite deux statues brisées représentant Junon, ect.; un beau buste d'Antinoüs; une louve allaitant Romulus et Rémus; une tête d'Auguste; un piédestal qui appartenait à la statue de Proserpine, et sur lequel est en bas-relief, une tête d'homme de laquelle sortent comme autant de rayons, trois cuisses et trois pieds : la tête figure le mont Etna, et les trois jambes sont l'emblême des trois promontoires de la Sicile. Il y avait aussi un autre piédestal extrêmement antique, avec des caractères phéniciens, il est joint à un obélisque rond, environné de feuilles d'achante; en outre un marbre rond antique, de dix pouces trois lignes de diamètre, et onze lignes d'épaisseur, où d'un côté est sculpté un griffon, et de l'autre un masque de théâtre.

On montrait encore trois bas-reliefs, un avec deux figures de femme, dont l'une représente Julie fille de Cicéron, et l'autre Claudia fille de Métellus, qui est la fameuse Lesbie, si célébrée par le poëte Catulle : le second bas-relief est le portrait de Penthésilée, reine des Amazones, et le dernier celui de Zénobie, reine de Palmyre.

Enfin il existe une grande quantité d'inscriptions antiques et de fragmens, en marbre, de colonnes, de chapiteaux, etc., etc., qui ont été trouvés à Malte; on y conservait de superbes vases étrusques, avec leur couvercle, des lampes et lacrymatoires, des vases de forme remarquable avec des caractères phéniciens, un grand nombre de médailles phéniciennes et carthaginoises, grecques et romaines, d'or, d'argent et de cuivre.

Malte possédait aussi plusieurs ouvrages distingués des temps modernes, tels qu'une statue en marbre de Saint-Paul, du chevalier Bernini, un groupe pareillement en marbre, représentant le baptême de Jésus-Christ par Saint-Jean, de Melchior Caffa, habile sculpteur maltais; des

bustes et des statues, dont deux d'entr'elles représentent, l'une Neptune, et l'autre le grand-maître Manohel.

On voyoit également à Malte beaucoup d'excellentes peintures. Les plus remarquables sont un grand tableau de la décolation de Saint-Jean-Baptiste, de Michel-Ange *Caravaggio;* deux autres de pareille grandeur, l'un représentant la Madeleine, et l'autre Saint-Jérôme, du même *Caravaggio;* le portrait du grand-maître Alof Wignancourt, du même auteur; un sauveur du *Guido Rheni;* une vierge du *Trevisano;* une autre du *Conca;* un très-beau portrait d'un secrétaire du trésor, du même auteur; un Christ *d'Albert-Dure;* la mort d'Abel par *l'Espagnolet;* la conversion de Saint-Paul, par *Joseph d'Arpino;* enfin une grande quantité de beaux tableaux peints par *Mathias Preti,* dit le Calabrois. Ce célèbre artiste qui vécut long-tems et mourut à Malte, a peint la voûte de l'église de Saint-Jean, où il a représenté les traits principaux de la vie de ce saint; c'est un ouvrage admirable : c'est dans cette église qu'il faut voir ce peintre pour le juger.

La bibliothèque était considérable et bien choisie. On y trouvait les meilleurs ouvrages de science et de littérature dans les principales langues de l'Europe. Elle était composée d'environ quatre-vingt-dix mille volumes; il y avait quelques éditions rares et magnifiques, mais très-peu de manuscrits. Parmi ces manuscrits se trouvaient quelques originaux arabes, très-curieux, etc., etc.

Lorsque Malte était encore sous la domination romaine, Saint-Paul y fit naufrage, et y apporta la religion chrétienne. Ce fut vers l'endroit de l'île, qui est opposé à la Sicile, dans une cale appelée de son nom, *cale Saint-Paul,* que le vaisseau qui portait à Rome ce saint prisonnier, fut jeté par la tempête.

Les Goths sous la conduite de Théodoric, leur roi, s'emparèrent de Malte, mais il en furent chassés soixante ans après, par l'armée de l'empereur Justinien, ayant à sa tête le célèbre Bélisaire, qui s'y rendit avant son expédition d'Afrique.

Les Sarrasins ou les Arabes sortis de l'Arabie pétrée, se rendirent maîtres de presque toute l'Afrique. Ceux qui s'établirent dans la partie orientale, aprés y avoir bâti la ville de Carican, projétèrent la conquête de la Sicile et de Malte. Ils réussirent dans leur entreprise, et l'an 828 ils occupèrent ces deux îles : peu de temps après, ils bâtirent à Malte le château Saint-Ange, principale forteresse de l'île.

Le comte Roger de Normandie, après avoir pris la Calabre et la Sicile, fit la conquête de Malte en 1089. Il dota très-richement la cathédrale, ainsi que l'évêché, et fonda un grand nombre de canonicats. Les descendans de Roger furent souverains de cette île, jusqu'à-ce que, par les menées de quelques papes, elle passa à la maison de Suabe.

L'an 1266, la Sicile et Malte furent soumises aux français commandés par Charles, duc d'Anjou, frère de Louis IX, qui s'étant défait de Manfrède, dernier rejeton de la maison de Suabe, devint maître de ces deux îles. En 1283, les Siciliens firent cette horrible boucherie de tous les Français, appelée *Vêpres siciliennes*, et les Siciliens se soumirent d'eux-mêmes à Pierre, roi d'Aragon.

Il est à remarquer que les Maltais ne voulurent jamais se prêter à ce massacre abominable, quoiqu'à cette époque Malte dépendît en tout du destin politique de la Sicile, et quoique Jean de Procida, auteur de la conjuration, se fût rendu à Malte pour cet effet. Les Maltais, affectionnés aux Français, et pleins d'horreur pour un attentat si atroce, ne voulurent point tremper leurs mains dans leur sang; ils leur

restèrent fidèles, jusqu'à ce que, contraints par la force, ils furent obligés d'obéir aux Arragonais. Ils eurent beaucoup à souffrir sous la domination de ces derniers, attendu que souvent on les abandonnait à la puissance de quelques seigneurs de la cour de Sicile, qui les gouvernaient avec la plus grande tyrannie.

L'an 1425, l'île fut engagée par le roi Alphonse, à dom Consalve Monroy, pour la somme de trente mille florins d'or d'Arragon; et, moyennant cette somme, Monroy devint le tyran de l'île. Mais les Maltais, fatigués à la fin des vexations de leur nouveau maître, avancèrent au roi Alphonse les trente mille florins pour dégager Malte, à condition qu'elle serait réunie à perpétuité au domaine royal, ainsi que les villes de Palerme, de Messine et de Catane.

Le roi accepta avec plaisir ces offres généreuses, et par un diplôme signé à Valence, le 20 juin 1428, il s'obligea solemnellement, lui et ses successeurs, à conserver Malte réunie au domaine royal, sans pouvoir jamais l'aliéner; et il délia les Maltais du serment de fidélité, au cas que lui ou ses successeurs vînssent à disposer de cette île.

L'Empereur Charles-Quint, successeur d'Alphonse, aliéna Malte en faveur du grand-maître, Villiers de l'île Adam, et de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, auxquels il en fit donation, le 20 mai 1530, après la prise de Rhodes par Soliman II.

Sous la puissance des Chevaliers, Malte jouit d'un gouvernement paternel: leur Ordre, par une sage administration, accrut les ressources de l'île, en y faisant entrer une grande quantité de numéraire provenant des biens qu'il possédait dans les divers Etats catholiques de l'Europe: aussi faut-il convenir que cette île devint par la suite beaucoup plus florissante qu'elle n'était en 1530, époque où l'Ordre en prit possession.

On terminera cet article par quelques remarques sur le caractère et les qualités des habitans de Malte. Ils sont sobres, courageux, robustes, agiles, très-laborieux et assez industrieux. Ce sont, sans contredit, les meilleurs matelots de l'Europe : dans les courses qu'ils font, ils déploient avec avantage leur courage et leur habileté. Avec de frêles bâtimens, ils osaient pénétrer jusqu'à l'entrée des Dardanelles, pour y braver la puissance ottomane : tout le monde sait que les Turcs méprisaient les corsaires des autres pays, et ne redoutaient que les Maltais.

Leur adresse, dans le service de l'artillerie, est généralement connue. On peut voir ce qu'en dit Mayer, dans son écrit intitulé : *Considérations politiques et commerciales sur l'Ordre de Malte :* « Les canonniers maltais sont les meilleurs que l'on connaisse ; c'est en partie à leur adresse que les vaisseaux de l'Ordre doivent leurs succès dans les combats. Il est rare qu'à la seconde bordée, les mâts du vaisseau ennemi ne viennent en bas, et que celui-ci ne perde son gouvernail, pour peu qu'il soit en prise. »

Au séjour de la Mecque où vainqueur de Zopire...

Ce Zopire, dit Voltaire, était un sheik ou shérif, que l'on qualifiera ici, avec plus de raison, du titre de coreishite, qui veut dire chef ou gouverneur de la Mecque ; cet homme puissant était l'ennemi déclaré de Mahomet. Quant à ce dernier, que de fables n'a-t-on pas débitées sur son compte, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ?

On convient généralement que Mahomet naquit dans la pauvreté ; qu'il fut abandonné jusqu'à l'âge de six ans aux soins d'une étrangère nommée *Hélimah*, et que l'éducation qu'il reçut chez elle fut extrêmement simple.

Une histoire de sa vie dit en propres termes que, dès qu'il

put marcher, cette femme l'envoyait tout nud avec les autres enfans du lieu, à la suite des troupeaux communs du village, portant avec lui le peu de nourriture dont il avait besoin pour quelques jours : il couchait et vivait à l'air comme les autres enfans, sans aucune distinction, selon l'usage pratiqué en Arabie, où on les accoutume, dès cet âge tendre, à supporter la chaleur sur la terre, et à se contenter d'une très-légère nourriture.

Un jour que le petit Mahomet, âgé d'environ quatre à cinq ans, était à la pâture des troupeaux, Hélimah, dormant sur sa natte dans sa hutte ordinaire, rêva que deux hommes inconnus s'étant saisis de cet enfant, lui ouvraient le ventre et en arrachaient le cœur. Elle fut effrayée et tourmentée par son inquiétude. Toutefois s'étant rassurée, comme on peut le faire au sujet d'une chimère conçue dans le sommeil, elle n'y pensait plus, quand le jour venu, elle apprit par la fuite de quelques enfans, revenus du troupeau pleins de terreur et de crainte, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire à son nourrisson. Cette nouvelle l'engagea à se rendre elle-même dès le lendemain au troupeau, où elle trouva le petit Mahomet en bonne santé. Cependant elle apprit des hommes qui gardaient les troupeaux, et des enfans qui étaient restés, que Mahomet avait été véritablement enlevé par des inconnus sur la montagne voisine, et que les enfans qui l'avaient suivi de loin, lui avaient vu ouvrir le ventre avec un couteau brillant comme du feu : ce qui leur avait fait une si grande peur, que les uns étaient retournés au village, et les autres avaient regagné le troupeau avec toute la vitesse possible.

Cette femme interrogea Mahomet lui-même sur ce qui lui était arrivé, et apprit de lui, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce qu'il ne voulait rien dire, que les hommes qui l'avaient pris, lui avaient dit qu'ils étaient des anges envoyés pour lui ôter la racine du mal; qu'à l'instant ils l'a-

Si les pompeux honneurs qu'on te rend à Byzance...

Byzance, ville maritime de Thrace, a changé son nom en celui de Constantinople, cité puissante, qui fut élevée dans son emplacement même. Cette ville célèbre, l'est également comme ancienne et moderne. Suivant quelques historiens, elle fut fondée, sous le nom de *Byzance*, par les Mégariens, peuple de la Grèce, et, selon Eusèbe, par Pausanias, roi de Sparte, l'an 663 avant l'ère chrétienne. Bâtie sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire, elle offre la situation la plus heureuse et la plus imposante. A droite elle a pour horizon la mer qu'on appelle *Propontide*, en face un canal étroit, au-delà duquel étaient autrefois les villes de Chalcédoine et de Chrysopolis. Elle est environnée de la mer de trois côtés, au nord, de la mer majeure, au midi, de l'Archipel, et à l'orient, du Bosphore, canal qui la sépare de l'Asie.

Dans les premiers temps de sa fondation, une citadelle occupait la pointe du promontoire : les murs qui entouraient la ville, étaient plus élevés du côté de la terre, et beaucoup moins des autres côtés, parce qu'ils étaient naturellement défendus par la violence des flots, et en certains endroits par des rochers sur lesquels ils étaient construits, et qui avancent dans la mer. Cette ville était alors célèbre par son commerce; elle était continuellement remplie de négocians: son port, à l'abri des tempêtes, y attirait les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce.

Byzance, ayant été ruinée par l'Empereur Sévère, fut rétablie et embellie, environ cent six ans après, par Constantin-le-Grand, qui en fit le siége de l'Empire pour lui et ses successeurs. Elle fut nommée *Constantinople*, du nom de ce prince, qui l'enrichit avec tant de soin et de préférence, qu'il dépouilla les autres villes de ce qu'elles avaient de plus beau

pour l'en décorer. Il y fit élever sept montagnes; il y bâtit un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des marchés, des portiques et d'autres édifices publics, sur le modèle de ceux qui étaient dans l'ancienne Rome : de sorte qu'elle porta avec raison le nom de *Nouvelle Rome*, conformément à l'ordonnance qu'il en fit publier. Il y créa un sénat, y attira, par ses libéralités, de tous les pays de l'univers, des hommes du plus grand mérite; il y édifia de belles églises qu'il dota magnifiquement; il y établit des académies pour enseigner les sciences, et voulut que les chaires fussent dignement occupées par des savans qu'il fit venir exprès. Il forma aussi une bibliothèque qu'il remplit d'un grand nombre de volumes, et que ses successeurs augmentèrent ensuite considérablement.

Constantin avait divisé cette Nouvelle Rome comme l'ancienne, en quatorze régions ou quartiers. La forteresse qui commandait à l'entrée du port, était dans le premier quartier à l'endroit où est aujourd'hui le Sérail : on y voyait aussi le phare, l'arsenal, les thermes d'Arcadius, la galerie de Justinien, etc. Le temple de Sainte-Sophie, la merveille du monde; le palais du sénat et les bains Zeuzippe étaient dans le second quartier. L'hipodrome ou le grand cirque, l'église de Sainte-Euphémie et le palais de Pulchérie étaient dans le troisième. Le quatrième comprenait la place impériale, entourée d'un double rang de colonnes, le grand palais de Constantin, le milliaire d'or où commençaient tous les chemins, etc. Dans le cinquième et le sixième, on voyait la place de Théodose avec le grand obélisque de Thèbes en Egypte, et celle du grand Constantin, au milieu de laquelle il fit ériger cette célèbre colonne de porphyre, sur laquelle était sa statue faite d'un colosse d'Apollon, transporté d'Athènes à Constantinople. L'église de Sainte-Anastasie et la colonne de Théodose-le-Grand étaient dans le septième quartier, où est aujourd'hui la place dite *le Bezestan*. Le huitième contenait la basilique théodosienne et le palais du capitole. Les

thermes anasthasiens et le palais d'Arcadius étaient dans le neuvième. On voyait dans le dixième les bains de Constantin, le palais de l'impératrice Eudoxe et l'église du saint martyr Acacius. Dans le onzième on remarquait le temple des apôtres, bâti par Constantin et rétabli par Justinien, où étaient les tombeaux des Empereurs, et sur les ruines duquel Mahomet II fit bâtir cette superbe mosquée, qui porte son nom. La colonne et la statue d'Arcadius, qui étaient placées sur le mont Xerosophus, et qui furent renversées sous le règne de Léon l'Isaurien, étaient dans le douzième. Le trezième était au-delà du golfe où est Galata, autrefois la ville Justinienne. Enfin le quatorzième comprenait les faubourgs.

Tant de richesses, tant de monumens superbes ont été détruits, à différentes époques, par les guerres, les tremblemens de terre, les embrâsemens fréquens, que Constantinople n'a pour ainsi dire cessé d'éprouver depuis sa fondation. L'irruption des Barbares et plusieurs autres calamités, telles que la peste, la famine, les guerres civiles, y ont porté en d'autres temps la désolation et le désastre; ce qui est cause qu'aujourd'hui cette ville n'offre presque plus que les beautés locales qui ont toujours fait admirer sa situation. Son grand bassin forme le plus beau port du monde. C'est autour de ce bassin que l'on voit Constantinople au midi et au couchant; Galata et les deux bourgs de Fondulki et Tophana au nord, et la ville de Scutari au levant; ce qui présente aux yeux le plus magnifique spectacle qu'on puisse s'imaginer, tous les édifices de ces environs étant bâtis sur des éminences en forme d'amphithéâtre : de sorte qu'on découvre le tout d'un coup d'œil. Le mélange des cyprès et des maisons de bois peint, avec les dômes des mosquées qui sont sur les lieux les plus élevés, contribuent beaucoup à ce merveilleux aspect.

Mais la ville, dans son intérieur, laisse à regretter bien des

merveilles qui y existaient du temps de ses premiers Empereurs. Cependant on y voit encore des bâtimens vastes et magnifiques, entr'autres le Sérail, séjour du grand seigneur; l'église Sainte-Sophie, qui est actuellement une superbe mosquée, le palais du Grand Constantin, l'hipodrome, etc. Cette ville fut pendant un certain temps la demeure des Empereurs d'Orient après la division de l'Empire. Enfin Mahomet II la prit sur Constantin Second, l'an 1453, et 1121 ans après qu'elle eut été rebâtie par Constantin-le-Grand : elle fut choisie pour la résidence des Empereurs Ottomans. Son circuit est, dit-on, de seize milles, ce qui fait environ six à sept lieues de notre pays.

Constantinople, jadis la capitale de l'Empire d'Orient, était aussi le centre des sciences, des lettres, et le siége de l'église. Cette ville a produit plusieurs grands personnages, Gennadius, Cassian, Saint-Jean-Chrisostôme, son archevêque, et quelques autres. Les Turcs l'ont nommée depuis *Stamboul.*

Hascen, Dragut aussi, les plus fiers des humains...

Hascen, jeune turc, gendre et ami de Dragut, était viceroi d'Alger : il avait amené avec lui, au siége de Malte, deux mille cinq cents hommes, tous vieux soldats, d'une valeur déterminée, et qu'on appelait communément les *Braves d'Alger.* Son amitié pour Dragut était sans bornes; et quoique naturellement prudent, il savait, dans le besoin, allier l'audace au courage le plus décidé.

Dragut, chef de tous les corsaires de Barbarie, et qui avait succédé à Barberousse dans cet emploi, ne fut d'abord occupé que du dessein de chasser les Chevaliers des côtes d'Afrique, dont ils étaient alors en possession.

Il était né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis

l'île de Rhodes. Son père et sa mère étaient mahométans, gens pauvres, et qui ne subsistaient que de la culture des terres et du travail de leurs mains. Cette vie obscure et pénible ne convenait pas à l'humeur vive et inquiète du jeune Dragut; il prit parti dès l'âge de douze ans avec un officier d'artillerie, qui servait sur les galères du grand-seigneur. D'abord mousse, et simple matelot, ensuite pilote, et depuis à l'école de son patron il devint excellent canonier. Pendant plusieurs années, il servit en cette qualité sur différens vaisseaux; et ayant fait quelque gain, il parvint à être de part dans un brigantin de corsaire. Il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement, et se fit redouter dans tout le Levant. Parmi les Musulmans, il n'y avait point de pilote qui eût une connaissance si parfaite des îles, des ports et des rades de la Méditerranée.

Barberousse, grand amiral de l'Empire ottoman, instruit de sa valeur et sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux, fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son général, et avec un entier succès. Barberousse, après l'avoir fait passer par tous les dégrés de la milice, en fit son lieutenant, et lui donna le commandement d'une escadre de douze galères.

Malgré son courage et la fortune qui le suivait partout, il fut pris le long des côtes de l'île de Corse, par Jannetin Doria, neveu du fameux amiral André Doria. Obligé avec ce qu'il avait alors de galères, de se remettre au pouvoir du général chrétien, on le fit passer avec ses officiers sur la Capitane, à la vue du jeune Doria qui n'avait pas encore de barbe. Ce corsaire outré de rage, s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voie dans les fers d'un petit efféminé?* Les historiens du temps prétendent qu'il se servit même d'un terme

bien plus offensant, que la pudeur ne permet pas de raporter; et que Jannetin, irrité d'une injure si atroce, lui donna quelques gourmades, et le fit enchaîner. Il resta dans l'esclavage pendant quatre ans entiers; mais à la sollicitation des Génois, qui redoutaient les armes de Barberousse, il fut mis en liberté, et renvoyé avec des présens à l'amiral du sultan.

A la mort de Barberousse, Soliman ordonna à tous les corsaires de ses Etats de reconnaître Dragut pour général, mais sans le revêtir de la dignité d'amiral. Cependant il ne laissa pas de lui confier toute son autorité du côté du midi, et à l'égard des côtes d'Afrique.

Dragut par la suite se rendit maître de Tripoli : il en fit sa place d'armes et le siége de sa domination. Ce fameux corsaire n'ayant pu obtenir du sultan le titre de grand amiral de son Empire, dignité que Barberousse avait possédée, sous prétexte de zèle pour les intérêts de son maître, et de défendre les côtes d'Afrique contre les incursions des Chevaliers de Malte, s'était borné à la qualité de vice-roi ou gouverneur de Tripoli, mais dont, par l'éloignement où cette place était de la Porte, il s'était fait comme un petit Etat qu'il gouvernait avec une autorité presque absolue, quoique, pour se conserver la protection du grand-seigneur, il affectât une entière dépendance à ses ordres.

Malgré son ambition, il rendit de grands services à Soliman, qui prévenu d'estime pour son courage et sa capacité, le regardait comme l'ennemi déclaré des Chevaliers, et le plus grand homme de mer qu'il y eût alors dans son Empire : il fut également considéré de l'armée, et cher à tous les soldats qui combattirent avec lui au siége de Malte, où il fut tué. C'était, sans contredit, un capitaine d'une rare valeur, et même plus humain que ne le sont ordinairement les corsaires.

Le nom de Dragut rappelant ici celui de Barberousse, grand amiral de l'Empire, peut-être ne verra-t-on pas sans intérêt quelques particularités sur ce dernier.

Barberousse (Airadin), qui remplit les mers du bruit de sa renommée, était frère puîné de Horruc ou d'Horace Barberousse, tous deux fameux par leur fortune et par leur valeur.

Ces deux corsaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Metelin, n'avaient rien de la bassesse de leur naissance. Dès leur première jeunesse, et sitôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage et leur ambition, et coururent ensemble les mers sur un seul brigantin, qui faisait toute leur fortune.

Une valeur si déterminée, d'heureux succès, des prises considérables, augmentèrent leur réputation et leurs forces. Ils achetèrent ou firent construire des vaisseaux et des galères, formèrent une petite flotte, et attirèrent depuis sous leurs enseignes, d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs et leurs généraux. L'ambition et les richesses ne séparèrent point les deux frères. Horruc plus âgé qu'Airadin, avait à la vérité le principal commandement; mais ce dernier en son absence, n'avait pas moins d'autorité : également braves, également cruels, corsaires déterminés, et qui se disaient amis de la mer, et ennemis de tous ceux qui navigeaint sur cet élément, ils attaquaient indifféremment les Musulmans comme les Chrétiens; et, en faisant le métier de voleur et de corsaire, ils apprirent insensiblement celui de conquérant.

Horruc se rendit maître d'Alger; et pour mettre sa conquête sous une puissante protection, il en fit hommage à Soliman, Empereur des Turcs, et se fit son tributaire.

Airadin lui succéda au royaume d'Alger : il s'associa depuis avec deux fameux pirates qu'il fit ses lieutenans. L'un nommé comme lui *Airadin*, caramanien de naissance, et que sa fureur et sa cruauté avaient fait surnommer *Chasse-Diables*; l'autre corsaire, juif renégat, de la ville de Smirne, était connu sous le nom turc de *Sinna*. Ces trois corsaires étaient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, et tenaient, pour ainsi dire, la Méditerranée sous leur empire.

Barberousse s'empara de Tunis; il fut fait depuis grand-amiral, et après diverses expéditions qui l'avaient fait redouter partout, il était retourné à Constantinople, où quoiqu'âgé de plus de quatre-vingt ans, il passait les jours et les nuits avec ses plus belles esclaves. Mais ayant poussé la débauche trop loin, on le trouva mort dans son lit de ces excès. Soliman sentit vivement sa perte, et nomma Dragut pour lui succéder. (D. V.)

La Valette, dont l'ame, exercée au malheur...
(*Chant II.*)

Ce héros, en effet, s'habitua de bonne heure à lutter contre l'adversité. Comme dit l'histoire, c'était un homme d'une fermeté supérieure aux événemens : une valeur naturelle lui avait inspiré sans effort une noble indifférence pour la vie; il avait passé par toutes les charges de l'Ordre, dont il était devenu le chef et le prince; et ce passage successif à de nouvelles dignités avait toujours été le témoignage et la récompense d'autant d'actions mémorables, qui l'avaient à la fin élevé à la dignité de grand-maître, égale à celle de souverain. Malte étant sur le point d'être assiégée, la principale ressource de l'île consistait dans la présence de ce chef, dont l'air tranquille, la contenance ferme et intrépide inspiraient une confiance sans bornes aux Chevaliers et aux soldats. Rien ne put les intimider alors; et son courage, en passant dans leur ame, y laissa une impression qui depuis les rendit invincibles.

On rapporte que, durant le siége, un ancien commandeur lui dit qu'il avait appris d'un transfuge, que Mustapha avait fait des sermens, s'il se rendait maître de l'île, de faire passer tous les Chevaliers par le fil de l'épée, et de n'en réserver que le seul grand-maître pour le présenter au grand-seigneur. « Je l'en empêcherai bien, répondit La Valette; et si ce siège, contre mes espérances, se terminait par un malheureux succès, je vous déclare, dit-il, en adressant la parole à tous les Chevaliers dont il était environné, que j'ai résolu dans cette extrémité, et plutôt qu'on voie jamais à Constantinople, moi vivant, un grand-maître chargé de chaînes, de prendre alors l'habit d'un simple soldat, de me jeter l'épée à la main dans les plus épais bataillons de nos ennemis, de m'y faire tuer, et de mourir avec mes enfans et mes frères. »

C'est ce jeune Ottoman, qui dans un sort contraire...
(*Chant III.*)

Piali, amiral turc. — Soliman, au retour de sa première campagne en Hongrie, après la prise de Bellegrade, le trouva au maillot exposé sur le soc d'une charrue, où apparemment sa mère effrayée par la marche de l'armée, l'avait abandonné. Le grand-seigneur qui prenait en chemin le plaisir de la chasse, se le fit apporter, et trouvant dans les traits de sa physionomie, quoique informe, quelque chose qui lui plut, il le fit élever avec soin: après l'avoir fait passer par tous les grades de la milice, il lui avait fait épouser une de ses petites filles. Il le choisit ensuite pour commandant de sa flotte, dans l'expédition contre Malte.

De la terre et des eaux cette immortelle reine...

On a fait de la Nature une divinité dont l'Amour est le fils. Ce sentiment poétique est celui de Lucrèce qui se sert du nom de Vénus, pour personnifier cette puissance génératrice qui vivifie l'univers. Tout ce qui existe se ressent de son influence;

et si les êtres qui peuplent le ciel, la terre et les eaux, n'ont cessé de se reproduire depuis le commencement du monde jusqu'à présent, c'est par un instinct, par un penchant naturel qu'on appelle communément amour. Cet ascendant sur les cœurs est éternel : on peut donc poétiquement dire que l'Amour est fils de la Nature.

Quelque pouvoir que l'on attribue à cette dernière, il n'est toujours que secondaire; et, comme il est dit dans le poëme, quand l'Eternel parle, la Nature tremble et obéit. Ce n'est donc qu'une divinité subordonnée à l'Être suprême, au Dieu de l'univers, par qui seul tout existe.

Ce fort dont vous voyez la masse redoutable...

L'énumération de la plûpart des troupes qui défendent l'île et des chefs qui les commandent, ne pouvait être amenée plus heureusement. Sans s'écarter beaucoup de l'histoire, elle a le double avantage de remplir une des conditions essentielles de l'épopée, qui est de faire connaître ses personnages, et d'être conforme en quelques points à la vérité des faits

Mais quel beau lieu, naguère asile du bonheur...
(*Chant IV.*)

Si l'on en croit quelques voyageurs et quelques écrivains qui leur servent d'échos, le climat de Malte est brûlant : on dirait que cette île est au cœur de la Lybie ou sous la zône torride, et qu'on ne peut l'habiter en été. Malte, selon eux, est un vaste rocher absolument stérile, au point que l'on y apporte de la Sicile la terre et l'eau. Si cela était vrai, comment cette île aurait-elle pu devenir autrefois si célèbre et si peuplée ?

Le climat y est tempéré, inclinant cependant vers une chaleur favorable aux vieillards et aux valétudinaires. Si

dans quelques jours d'été il y fait extrêmement chaud, surtout quand le vent est-sud-est ou sud-ouest souffle, l'île n'ayant que peu de montagnes et étant environnée de mers de toutes parts, on y jouit, le jour et la nuit, de l'avantage des brises qui viennent rafraîchir l'atmosphère, et y porter un air pur, par le mouvement des flots. Au reste les chaleurs de l'été y sont bien compensées par l'extrême douceur de l'hiver. Il n'y gèle jamais, et dans le mois de janvier, on croit être au milieu du printemps.

Les voyageurs, en voyant le rivage méridional composé de hauts rochers, la roche dominer en quelques autres endroits, et l'île n'offrir que peu d'arbres de haute tige, l'ont qualifiée de rocher stérile, et, par exagération, ont inventé la fable du transport de la terre et de l'eau de la Sicile.

On ne lit dans aucun ancien auteur, que Malte ait jamais eu le nom de rocher ni l'épithète de stérile : au contraire, Ovide dit en parlant de cette île :

Fertilis est Melite sterili vicina Cosyræ.
OVID. Fast. 6.

Tout concourt à montrer combien sont éloignés de la vérité les récits que l'on fait de la stérilité de Malte. Il faut convenir cependant que la roche nue qu'on découvre en quelques endroits, y produit par fois une vue désagréable; mais en revanche, il y a, çà et là, un grand nombre de jardins, où sont des bocages d'orangers en pleine terre, qui donnent une verdure continuelle, même en hiver : la vue en est d'autant plus agréable, qu'ils sont chargés en même temps de fruits et de fleurs.

On ne laisse jamais reposer les terres; on les sème toutes les années, et chaque saison y donne un produit abondant. Le blé y pourrait être d'un rapport suffisant à la nourriture des habitans de l'île; mais la culture du coton étant plus lu-

crative, on la préfère à celle du froment que l'on se procure de la Sicile et, au besoin, de la Barbarie.

On cultive à Malte du coton de trois espèces, celui du *pays*, de *Siam*, et celui de couleur *canelle*, qu'on nomme des *Antilles*. Le coton est le principal produit de Malte; il y est très-bon et bien supérieur à celui du Levant.

Les légumes y sont excellens et les fruits délicieux. On en peut juger par les oranges, si estimées pour la couleur et pour le goût. Les raisins y sont exquis, et l'on pense qu'on pourrait en faire du vin qui ne le céderait en rien à celui de Chypre et à ceux des îles de l'Archipel. Les fleurs donnent à Malte une odeur plus agréable que partout ailleurs, surtout les roses dont les anciens faisaient un cas particulier. Cicéron reproche à Verrès de se faire porter, comme les rois de Bythinie, dans une litière, sur des coussins de roses de Malte.

Le miel, dans cette île, a une douceur et un goût délicieux : il est vanté par les meilleurs médecins, comme un excellent digestif. Les anciens en faisaient tant de cas, qu'ils le comparaient à celui du mont Hybla ou d'Hymette. Cicéron en parle comme d'un miel supérieur à celui des autres contrées, et c'est peut-être pour cette seule raison, que l'île avait pris le nom de *Mélita*.

Il y a une grande quantité d'eaux vives, et l'on compte dans une île aussi peu étendue, plus de quatre-vingts fontaines qui donnent continuellement de l'eau, et en telle abondance, que, dans l'hiver, on en laisse la majeure partie se perdre dans la mer.

Les bestiaux de différentes espèces y sont d'un goût excellent, et la volaille y est très-commune. Les grues de Malte formaient un des mets recherchés sur la table des Lucullus

et des Apicius. On y trouve beaucoup d'oiseaux de passage, et l'on y prend quantité de faucons. L'Ordre en envoyait en présent à toutes les Cours de l'Europe. Enfin Malte a tout ce qui est nécessaire à la vie : on se le procurait autrefois à très-bas prix.

Une chose particulière à l'île, c'est une race de petits chiens très-jolis et très-recherchés dans toute l'Europe, que l'on connaît sous le nom de *chiens de Malte*. Buffon les appelle *Bichons*. Ils jouissaient de la même célébrité du temps des Grecs et des Romains. Aristote dit qu'ils sont, dans leur petitesse, de la plus parfaite proportion. Timon nous peint les Sybarites allant au bain, suivis de petits chiens maltais.

Le principal port de Malte est partagé en deux par une péninsule ou langue de terre, sur laquelle est située la ville de la Valette. Rien de plus beau que la vue de l'intérieur du port, du côté du Levant : il offre un amphithéâtre composé de quatre villes, de trois forteresses, d'une infinité de bastions et de cinq baies sûres et commodes, pour recevoir nombre de vaisseaux.

La ville de la Valette a pris son nom du grand-maître qui s'appelait ainsi, et qui s'est à jamais rendu célèbre dans le siége de Malte : il a commencé à la bâtir en 1566. C'est maintenant la capitale de l'île. Ses principaux édifices sont l'église Saint-Jean, le palais du grand-maître, l'hôpital, la bibliothèque, les huit hôtels ou auberges des langues, c'est-à-dire, les demeures qui appartenaient aux nations dont l'Ordre était composé, les palais de justice, de l'université, les casernes, et quelques maisons magnifiques des Maltais. L'architecture en est admirable pour ces deux qualités, un goût exquis dans les formes des masses, et une noble simplicité dans les détails. Cependant les architectes de Malte ne vont étudier nulle part les modèles en ce genre.

De belles et larges rampes en pierre conduisent à de vastes rues bien droites et bien pavées. Elles sont tenues avec beaucoup de propreté; car les Maltais sont très-jaloux de cette qualité. Il y a dans la ville plusieurs fontaines dont l'eau se distribue par le moyen d'un grand aqueduc. Sur le rivage est un vaste môle où l'on va se promener pour y jouir de la vue du port et des bâtimens qui, chaque jour, arrivent de diverses parties de l'Europe.

Au nord-est de la ville, est le château Saint-Elme, construit en 1552. Les Turcs, dans le siége de 1565, s'en rendirent maîtres et le détruisirent; mais il a été depuis rétabli. De l'autre côté du fort, en face de la Valette, sont trois autres villes, l'une appelée *Vittoriosa*, qui existait avant l'arrivée des Chevaliers; l'autre la *Senglea*, et la troisième *Burmola*. Proche la *Vittoriosa* est le château Sant-Ange, construit en 827, au temps des Sarrasins. Ce château est la principale forteresse de l'île. Il est défendu autant par la nature que par l'art, et les Turcs ne purent jamais s'en emparer durant le siége.

Entre la *Vittoriosa* et le château Saint-Ange, était le fameux temple de Junon, dont les ruines existaient encore en 1530. On n'y voit plus aujourd'hui qu'un canal rempli d'eau. Au fond du port, dans un endroit appelé *Marsa*, on a découvert sur la fin du siècle dernier, les ruines des thermes construits au temps des Romains.

Il y a dans une baie, nommée *Il salvatore*, des jardins très-agréables, appartenant à des particuliers maltais, où l'on se rend pendant l'été pour y jouir de la fraîcheur de la mer. Du côté du couchant, le premier port qui se présente, est celui de Saint-Julien. On y voit aussi plusieurs jardins. C'est un endroit charmant, qui a l'avantage d'être à la proximité de la Valette. Plus loin, et près du port de Saint-Paul, est celui de la *Melleha*, ou salines anciennes. C'est,

dit-on, aux environs de ce port qu'était la grotte où Calypso reçut Ulysse.

Au milieu de l'île est l'ancienne capitale. C'est une des plus anciennes villes de l'Europe; elle fut bâtie par les Phéniciens avant la superbe Carthage. Cicéron, Ptolomée et Diodore de Sicile en font mention. D'abord, elle portait le même nom que l'île, et s'appelait *Mélite;* ensuite les Arabes la nommèrent *Médina*, c'est-à-dire, la Ville. Aujourd'hui on l'appelle *Notabile*, nom qui lui fut donné par Alphonse, roi de Sicile, en 1428. On la nomme vulgairement la *Vieille-Ville*. Sous les Phéniciens, au rapport de Diodore, les habitations de la ville étaient magnifiques. Il y avait un temple d'Apollon, et auprès un théâtre en marbre; un autre temple dédié à Proserpine, et des bains publics. On y remarque, parmi nombre de beaux édifices, la cathédrale, qui est d'une belle architecture et richement ornée, le palais du souverain, l'hôtel-de-ville et le collége.

Dans les murs de la porte de la ville, est une ancienne statue de Junon; et de tous côtés on remarque, çà et là, des chapiteaux, des architraves, des colonnes et des inscriptions en marbre; ce sont des débris du théâtre antique dont on a parlé ci-dessus.

Il y a dans les faubourgs d'anciennes catacombes et cryptes souterraines, qui méritent l'attention des curieux; elles servaient non seulement de sépultures aux morts, mais encore d'habitations aux vivans, dans le temps que Malte était sous la tyrannie.

Dans le voisinage de la ville, est un lieu de plaisance qui appartint autrefois à un des grands-maîtres de l'Ordre, et qu'on appelle le *Boschetto*. Il offre un joli château qui domine sur un vallon planté d'orangers et de toutes sortes d'arbres, et embelli d'un grand nombre de fontaines et de jets d'eau : cet endroit est très-pittoresque.

L'île de Malte est divisée en deux parties presque égales, dont l'une, à l'est de la ville, dite *Cité notable* ou *Vieille-Ville*, est habitée, tandis que l'autre qui est à l'ouest, est déserte. Dans la première, outre les villes, on compte vingt-deux bourgs. Ces bourgs, en langue maltaise, s'appellent *Rachal*, mot phénicien, qui signifie *séjour*. Quelques-uns, par leur étendue, leur population, la grandeur des édifices et des rues, et la richesse des habitans, méritent le nom de villes. On est étonné en voyant la majesté, la belle architecture, les décorations, les marbres et les peintures de toutes les églises de ces villages. En aucune partie de l'Europe on ne trouve, dans les campagnes, des églises aussi somptueuses.

On rencontre des ruines d'édifices antiques, d'un caractère colossal; et les pierres qui entrent dans leur construction, sont d'une énorme grosseur : il est très-probable que ces édifices étaient l'ouvrage des Phéniciens. Il y a encore d'autres ruines d'édifices antiques, de meilleur goût et d'une architecture plus belle, qui sans doute se doivent attribuer aux Grecs, comme celles de *Bingemma* et du *Zuricco*.

Enfin on trouve à Malte, en certains vallons, des bocages et des rochers pittoresques, où l'on admire la nature dans toute sa beauté. Et ce qui est au-dessus de tout ce qu'on vient de dire, c'est la situation de cette place, qui semble avoir été destinée à être la clef du Levant et l'arbitre de la Méditerranée. Une preuve de l'importance de cette île, sont les moyens tentés par quelques puissances pour s'en procurer la possession.

L'Angleterre, après avoir perdu Minorque, en 1756, tourna secrètement toutes ses vues sur Malte, dont elle chercha à se procurer la possession pour étendre son commerce, et diminuer celui de la France. La Russie sur-tout manifesta le dessein de s'en emparer. Dès le règne de Pierre-

le-Grand, cette puissance prétendit à cette conquête. On sait que le projet favori de ce monarque était de reléguer les Turcs en Asie, et de transplanter sa cour, des glaces de Moskou, dans l'heureux climat de l'antique Bysance. Voulant accroître le commerce de ses États, il entreprit d'abord de percer des canaux pour ouvrir des communications faciles entre la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Pour faciliter ces entreprises, il entrait dans ses vues de prendre Malte; mais la trop célèbre défaite de Pruth, en 1711, fit évanouir ses espérances : ce projet ne fut pas abandonné par ses successeurs. En 1770, l'amiral Spiritoff ayant fait voir à Catherine II les avantages qu'on retirerait de cette île, elle employa la ruse pour se la procurer. Il s'y fit des menées sourdes; et l'insurrection de Mannarino, en 1775, fut l'ouvrage du Marquis de Cavalcabo, ministre de Russie. Mais les tentatives de cette puissance échouèrent comme celles de l'Angleterre avant cette époque. Il était réservé à la France de ranger Malte sous ses lois : elle en eut quelque temps la possession, et aurait pu se la conserver, si le gouvernement d'alors, moins occupé de son ambition particulière, et pénétré d'avantage des véritables intérêts de la nation, avait su, en défendant une île si précieuse, sauver des entraves de ses voisins le commerce de la France, qui serait devenue par là maîtresse de la Méditerranée, et de tout le commerce du Levant; dût-on, par la suite, traiter avec l'Ordre des Chevaliers de Malte, que l'on aurait pu rétablir dans cette île.

Enlevé dans Patras par de cruels vainqueurs...

Lascaris, officier turc, chrétien et grec de naissance, était de l'illustre maison de ce nom, qui avait donné à l'Orient plusieurs Empereurs. Les Turcs, à la prise de Patras, ville de la Morée, le firent escalve fort jeune. Il fut élevé dans leur religion, et par un reste de considération pour la noblesse de son origine, on prit grand soin de son éducation.

Il servit d'abord parmi les spahis (cavaliers turcs), et par sa valeur il parvint aux premiers emplois de ce corps.

De leur énorme tube, infernale machine...
(*Chant V.*)

Les Turcs avaient dans ce siége des canons d'une excessive grosseur, de dix-huit pieds de longueur, appelés *basilics*, et qui portaient des boulets de deux jusqu'à trois pieds de diamètre : on prétend même qu'un de ces basilics, d'une énorme grandeur, tirait des boulets de pierre de cent soixante livres pesant. Le bruit de ces effroyables machines se faisait entendre à plus de cent milles à la ronde.

Ils font céder le roc à leur bouillant courage...

Quelque dur que fût le terrein sur lequel le fort Saint-Elme était bâti, à force de pionniers, les Turcs, dit l'histoire de Malte, poussèrent une mine sous le premier parapet de ce fort.

Cependant loin de Malte, et toujours dans l'attente...
(*Chant VI.*)

Le sixième Chant de la Maltéïde n'est rempli en partie que de la catastrophe d'Elvire. Qu'il soit permis de faire ici quelques remarques sur l'invention de ce personnage.

L'auteur, suivant l'histoire, n'avait pour cause du siége de Malte, que la prise de quelques galions turcs, chargés de marchandises précieuses pour les odalisques, ou maîtresses du grand-seigneur. Un tel motif en épopée n'était ni assez digne, ni assez puissant pour engager Soliman à tourner ses armes contre les Chevaliers; il fallait ennoblir le sujet, en employant un moyen qui joignît à l'outrage fait à sa hautesse, un attentat commis jusque sur son cœur. L'amour seul pouvait fournir ce moyen; et comme les mœurs

tout temps de nuages épais, et d'une fumée chaude et salée. Pour rafraîchissement, il fait avaler aux damnés une liqueur noirâtre toujours brûlante, semblable à de la poix fondue, qui circulera dans leurs veines : et il ne laisse à ces malheureux pour ombrage, qu'un certain arbre qu'il appelle *zacum*, dont les fruits, dit-il, représentent des têtes de diables.

Au reste Prideaux, auteur anglais, avoue qu'à l'égard du style et de la purete du langage, le livre de l'Alcoran est le plus parfait que nous ayons de l'élégance dans la langue des Arabes : l'auteur y excelle dans des pensées brillantes, etc. (D. V.)

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE.

TOME II.

Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés à la direction générale de l'imprimerie et de la librairie.

Comme un cèdre agité sur le front du Liban,
Dans ces rudes assauts se montrait Soliman.

Mathéide, ch. 16e

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE

PAR SOLIMAN II, EMPEREUR DES TURCS:

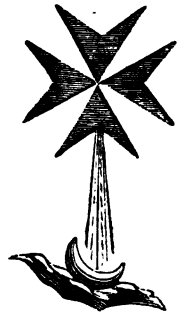
POËME EN SEIZE CHANTS,

AVEC DES NOTES,

PAR N. HALMA JEUNE.

SECONDE ÉDITION.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

J.-M. EBERHART, IMPRIMEUR DU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE,

RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.

1817.

LA MALTÉIDE.

CHANT SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Soliman s'embarque et se dirige vers Malte. — Rencontre qu'il fait pendant sa navigation. — Combat livré par lui. — Sa générosité envers ses ennemis. — Le siége du fort Saint-Elme continue. — Acharnement des Turcs et dévoûment des Chevaliers. — Les assiégés sont réduits à la dernière extrémité. — Belle résolution du grand-maître pour les secourir. — Ce qui se passe entre lui et plusieurs de ses Chevaliers. — Arrivée d'un des assiégés, qui apporte d'heureuses nouvelles. — Récit qu'il fait du succès inattendu des Chrétiens. — Le redoutable Dragut, tué sur les murs, demeure au pouvoir des vainqueurs.

LA MALTÉIDE

OU

LE SIÉGE DE MALTE.

CHANT SEPTIÈME.

Elvire n'était plus : son triste sacrifice
Du cruel Mahomet assurait l'artifice;
Et Soliman, forcé de venger son trépas,
Aux crimes de l'enfer allait prêter son bras.
  L'ombre disparaissait, et la nature entière
Avec ravissement revoyait la lumière.
Le sultan, l'œil frappé des premiers traits du jour,
Près d'Elvire est conduit par son fatal amour.
Là, déplorant sa perte, il prévenait l'aurore;
Là, devançant la nuit, il la pleurait encore.
Mais il cède au devoir; son cœur s'est résigné,
Et du plus prompt départ le signal est donné.
Sur la rive aussitôt tout se meut, tout s'empresse
De fuir ces monts hideux, siége de la tristesse.

C'est pour servir le prince et flatter son tourment,
Que la plus vive ardeur éclate en ce moment.
La voile est déployée; on s'affranchit des câbles,
Et la flotte a le ciel et les vents favorables:
Au bruit que fait entendre et prolonge l'airain,
Part et vogue à son gré l'illustre souverain.
Tout annonçait encor sa douleur pour Elvire.
Un lugubre appareil distinguait son navire :
A ses mâts qui fendaient les airs avec orgueil,
Flottaient superbement les marques de son deuil.
Trois fois, de ses vaisseaux les bronzes retentirent,
Et trois fois à leurs sons les échos répondirent:
Ils attestaient l'honneur et l'hommage éclatant
Qu'au monument d'Elvire on rendait en partant.
C'était pour ce tombeau laissé sur le rivage,
Des regrets du Sultan le dernier témoignage.
Il naviguait, l'esprit de vengeance occupé,
Lorsqu'un léger brouillard tout-à-coup dissipé
Laissa voir un vaisseau, dont la course rapide
Servait l'empressement d'une troupe intrépide :
Il menait aux combats de valeureux Chrétiens.
Ces Chevaliers partis des bords Siciliens,
Allaient, poussés d'audace, et dans la fleur de l'âge,
Sous un chef plein d'honneur attester leur courage.

Des défenseurs de Malte ils couraient à la fois
Partager et la gloire et les sanglans exploits.
Leur pavillon qui flotte au Sultan les décèle.
Mais, pareil à l'oiseau fuyant à tire d'aile
La serre du vautour qui le poursuit en vain,
Leur navire est déjà dans l'espace lointain;
Il allait échapper, sans une main puissante
Qui seule captiva sa voile impatiente.
Mahomet, par l'enfer servi dans ses desseins,
L'avait fait échouer sur des sables voisins;
Tandis que du Sultan redoublant la vitesse,
Il livrait l'équipage au fer de sa Hautesse.
Contre lui Soliman dirige ses vaisseaux;
Il l'atteint, l'investit, l'assiége sur les eaux.
Pour le réduire, en vain sa flotte foudroyante
Croit porter dans les cœurs la crainte et l'épouvante.
Le navire assailli, que rien ne peut mouvoir,
Oppose à l'infortune un puissant désespoir.
O courage inoui! deux fois sa résistance
Du sort en sa faveur fait pencher la balance;
Et deux fois Soliman, trompé dans ses efforts,
Laisse de son courroux échapper les transports.
Les Chrétiens toutefois, constans à se défendre,
Au grand nombre, au destin sont forcés de se rendre;

Ils sont pris et conduits au monarque irrité,
Qu'étonne tant de zèle et d'intrépidité.
Furieux il leur dit : « Chevaliers téméraires,
» Qui couriez partager le crime de vos frères,
» Quelle était votre audace ? et quel aveuglement
» Osa vous inspirer un tel acharnement ?
» Me braver jusqu'ici par tant de résistance !
» Est-ce assez de vos cœurs témoigner l'imprudence ?
» Et quel espoir si vain vous armait contre moi,
» Quand mon nom sur ces mers a tout rempli d'effroi ?
» Insensés ! veniez-vous, lorsque Malte succombe,
» Provoquer ma vengeance et creuser votre tombe ?
» Parlez, je vous l'ordonne; et par d'heureux détours,
» Chrétiens, n'espérez point de prolonger vos jours. »
Le chef des Chevaliers, outré d'un tel langage,
Librement y répond, fier de son esclavage :
« A ces jeunes guerriers qu'en tout guide l'honneur,
» Quel reproche, dit-il, peut-on faire, seigneur ?
» Objet, ainsi que moi, de vos haines cruelles,
» Conduits par le devoir, à leur serment fidelles,
» Chevaliers et soldats, il est vrai, brûlaient tous
» D'aller sur nos remparts s'illustrer contre vous.
» Aux yeux d'un ennemi, sans doute, c'est un crime;
» Mais si dans un courroux, injuste ou légitime,

» Jusqu'à vous la raison fait entendre sa voix,
» Admirez leur courage et respectez leurs lois.
» Ce sont elles, seigneur, qui dirigent leurs armes:
» Dès qu'elles ont parlé, tous bravent les alarmes.
» Prince, je l'avouerai, dût ma sincérité
» Avancer mon trépas, quoique peu mérité,
» Si le ciel eût servi leur généreuse envie,
» Ils allaient ou mourir ou sauver leur patrie.
» Rien, sans l'injuste sort, n'eût pu les retenir;
» Et de leur liberté, s'ils pouvaient l'obtenir,
» Tel est l'unique emploi qu'ils voudraient encor faire.»
Un murmure, à ces mots, le force de se taire.
Tout le conseil ému par le ressentiment,
Demande qu'il subisse un soudain châtiment;
Que d'une téméraire et superbe insolence
La mort soit, sans pitié, la digne récompense.
Tel était son arrêt. Mais à tant de rigueur
Le sultan plus humain s'oppose avec grandeur.
« Comme vous, mes amis, sa liberté m'étonne,
» Répond-il, mais l'honneur veut que je lui pardonne.
» Qu'il vive! nul de nous, sans avilissement,
» Ne saurait condamner un pareil dévoûment.
» C'est au sein des combats, que mon ame terrible
» Doit s'armer d'un courroux justement inflexible;

» Mais que j'attente aux jours d'un ennemi vaincu !
» Qu'à le frapper alors j'abaisse ma vertu !
» Trop de honte suivrait une action si lâche :
» A mon ressentiment donnons quelque relâche ;
» Et, sans perdre le tems à l'assouvir ici ;
» Sans me déshonorer en me vengeant ainsi,
» Courons, volons aux lieux, où, fumant de carnage,
» Mon bras ira punir le plus sanglant outrage. »
Il dit, et partageant ce noble sentiment,
La flotte fend le sein de l'humide élément.

Mais quel bruit, quel fracas dans Malte me rappelle ?
Que d'audace y renaît ! que de sang y ruisselle !
Le démon des combats redoublant de fureur,
Y répand l'épouvante, y sème la terreur :
Il s'y nourrit de meurtre, et, toujours plus avide,
S'y fait du sang qu'il verse un plaisir homicide.
Muse ! hausse mes sons ; inspire-moi des chants
Dignes de célébrer tant d'assauts éclatans :
A la voix d'un mortel prête un accent sublime ;
Échauffe mon esprit du beau feu qui t'anime ;
Et que ta main sur-tout, dirigeant mes pinceaux,
Donne un ton vigoureux à leurs mâles tableaux.

En vain des assiégés les troupes réunies
Avaient tenté vingt fois de nouvelles sorties.

L'imposant ravelin qu'elles avaient perdu,
Était par l'ennemi constamment défendu:
Déjà même élevant de terribles machines,
A force de travaux, d'instrumens de ruines,
Il avait des remparts excédé la hauteur
Et du fort assiégé battu l'intérieur.
De ses foudres d'airain les bouches meurtrières
Recevant, exhalant d'infernales matières,
Jusqu'au sein de leurs murs écrasaient les Chrétiens,
Et ravissaient au fort ses plus fermes soutiens.
Avec quel zèle alors, triomphant de son âge,
Mustapha court des siens gourmander le courage!
Nul relâche pour eux. De sa bouillante ardeur,
Il échauffe, ranime, enflamme leur valeur:
Il veut, pour assurer, pour hâter sa conquête,
Franchir dans sa largeur le fossé qui l'arrête.
Et prêt à le servir, un intrépide effort
Va lui faire un chemin jusqu'au sommet du fort.
Aussitôt mille bras y transportent des chênes,
De pesans madriers et de longues antennes,
Dont le prompt assemblage y fait un large pont,
Où l'Ottoman déploie un redoutable front.
La foule au même instant, avide de carnage,
Y court jusqu'aux remparts se frayer un passage:

Elle y fond plus rapide et sans ordre de rang,
Que les flots mutinés d'un superbe torrent,
Qui, grossi par la pluie et dégageant sa source,
Rompt tout ce qui s'oppose au progrès de sa course.
Rien ne peut résister à l'effort de ses eaux :
Du riche laboureur il détruit les travaux.
Le berger qu'il surprend avec peine l'évite,
Et croit trouver la mort dans le champ qu'il habite.
A la faveur du pont, l'ennemi furieux
Sur le mur se répand à flots tumultueux.
Tout cède en cette attaque à sa rage guerrière;
Tandis que de l'airain la grêle meurtrière,
Sans relâche pleuvant du fatal ravelin,
Dans l'enceinte du fort porte un trépas certain.
Cependant les Chrétiens qu'un tel danger menace,
N'y cessent d'opposer une invincible audace :
Assaillis, mais d'un front que rien ne fait pâlir,
Sous leurs murs foudroyés tous vont s'ensevelir :
Ils affrontent la mort, ils bravent le carnage.
Leur espoir, leur salut n'est plus qu'en leur courage;
Ils n'écoutent que lui. Chefs, officiers, soldats,
Tous vers les assiégeans précipitent leurs pas.
Quelle image autour d'eux des horreurs de la guerre !
Des cadavres sanglans jonchent ici la terre;

Là gissent de leurs corps des membres séparés.
Plus loin sont des guerriers, hâves, défigurés,
Brûlés par le soleil, tout couverts de poussière,
Et que soutient encore une vertu guerrière.
Qui le croirait? Plusieurs, à leur dernier soupir,
Font à l'envi paraître un généreux desir.
La mort seule interrompt, finit leur résistance:
Tous livrent au trépas un reste d'existence.
Abel de la Gardampe, atteint d'un coup mortel,
Tombe, et se traîne encor jusqu'au pied d'un autel.
En vain on le supplie, en vain on le conjure
De ne point refuser qu'on ferme sa blessure:
« Nobles guerriers, dit-il, et vous, braves servans! (*a*)
» Cessez de me compter au nombre des vivans.
» Portez, portez vos soins à tous ceux de nos frères
» Qui seuls pourront survivre à nos destins contraires. »
A ces mots il leur fait un éternel adieu:
Il invoque le ciel, se recommande à Dieu;
Puis il expire, heureux de perdre ainsi la vie
Pour la foi, ses amis, l'honneur et la patrie.
Cependant répandus sur les débris fumans,
Se grossissent encor les flots des Musulmans.

(*a*) Les frères servans de l'Ordre.

Ils voudraient dans le sang, dont s'abreuve leur rage
Du dernier des Chrétiens éteindre le courage.
Ce fort, de l'Ordre entier devenu le tombeau,
N'offre plus dans ses murs qu'un effrayant tableau.
Le sort des assiégés, leur fin triste et cruelle
Afflige de leur chef l'amitié paternelle.
Mille fois il se plaint qu'avec tant de pouvoir
A ses desirs s'oppose un rigoureux devoir,
Et que, loin des périls, une vaine prudence
Ait jusqu'en ces momens captivé sa vaillance.

On accourt, on s'assemble au sein de son palais.
La plus sombre douleur se peint dans tous les traits.
Partout avec le deuil règne un morne silence:
En des cœurs interdits, fermés à l'espérance,
Qu'il se montre expressif, et qu'il est alarmant!
La Valette le rompt, dit, d'un ton véhément:
« Guerriers! voici le jour, où chacun de sa vie
» Doit payer le tribut qu'impose la patrie.
» Dans leurs constans efforts trahis par le malheur,
» Nos frères combattans, mourans au champ d'honneur
» Veulent que nous allions, poussés d'un saint courage
» Des périls avec eux faire un noble partage:
» Avant que nos remparts ne perdent leurs secours,
» D'un torrent ennemi j'arrêterai le cours!

» Ici, loin des assauts, que rien ne nous retienne!
» Que Malte, le devoir, nos vœux, la foi chrétienne,
» Dans le fort assiégé prompts à guider nos pas,
» Ne nous inspirent plus que l'amour du trépas!
» Chevaliers! suivez-moi; volons à la victoire;
» Courons y mériter une éternelle gloire,
» De tant d'assauts sanglans accélérer la fin,
» Mourir ou triompher des rigueurs du destin. »

Disant ces mots, il prend ses redoutables armes.
Déjà, d'un pas rapide, il volait aux alarmes.
Mais par les Chevaliers dans sa course arrêté,
C'est en vain qu'il recoure à son autorité.
Une foule à ses pieds, d'une voix suppliante,
Oppose à ses desseins une prière ardente :
On s'assemble, on se presse autour de ce guerrier;
On prie, on le conjure, au nom de l'Ordre entier,
D'epargner une vie à l'Europe si chère :
« C'est à nous de fléchir sous un destin contraire,
» Lui dit-on, mais qu'un chef, notre unique soutien,
» Et l'exemple et l'honneur de l'Empire Chrétien,
» Des plus affreux hasards affrontant la tempête,
» Aux caprices du sort aille livrer sa tête!
» C'est en lui nous ravir jusqu'au dernier espoir!
» En vain l'honneur veut-il commander au devoir.

» Le besoin, nos dangers, tout, seigneur, vous supplie
» D'user mieux du pouvoir que le ciel vous confie.
» Eh! qui pour nous aurait tant de soins paternels!
» Avec vous emportant nos regrets éternels,
» A quelle extrémité voulez-vous nous réduire?
» Quelle ardeur si funeste a donc pu vous séduire?
» Avant de prodiguer vos précieux secours,
» Souffrez que les destins disposent de nos jours.
» Le Dieu qui nous défend, qui pour nous vous conserve,
» A de plus grands travaux vous-même vous réserve:
» Un jour fatal approche, où d'insignes combats
» Pour délivrer ces lieux, armeront votre bras.
» Mais qu'aujourd'hui, seigneur, quand il vous reste encore
» Des amis, des guerriers que leur courage honore,
» Sans besoin, vous couriez à des périls certains!
» Nous, l'État, tout s'oppose à de pareils desseins.
» Vivez : que Malte en vous espère et se rassure!
» La raison, le devoir, l'honneur vous en conjure. »

Par mille et mille cris ces mots interrompus,
De la Valette alors sont à peine entendus.
Cependant vers ces lieux un Chevalier s'avance.
Du puissant chef de l'Ordre il cherche la présence.
On l'accompagne au bruit des applaudissemens,
Présage inattendu d'heureux événemens.

Il entre : à son aspect renaît la confiance;
Et ce guerrier, le front rayonnant d'espérance,
Vient devant les Chrétiens, d'étonnement saisis,
Faire au nom de ses chefs d'incroyables récits.
Chacun des Chevaliers, avant que de l'entendre,
Interprète à son gré ce qu'il brûle d'apprendre.
De leurs derniers malheurs ils semblent moins touchés.
Mais sur lui tous les yeux demeurent attachés :
Et, pressé de céder à tant d'impatience,
L'illustre Chevalier en ces termes commence :
« Déjà les assiégeans, a force de travaux,
» Par des coups plus pressés, par des efforts nouveaux,
» Dans l'excès d'une ardeur et d'une audace égale,
» Avaient fait aux remparts une brèche fatale.
» Ils s'y précipitaient, quand nos chefs, nos soldats
» S'empressent d'accourir, de repousser leurs pas.
» Serrés et déployant un front plus redoutable,
» Ils présentent partout un mur impénétrable.
» Ni le fer, ni le feu ne les peut enfoncer;
» On les voit à la fois atteindre, renverser
» Tous ceux des Musulmans dont la rage obstinée
» Ou précède ou dirige une foule acharnée.
» Le meurtre qui s'accroît devient continuel.
» Dans son farouche espoir, dans son dépit cruel,

» Sans cesse l'assiégeant devant nous se présente,
» Donne ou reçoit la mort sans que rien l'épouvante.
» Furieux et toujours sur la brèche arrêté,
» Il joint le désespoir à la témérité;
» Et telle que l'on voit la vague mugissante
» Fondre sur un navire, au sein de la tourmente,
» Tels j'ai vu des bachas les bataillons poudreux
» S'élancer vers nos murs avec des cris affreux.
» Leurs intrépides chefs s'avançaient à leur tête.
» Prompts à tout hasarder pour saisir leur conquête,
» Ils allaient pénétrer au sein de nos remparts,
» Où déjà dans les airs flottaient leurs étendards.
» Dragut est le premier dont l'étonnant courage
» A travers mille feux peut se faire un passage.
» Mustapha, son rival; Hascen et Piali
» Sur la brèche après lui gravissent à l'envi.
» Mais un nouveau combat au même instant s'engage.
» Dragut, ses compagnons, fiers de leur avantage,
» Excités par l'espoir d'un triomphe certain,
» Prétendent plus avant se frayer un chemin.
» Dans leur impatience, ils devancent l'armée.
» C'était à la faveur d'une épaisse fumée,
» Que, bravant des Chrétiens les bronzes meurtriers,
» Ils voulaient dans leur choc renverser nos guerriers;

» Mais outrés, n'écoutant que l'honneur qui les guide,
» Les Chevaliers sur eux fondent d'un pas rapide.
» De l'altière cohorte ils domptent la fureur,
» Et dispersant ses rangs, la glacent de terreur.
» Dragut demeure alors sans soldats et sans suite.
» La peur à tous fait prendre une honteuse fuite:
» Il n'en est point troublé. Dans un péril si grand,
» Il voit l'affreuse mort d'un œil indifférent.
» Il combattait toujours; et, jusqu'en sa défaite,
» Il semblait dédaigner de faire sa retraite.
» Enfin, au moment même où, du sein du trépas
» Il sort, court tout sanglant rallier ses soldats,
» L'impétueux Médran sur lui se précipite,
» Et lui décharge un coup que ce héros évite:
» Accepte le combat, lui dit ce Chevalier,
» Et des bachas toi-même expire le premier.
» Le fier Dragut repart d'un coup de cimeterre,
» Dont le fer esquivé s'en va frapper la terre;
» Il redouble, et Médran, toujours plus excité,
» Oppose et son courage et son agilité.
» Cent coups portés, parés avec la même adresse,
» Annoncent de tous deux la force et la souplesse.
» Tantôt, ces combattans se mesurent des yeux;
» Tantôt, d'un geste altier, menaçant, furieux,

» Ils font pleuvoir le fer sur leur brillante armure,
» Dont l'acier retentit avec un long murmure.
» Dragut inébranlable, est tel qu'un sanglier
» Qui résiste à l'effort d'un courageux limier.
» Sans cesse harcelé, cet animal terrible
» Présente à son attaque un front inaccessible.
» De même le bacha, d'un bras ferme et nerveux,
» Soutient seul un assaut et long et périlleux.
» L'adresse toutefois sur la force l'emporte:
» Et prévenant les coups qu'en vain Dragut lui porte,
» Médran l'épie, attend, et saisit le moment
» Où ce fier ennemi, dans un faux mouvement,
» Lui découvre, au défaut de sa large cuirasse,
» Un passage vingt fois tenté par son audace.
» Son glaive au même instant étincelait dans l'air.
» Du bacha qu'il menace il engage le fer,
» Le détourne, et d'un coup, violent et rapide,
» Fait tomber à ses pieds ce rival intrépide.
» L'acier qui l'a frappé lui traverse le flanc;
» Et son ame s'exhale avec des flots de sang.
» De son corps, le vainqueur retire son épée:
» Et la levant au ciel, de sang toute trempée,
» Dieu! s'écriait Médran, arbitre des combats,
» Qui m'as daigné prêter la force de ton bras,

» Pour hommage reçois ce sang de ta victime;
» Je te l'offre d'un cœur que ta foi seule anime.
» Fais que les Musulmans, dans leurs desseins trahis,
» Renonçent au succès qu'ils s'en étaient promis :
» Ou si, pour éprouver plus long-tems notre zèle,
» Ta sainte volonté dans nos murs les rappèle,
» Entends ma voix; permets que notre dévoûment
» Triomphe par toi seul de leur acharnement.
» A peine a-t-il au ciel adressé sa prière,
» Que vers lui du Croissant accourt l'armée entière.
» Honteuse mais trop tard de son lâche abandon,
» Elle en veut à l'instant mériter le pardon.
» Elle arrive... Elle voit, spectacle affreux pour elle!
» Un de ses chefs plongé dans la nuit éternelle.
» L'effroi, le désespoir s'empare des esprits.
» La douleur aux soldats fait pousser mille cris.
» Que d'accens de leurs cœurs expriment les alarmes!
» Pour la première fois leurs yeux versent des larmes.
» Dragut leur était cher : cœur juste et généreux,
» Il témoigna toujours de tendres soins pour eux.
» Au bruit de son trépas, tous à la fois gémirent,
» Et pleins d'un noir dépit dans leur rage frémirent.
» Cependant sur la brèche, au malheureux Dragut
» Chacun de tout son sang veut payer son tribut.

» Quel carnage renaît de tant de funérailles !
» D'un côté, c'est l'ardeur de sauver ses murailles ;
» De l'autre, le desir de venger un guerrier
» Tombé sous le tranchant d'un homicide acier.
» Pour enlever son corps, à tout déterminée,
» La foule envain déploie une audace obstinée.
» Le héros, digne objet de deuil et de fureur,
» Demeure dans le fort au pouvoir du vainqueur. »

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Le député de la place assiégée continue ses récits. — Allégresse des Chevaliers dans leurs forts. — Affliction des Turcs après la mort de Dragut, un de leurs plus grands capitaines, et le plus cher aux soldats. Sélima, l'une de ses femmes, forme le projet, avec ses compagnes, d'aller demander son corps aux Chrétiens. — Ce projet est exécuté. — Ce qui se passe de leur part et de celle des Chevaliers. — Le grand-maître les admet au festin pompeux qu'il donne, en réjouissance de ses succès. — Peinture de ce festin. — Un chevalier prend une harpe, et chante les hauts faits des Héros, etc.

CHANT HUITIÈME.

D'une voix par le zèle et l'espoir soutenue,
Le même Chevalier en ces mots continue :
« Mille et mille assaillans qui nous portaient la mort,
» Voulant venger Dragut, en partagent le sort.
» Plus le danger s'accroît, plus la foule s'augmente.
» Des deux côtés pour vaincre, il n'est rien qu'on ne tente :
» Et les fiers Musulmans l'un par l'autre pressés,
» Poussent jusque vers nous leurs flots embarrassés.
» Mais à peine en nos murs s'ouvrent-ils un passage,
» Qu'au lieu de la victoire, ils trouvent le carnage.
» Coupés par un rempart qui trahit leur dessein,
» Leurs rangs, bientôt rompus, nous menacent en vain.
» Sans défense et pourtant armés du cimeterre,
» Ils sont par nos guerriers vingt fois couchés par terre :
» Victimes du trépas, sous des traits différens,
» On ne voit plus chez eux que blessés, que mourans,
» Dont les accens plaintifs, dont les voix lamantables
» Ne sauraient émouvoir des cœurs inexorables.

» Les chefs qui n'avaient pu, dans un trouble si grai
» De cette multitude arrêter le torrent,
» Confondus dans la foule, et maîtrisés par elle,
» Frémissent de sa perte, et condamnent son zèle.
» Mais à peine avaient-ils de leurs fougueux soldats
» Réprimé l'imprudence et suspendu les pas,
» Que forcés d'éviter une entière défaite,
» Ils vont criant, pressant de faire la rétraite.
» La trompette bruyante, en éclatant soudain,
» Fait entendre dans l'air l'aigre son de l'airain.
» On obéit : chacun, dans l'effroi qui l'agite,
» Vers la brèche, à grands pas, vole, se précipite :
» En un instant l'armée a regagné le pont.
» Mais tandis qu'elle y court nous cacher son affront,
» Sur elle, dans sa fuite encor tumultueuse,
» Fond de nos Chevaliers l'élite impétueuse.
» Rien ne peut l'arrêter. De son hardi projet
» Le pont ressent alors le dévorant effet.
» Des torches, des brandons y sont lancés par elle,
» Et la flamme partout sous les pieds étincelle.
» A des bois desséchés, à des mâts résineux
» S'attachent à l'envi d'insatiables feux,
» D'où s'exhale un brouillard, tourbillon de fumée,
» Qui dérobe à la vue et l'une et l'autre armée.

» De tous côtés surpris, entourés du trépas,
» Les assiégeans d'abord revolent sur leurs pas.
» Mais, en se grossissant, leur foule s'embarrasse;
» Et nos jeunes guerriers, qu'emporte leur audace,
» Servis par le hasard, tout sanglans, tout poudreux,
» Redoublent de vigueur et s'acharnent contre eux.
» Un désordre fatal se joint à ces alarmes.
» Les cris des combattans, le heurt, le choc des armes;
» Le fer, le feu, la mort, partout se déployant,
» N'offrent plus en ces lieux qu'un spectacle effrayant.
» L'assaut qu'on se livrait tout-à-coup recommence.
» L'Ottoman rassuré rappelle sa constance,
» Et devant les Chrétiens forcé de s'arrêter,
» A leur troupe invincible il ose résister.
» Hascen, qu'en ce péril un zèle prompt engage,
» Fait sentir par ses coups l'effort de son courage:
» Il rend et la valeur et la force au soldat;
» Et tout, à son exemple, avec ardeur combat.
» Alors, avec l'attaque, avec la résistance,
» D'un si terrible assaut s'accroît la violence.
» Mahométans, Chrétiens, à combattre obstinés,
» Sont tous également à leur perte acharnés.
» Dans les cruels transports d'une fureur nouvelle,
» Avec de cris aigus, on se presse, on se mêle.

» Partout règnent le meurtre et la confusion.
» Nul ordre dans les rangs, nulle distinction.
» Parmi les combattans, le soldat, le chef même
» Ne peut se reconnaître en ce tumulte extrême.
» Une sombre vapeur qui s'étend autour d'eux
» Les couvre tout-à-fait d'un voile ténébreux;
» Et plus d'un renversé va, du pont, dans l'abîme
» Partager en tombant le sort de sa victime.
» Peignez vous ces guerriers, tous, de sang altérés;
» Voyez-les furieux, tantôt désespérés,
» Se saisir, se pousser au bord du précipice;
» Et là, sans le prévoir, trouver un prompt supplice.
» Le vaincu dans sa chute entraîne le vainqueur.
» Un bruit affreux se mêle à ces scènes d'horreur:
» On n'entend que des cris de douleur et de rage.
» Mais un torrent de feux interrompt le carnage;
» Et Chrétiens, Ottomans, d'égale ardeur épris,
» Sont par un tel obstacle au même instant surpris.
» Le sort laissait flotter la victoire incertaine:
» Il les flattait encor d'une espérance vaine,
» Quand la flamme irritée, avide d'alimens,
» A la fuite contraint Chrétiens et Musulmans.
» L'assiégé, l'assiégeant tout-à-coup se sépare.
» Chacun fuit sans combat un élément barbare.

» Des deux côtés, enfin, tous se sont retirés
» Epuisés de fatigue et de meurtre enivrés.
» Mais de combien d'entre eux une éternelle absence
» N'a-t-elle pas été la triste récompense!
» Les Musulmans, sans fruit, laissent parmi les feux
» Des blessés, des mourans, des cadavres nombreux:
» Et de nos Chevaliers l'élite valeureuse,
» En déplorant des siens la perte douloureuse,
» Sent au moins se mêler à ses justes regrets
» Le consolant espoir que donne le succès.
» Ses desirs sont remplis. Le fatal pont s'écroule,
» Et des morts dans l'abîme il engloutit la foule.
» Il tombe avec fracas dans un fossé profond,
» Où, parmi ses débris, tout alors se confond.
» Cependant vers nos murs à pas lents on ramène
» De généreux guerriers qui respirent à peine,
» Adorne, Péyra, Laroche, Rivaros,
» Guérare, Debridiers et tant d'autres héros,
» Dont l'illustre malheur, les blessures sanglantes
» Sont de leur dévoûment les marques éclatantes.
» Arrivés dans le fort, des soins, d'heureux secours
» Sont par nous prodigués au salut de leurs jours;
» Et l'art, en leur faveur, disposant la nature,
» Sur leur pénible sort nous calme et nous rassure.

» Mais pour nos compagnons sous le fer expirés,
» De quels chagrins encor nos cœurs sont déchirés!
» Guerriers, et vous, seigneur, souffrez qu'ici ma bouch
» Exprime un sentiment qui m'anime et vous touche.
» Payons-leur nos tributs : oui, qu'il nous soit permis,
» Tout en les admirant, de pleurer nos amis.
» Broglio, Gonzalès ont terminé leur vie.
» Leur mort à d'autres chefs semblait digne d'envie :
» Et Mesquita, Guiral, Roble, Garzerantos,
» Ont aussi de leur sang versé les derniers flots.
» C'était peu de sauver et nous et nos murailles ;
» Ils voulaient hasarder de nouvelles batailles,
» Et, par un noble orgueil, détruire, de leurs mains,
» L'espoir des assiégeans, trompés dans leurs desseins.
» Le ciel a couronné leur généreuse audace.
» Mais jusqu'en nos succès quelle insigne disgrâce!
» Victimes de leurs vœux si dignement remplis,
» Sous des débris fumans ils sont ensevelis.
» Quel prix de leurs exploits et quelle sépulture!
» Faut-il que la valeur éprouve cette injure? »
A ce discours, ses yeux se remplissent de pleurs.
L'assemblée en secret partage ses douleurs.
Tous les cœurs sont émus; au trépas de leurs frères
Ils donnent des soupirs et des regrets sincères.

Cependant le grand-maître à leur juste chagrin,
Dans sa discrète peine, oppose un front serein;
Et de ses Chevaliers exaltant la victoire:
« Ils sont tous morts, dit-il, au sentier de la gloire!
» Et loin de déplorer la fin de ces guerriers,
» Amis! vantons plutôt l'éclat de leurs lauriers:
» Ils ont pour nous rempli dignement leur carrière.
» Qui n'envîrait leur sort, à son heure dernière!
» Qui ne voudrait, comme eux, en d'illustres combats,
» Vivre par sa mort même au-delà du trépas!
» Mais jouissons du fruit d'un si grand sacrifice:
» Avec eux combattait un Dieu juste et propice.
» Tant d'assauts par son bras ont été soutenus,
» Vos efforts secondés et nos murs défendus:
» Par lui nous triomphons. Sous sa main formidable,
» Est tombé des bachas le plus infatigable,
» Dragut, dont la valeur se faisait redouter,
» Et la mâle vertu chérir et respecter.
» Que sa mort nous rassure. Amis! avec sa vie,
» Aux tristes Musulmans l'espérance est ravie.
» D'un courage si fier l'anéantissement;
» La honte, le dépit, l'effroi, l'accablement,
» Voilà tout le succès d'un sultan redoutable.
» Loin de nous toutefois un sentiment coupable!

» En guerriers que désarme et touche le malheur,
» Sachons, pour l'obtenir, mériter le bonheur.
» Au lieu de n'écouter qu'une rage cruelle
» Qui se fait un devoir d'une haine éternelle,
» Respectons dans sa mort un ennemi vaincu,
» Et qu'à ses Musulmans il soit par nous rendu!
» Telle est ma volonté. Que demain, dès l'aurore,
» Le camp recouvre un chef aux siens si cher encore;
» Et là, que ses amis, dans le dueil et les pleurs,
» Lui rendent à leur gré de funèbres honneurs.
» Nous, pour qui son trépas est un heureux présage,
» Veillons à conserver un puissant avantage;
» Redoublons de constance, et que de prompts travaux
» Rétablissent nos murs, détruits par les assauts.
» Cependant qu'une prompte et soigneuse assistance
» De nos frères blessés assure l'existence.
» Mon cœur souffre et respire également pour tous:
» Que rendus au repos, ils reçoivent de nous
» Tous les soulagemens que leur doit ma tendresse,
» Dans la noble pitié qui pour eux m'intéresse. »
Il dit, et commandé par un zèle divin,
Il dirige ses pas vers le temple voisin.
Soudain le peuple accourt; soudain, sur son passage,
Mille cris des vainqueurs célèbrent le courage;

Tandis que, d'un côté, les cloches dans les airs
Joignent leur voix sonore à de mâles concerts.
Dans l'enceinte du Dieu, roi des rois de la terre,
Le cortége entre au bruit d'un belliqueux tonnerre.
De ce temple sacré, que la foule remplit,
D'un chant majestueux la voûte retentit;
Chant auguste, porté par la reconnaissance
Aux pieds de l'Éternel pour sa sainte assistance.
Ces hommages rendus à la divinité
Par le zèle d'un peuple à la joie excité;
Ce transport, ces élans d'une bouillante ivresse
Des esprits rassurés annonçaient l'allégresse.
Pendant qu'ils éclataient, les Chevaliers blessés
Par de nouveaux guerriers ont été remplacés:
Ils arrivent du fort, dans les bras de leurs frères
Qui, par des soins touchans, des secours salutaires,
De leur pénible sort corrigeant la rigueur,
Dans leurs corps épuisés rappellent la vigueur.
Cependant, hors des murs, interdite, alarmée,
Gémit des Musulmans la malheureuse armée.
Chefs et soldats, tout pleure, en ce funeste jour,
Un héros disparu sans espoir de retour.
La nuit, en ramenant et le silence et l'ombre,
A tant d'affliction prêta son voile sombre,

Et du camp tout entier, plongé dans la douleur,
Accrut de plus en plus le deuil et la terreur.
Alors, de ses accens, une voix déchirante
Du plus cher des mortels fait retentir la tente.
La jeune Sélima la remplit de ses cris.
Quel sentiment commande à ses tristes esprits!
Dans un si grand revers, troublée, inconsolable,
Elle accuse le ciel du destin qui l'accable:
Du reproche elle passe à de plus vifs transports,
Veut revoir un amant, expirer sur son corps,
Témoigner à Dragut, idole de son ame,
Ses ennuis, ses tourmens, sa déplorable flamme.
A ses côtés, versant d'aussi sincères pleurs,
Des compagnes en deuil partagaient ses douleurs.
Dragut les chérissait: à toutes, sans faiblesse,
Son cœur fier mais sensible exprimait sa tendresse.
Tous les jours ce guerrier, au retour des combats,
Plein d'un nouveau desir revoyait leurs appas.
Héros, il les quittait; amant, par sa présence
Il les dédommageait de sa trop longue absence;
Et quand, du champ pénible, ouvert à sa valeur,
Il revenait poudreux, épuisé de chaleur,
Quel tableau succédait à celui des alarmes!
L'une courait à lui, s'emparait de ses armes,

Le soulageait du poids de son lourd bouclier
Remis par elle aux mains d'un fidèle écuyer.
Une autre décorait, d'une soie éclatante,
Le siége où ce bacha reposait dans sa tente.
Celle-ci recevait son turban de sa main.
Il s'asseyait alors: et Sélima soudain
De son front redoutable essuyait la poussière;
Tempérait de ses yeux l'étincelle guerrière,
Et le faisait passer, quand finissait le jour,
De l'horreur des assauts aux plaisirs de l'amour.
Tel le terrible Mars, au sortir des batailles,
Rassasié de meurtre et las de funérailles,
Par sa flamme appelé dans les bras de Cypris,
Souvent y revolait de ses charmes épris.

Sélima, d'un héros amante la plus belle,
Egalait en appas cette aimable immortelle.
Son âge était celui que l'on donne aux amours,
Age heureux des plaisirs, doux printems de nos jours!
La fraîcheur de son teint l'emportait sur la rose
Pour l'amoureux Zéphire en nos jardins éclose:
Elle charmait sans art; et ses attraits vainqueurs
Au pouvoir de ses yeux asservissaient les cœurs.

Hélas! loin de Dragut, plus de bonheur pour elle!
Dans ce triste penser, dans sa douleur mortelle,

S'élance, et sur Dragut épuisant sa douleur,
Tombe sans mouvement, sans force et sans chaleur.
Aux côtés du héros ses compagnes tremblantes
Sont de même sans voix, pâles et défaillantes.
Un si touchant spectacle excite la pitié.
Chacun plaint de ces cœurs la trop vive amitié.
On s'assemble; on s'empresse, en volant à leur aide,
D'apporter à leurs maux le plus puissant remède.
Du fort, on les conduit vers l'antique cité.
Surpris et d'un saint trouble en secret agité,
L'Ottoman respectable à chaque pas admire
Des vertus des Chrétiens le généreux empire,
Et le vif intérêt qu'inspire le malheur
A des cœurs en tout tems dirigés par l'honneur.
Il arrive, on l'accueille; et son illustre suite
Dans un vaste édifice est d'abord introduite:
Elle y voit, en entrant, des ornemens guerriers,
Les bustes, les portraits des plus grands Chevaliers.
Un somptueux festin dans ce palais s'apprête.
C'est l'ordre du grand-maître: il veut qu'un jour de fête
Se mêle aux jours de deuil que tant d'affreux combats
N'ont cessé d'amener dans ses tristes États;
Et que ses ennemis sachent qu'il met sa gloire
A ne point abuser du fruit de la victoire;

A respecter sur-tout la vertu, le malheur,
Comme des droits puissans et sacrés au vainqueur.
Déjà de mets exquis on a chargé les tables.
De jeunes Chevaliers, des vieillards respectables,
Attentifs, pleins d'égards et d'affabilité,
Sur de riches tapis font asseoir la beauté.
D'honneurs ils comblent tous leurs aimables convives,
Dont le cœur, qui se peint dans leurs grâces naïves,
Eprouve un certain charme, un secret sentiment
Et de reconnaissance et d'attendrissement.
Enfin arrive l'heure où le festin commence.
Partout règne le faste au sein de l'abondance.
Le grand-maître y préside, avec une candeur
Qui toujours sur son front s'allie à la grandeur.
Quelle réunion! la grâce, la jeunesse,
L'âge qui lui succède et la sage vieillesse!
Ils forment un contraste et piquant et nouveau,
Offrent à l'œil charmé le plus heureux tableau.
Là, paraît la beauté plus fraîche que la rose:
Ici, dans ce vieillard où la vertu repose,
La majesté se joint aux ravages des ans.
A côté, quel air mâle et quels traits imposans!
De la virilité c'est l'honorable image.
Près d'elle, à la fraîcheur dont brille son visage,

A ce léger duvet, épars sur son menton,
Ce guerrier du bel âge annonce la saison.
Dans tous la gaîté vive est jointe à la décence.
Nul trait, nulle équivoque où perce la licence.
On mêle à ses récits des faits intéressans,
Dont l'importance éveille et l'esprit et les sens.
De chacun cependant la coupe transparente
Se vide, et se remplit d'une liqueur brillante,
Dont le jus pétillant, dans sa vivacité,
Fait jaillir la saillie et régner la gaîté.
Au sein de ces plaisirs qu'avouait la sagesse,
Sélima goûta peu la commune allégresse.
Son esprit inquiet, distrait par le chagrin,
Se nourrit de douleur pendant tout le festin.
Ses compagnes en deuil partageaient ses alarmes.
Un indiscret ennui se peignait dans leurs charmes.
Le grand-maître, touché de leurs secrets tourmens,
Veut que l'on s'y conforme en ces heureux momens:
On cède à tant d'égard; et bientôt le silence
Succède à la gaîté, fille de l'abondance.
Alors un Chevalier, disciple d'Amphion,
De tous les assistans fixe l'attention:
Il sait, par des accens qui s'emparent de l'ame,
Y porter tout le feu du talent qui l'enflamme:

Il prélude; et passant à des tons plus suivis,
Il touche, étonne, émeut, tient tous les cœurs ravis.
La harpe sous ses doigts rend un accord sublime.
Lui-même, de l'honneur organe magnanime,
A sa mâle harmonie il accorde sa voix;
Et des héros il chante en ces mots les exploits:

Trésors, rangs, dignités, tout périt sur la terre.
Ces biens et ces grandeurs,
De la fortune aveugle, inconstante et légère
Sont de frêles faveurs.

Mais sur leurs vains débris, cette immortelle gloire,
Ces superbes lauriers
Que le héros moissonne au champ de la victoire,
Demeurent tout entiers.

Que le tems destructeur, dans sa course rapide,
Dévore nos instans!
Contre l'ardent mortel que l'héroïsme guide,
Ses coups sont impuissans.

Il prend un noble essor vers la race future;
Et, le front radieux,

Il commande au destin, il triomphe et s'assure
Un rang parmi les cieux.

Si, victime du sort, à ses coups il succombe;
Tandis que pour jamais
Sa dépouille repose au séjour de la tombe,
Il vit dans ses haut faits.

D'une aile infatigable, il vole d'âge en âge
A l'immortalité;
Et des siècles d'oubli son nom et son courage
Percent l'obscurité.

Quel être si fameux, s'il n'a ceint de la gloire
Les rayons imposans,
Prétendrait, après soi, soustraire sa mémoire
A l'attentat des ans?

Roi, guerrier, citoyen, tout est flétri sans elle;
Et leur faste éclipsé,
Périt avec leur nom, dans la nuit éternelle
A jamais effacé.

Dans nos champs désolés, que de cœurs magnanimes
Affrontant les hasards,

Se sont montrés du sort généreuses victimes
Aux yeux de nos remparts !

Leur bras s'est illustré; leur gloire est éternelle;
Et leurs faits belliqueux
Triompheront des coups de la Parque cruelle,
Chez nos derniers neveux.

Guerriers! que l'honneur suit aux ténébreux rivages,
Inspirez-moi des chants
Dignes de consacrer, en de pompeux hommages,
Tant d'efforts éclatans.

Loin de nous, d'une ardeur trop long-tems meurtrière
L'importun souvenir!
Chevaliers, nous savons, d'une ame grande et fière,
Combattre et non haïr.

Dans ses rigueurs pour nous Dragut fut implacable,
Mais il eut des vertus;
Et c'est brillant d'éclat, que, héros formidable,
Il nous a combattus.

Ici que tout lui paie un tribut légitime!
Objet de mes accens,

De tous nos Chevaliers que la justice anime,
Il recevra l'encens.

« Chrétiens, s'écrie alors Sélima transportée,
» Par quels charmes puissans m'avez-vous enchantée!
» Faut-il que je contemple, et que j'admire en vous
» Les vainqueurs d'un amant qu'ont fait tomber vos coups?
» Oui, la vertu commande, adoucit notre peine,
» Et pour vous dans nos cœurs triomphe de la haine. »

FIN DU CHANT HUITIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Sélima et ses compagnes se séparent des Chevaliers : elles emportent le corps de Dragut. — Leur arrivée dans le camp. — L'Éternel qui protège les Chrétiens, éloigne de Malte Soliman, qui s'empressait d'y aborder. — Ce prince, battu de la tempête, aborde dans une île délicieuse, où la Nature, qui l'y reçoit, lui apparaît sous une forme terrible. — Secours qu'elle accorde à ce monarque et aux soldats de sa suite. — Pendant que Soliman est retenu par un pouvoir suprême, Hascen, ardent ami de Dragut, demande à Mustapha qu'on lui rende des honneurs funèbres. — Réponse de ce dernier. — Querelle qui survient à ce sujet. — Violence à laquelle se portent ces deux bachas. — La Discorde souffle sa rage dans toute l'armée. — Entreprise de cette furie contre les Chevaliers et contre les Turcs. — Sélima, inspirée par Mahomet, sauve le camp des périls qui le menaçaient.

CHANT NEUVIÈME.

Sélima cependant se lève, veut revoir
L'objet de son amour et de son désespoir.
Par égard toutefois pour l'auguste assemblée,
Faisant rentrer le calme en son ame troublée:
« Puissent les Dieux, dit-elle, illustres Chevaliers!
» Suspendre de vos murs les assauts meurtriers,
» Et sur nos Musulmans exercer tout l'empire
» De ces rares vertus qu'en vous l'Europe admire!
» Oui, puissent-ils enfin, après tant de malheurs,
» Sur moi seule du sort épuiser les rigueurs,
» Et dans nos chefs, vaincus par tant de bienveillance,
» Eteindre pour jamais tout desir de vengeance! »
Exprimant de son cœur la sensibilité,
La Valette en ces mots répond avec bonté:
« Quoiqu'ici chaque instant nous rende le carnage,
» Madame, de vos vœux j'accepte le présage.
» Puisse-t-il, quelque jour, en se réalisant,
» Servir et notre gloire et celle du Croissant.

» Mais quel qu'en soit l'effet, favorable ou funeste,
» Malte, nos Chevaliers, tout ici vous atteste
» L'intérêt tendre et vif que pour vous, dans nos cœurs,
» Excitent votre zèle et vos justes douleurs.
» Que vos vœux soient remplis! allez, beauté touchante,
» Honorer d'un héros la dépouille sanglante:
» Et vous, brave Ottoman, moins injuste envers nous,
» Dites à votre chef, qu'en secret mon courroux,
» Trop justement fondé sur son ame inhumaine,
» Ne veut point toutefois rendre haine pour haine:
» Dites-lui qu'il se tait à la voix de l'honneur;
» Et que d'un ennemi respectant le malheur,
» Les Chrétiens, renfermés au sein de leurs murailles,
» N'iront point de Dragut troubler les funérailles;
» Qu'il peut, sans nulle crainte, y donner quelques jours;
» De tant d'affreux combats interrompre le cours,
» Et rendre aux Musulmans un repos salutaire,
» A lui-même aujourd'hui devenu nécessaire. »

Il cesse de parler. On se sépare... enfin
Du fort des assiégés on reprend le chemin.
Là gissait de Dragut la dépouille mortelle.
Par un juste respect, on veillait auprès d'elle.
De valeureux soldats, placés à ses côtés,
Gardaient ces restes chers, d'eux-mêmes respectés;

Tandis que sous sa pompe un drap riche et funèbre
Tenait caché le corps de cet homme célèbre.
Objet de tant de vœux, aux Musulmans rendu,
On l'emporte au milieu d'un cortége éperdu :
Il part; et, l'œil baigné d'un long torrent de larmes,
Chacun, en s'éloignant, exprime ses alarmes.
Dix esclaves portaient le héros expiré :
Ils suivaient tristement un étendard sacré
Flottant entre les mains du guerrier respectable,
Qui d'abord déploya ce signe inviolable.
Il guide le cortége, et, des remparts du fort,
Morne, les yeux baissés, dans le même ordre il sort.

Au bruit des vains regrets qui troublent son silence,
Vers son armée en deuil ce Musulman s'avance.
On court le recevoir : un saint empressement
Dans les cœurs affligés éclate en ce moment.
Chacun sur le héros, déposé dans sa tente,
Vient pleurer de son chef l'amitié bienfaisante.
On n'entend que sanglots, qu'importunes clameurs.
Le désespoir se mêle à ces tristes rumeurs,
Et remplit tout le camp de cris, de voix plaintives,
Chers et pieux garans des douleurs les plus vives.
Mais le fils de la nuit, en descendant des cieux,
Des Musulmans bientôt appesantit les yeux:

Il calma leurs chagrins jusqu'à l'heure où l'aurore
Vint du poids de leurs maux les accabler encore.
Cependant l'Éternel, qui des faibles humains
Juge, condamne ou sert à son gré les desseins,
De la céleste voûte, empire du tonnerre,
Daigne laisser tomber ses regards sur la terre:
En les tournant vers Malte, il y voit, d'un côté,
Des guerriers pleins d'honneur, de générosité,
Dont la mâle vertu, la constante sagesse
Le touche dès long-tems et pour eux l'intéresse.
De l'autre, il aperçoit des êtres endurcis
Que la haine a plongés dans les plus noirs soucis,
Et dont le cruel chef, en son impatience,
S'efforce d'assouvir une injuste vengeance.
Il découvre plus loin, sur la plaine des mers,
Un monarque qui court réparer ses revers.
Mais à de tels projets ce puissant Dieu s'oppose:
Des élémens contre eux aussitôt il dispose.
Seul il sait asservir la Nature à ses loix:
Alors qu'il lui commande, elle tremble à sa voix;
Et ce maître suprême, en réglant ses caprices,
De l'aveugle destin suspend les injustices.
Il veut, tout obéit: l'Aquilon sur les eaux
S'élance, et du sultan repousse les vaisseaux.

Détourné dans sa course, et battu par l'orage,
Soliman cherche en vain quelque prochain rivage.
Sans espoir de salut, sur la vague en fureur
Il erre, lui, les siens, victimes du malheur.
Contre lui déchaînée, une affreuse tempête
Mugissait sous ses pieds et tonnait sur sa tête.
Enfin de l'Éternel les décrets sont remplis:
Et la Nature, émue à la voix de son fils,
S'empresse de sauver des flots du vaste abîme
Un sultan qu'elle sert et qu'elle-même opprime.
Alors, par des secours et prompts et merveilleux,
Elle sait préserver des jours si précieux.
Soumise toutefois au Dieu qui lui commande,
Elle n'exauce point une injuste demande.
Mais, pour calmer son fils, le séduisant Amour,
Elle admet Soliman dans un riant séjour.
Par elle ses vaisseaux, échappés du naufrage,
Sont à l'instant poussés vers un pompeux rivage.
On y touche, on arrive, on descend sur ces bords,
Et des cœurs dans la joie éclatent les transports.
Qui ne se réjouit, en entrant dans cette île,
De trouver un paisible et salutaire asile?
Un doux calme s'y joint à la splendeur des cieux.
Tout y flatte à la fois et le cœur et les yeux.

On s'avance, et le charme à chaque pas s'augmente ;
On y sent des Zéphyrs l'haleine caressante,
Et l'œil partout y voit, sous la feuille éclatans,
Et les fruits de l'automne et les fleurs du printems.
Là l'olivier, le myrte étalent leur parure.
Sous leur ombre serpente une eau tranquille et pure,
Dont les heureux détours, embrassant divers lieux,
Y vont entretenir un frais délicieux.
Le ciel de tous ses dons y montre l'assemblage.
De ces divers trésors la ravissante image
Brille à travers ces champs, parmi ces bosquets verts,
Qui jamais n'ont connu l'outrage des hivers.
Tout y croît sans culture; et là, dans l'abondance,
Règne de l'âge d'or la première innocence.
  Pour de tristes humains que poursuit le malheur,
Quel fortuné séjour! quel asile enchanteur!
Le sultan qu'il séduit le contemple et l'admire;
Il cède, en s'avançant, au pouvoir qui l'attire.
Le calme l'environne et renaît en son cœur;
Où son revers le pousse il trouve le bonheur.
Là ce monarque enfin paie à la providence
Le juste et prompt tribut de sa reconnaissance.
Sur des tapis de fleurs il se livre au repos.
L'espoir qui le fuyait sourit à ce héros :

Il oublie, un moment, la perte qui l'accable,
Et se confie aux soins d'un destin secourable.
Mais quel son tout-à-coup fait retentir les airs,
S'élève jusqu'au ciel de l'abîme des mers?
Au fracas de l'Etna ce son bruyant ressemble,
Et, frappé de terreur, tout le rivage tremble.
L'onde écume, mugit, s'entr'ouvre... et de son sein
Sort un colosse énorme, imposant et divin.
Sa tête est un rocher, un mont inaccessible.
Pour cheveux, des forêts chargent son front terrible.
Ses yeux sont deux fourneaux d'où partent mille éclairs.
Sa bouche pour haleine a le soufle des airs,
Et de ses larges flancs, s'échappent les tempêtes
Qui versent le désastre et la mort sur nos têtes.
En lui circule un feu vivifiant et pur.
Sa main droite des cieux soutient le vaste azur;
Et l'autre, loin de-là, sur les flots étendue
Indique sa puissance en tous lieux répandue.
Monstrueux dans ses traits, tel qu'un géant altier,
Ce colosse étonnant semble être un monde entier.
De ses pores ouverts jaillissent des fontaines;
Et de fougueux torrens bouillonnent dans ses veines.
D'étonnement émus, d'épouvante saisis,
Le monarque et les siens demeurent interdits:

Ils sont tous prosternés. Mais le colosse immense
Dit au sultan : « Mortel ! reconnais ma puissance.
» Esprit, corps à la fois, je suis tout l'univers.
» Moi même je commande à ces mondes divers,
» Qui, par ma main guidés, se meuvent dans l'espace,
» Où d'un Dieu créateur chacun reçut sa place.
» Vois la Nature en moi. Génie universel,
» J'exerce en souveraine un pouvoir éternel.
» C'est par moi que tout vit, que tout être respire.
» Peuples et Rois, tout est sujet de mon Empire.
» Que sont auprès de moi les fragiles humains ?
» Des êtres impuissans, quoique pourtant si vains.
» Mais calme ta frayeur, et sache, de ma houche,
» Quel intérêt pour toi me prévient et me touche.
» Tes vertus, tes revers t'ont valu mes secours.
» Mes soins dans la tempête ont veillé sur tes jours.
» Ecoute : quand ton bras, aux Maltais redoutable,
» Fera tomber ses coups sur leur île coupable,
» Sultan ! n'hésite point, obéis à la voix
» Qui viendra t'annoncer l'instant de tes exploits.
» Toutefois loin des bords où le courroux t'appelle,
» Reprends dans ce séjour une force nouvelle.
» Je t'y veux prodiguer mes plus chères faveurs,
» Et pour toi des destins tempérer les rigueurs. »

Il dit et disparaît. A l'instant, ô merveille!
Est-ce un enchantement? jamais scène pareille
Du sultan satisfait n'avait charmé les yeux :
Il voit d'objets nouveaux se peupler ces beaux lieux.
Devant lui brille un chœur de beautés demi-nues;
Nymphes de ces bosquets, bergères ingénues,
Dont le cœur simple, exempt de violens desirs,
Sans cesse s'abandonne à d'innocens plaisirs.
L'Amour guide leurs pas, sans qu'il ose sur elles
Essayer le pouvoir de ses flèches cruelles.
Il paraît sans bandeau, sans arc et sans carquois :
Une lyre en ses mains résonne sous ses doigts;
Mais il donne l'exemple, et ses jeunes compagnes
Se dispersent au sein de ces belles campagnes.
Elles vont de Pomone y chercher les tributs;
Y cueillir des trésors aux rameaux suspendus.
Toutes, de fruits, de fleurs, emplissent des corbeilles.
Tel on voit au printems un jeune essaim d'abeilles,
Qui, dans les champs de Flore épars et voltigeant,
Y moissonne et la cire et le miel odorant.
Enfin des déités, reines de ces bocages,
L'Amour vient au sultan présenter les hommages.
Les Nymphes à ses pieds déposent leurs présens,
Des mets d'un goût exquis, des fruits rafraîchissans,

Dont l'aspect varié, dont l'offrande imprévue
Du monarque surprend et réjouit la vue.
Ainsi, lorsque les Dieux, au sublime séjour,
Du maître du tonnerre allaient grossir la cour,
Pour céleste échanson la jeune Hébé choisie,
Leur versait le nectar et servait l'ambroisie.

Ces Nymphes au sultan, avec non moins d'appas,
Présentaient un frugal et bienfaisant repas:
Elles n'y versaient point cette liqueur traîtresse
Qui porte dans nos sens et le trouble et l'ivresse;
Mais des sucs avec art exprimés par leurs mains,
Capables d'arracher au trépas les humains.
Servis par ces beautés, soigneuses de leur plaire,
Chefs, soldats, tous faisaient un festin salutaire.

Tant de précieux dons justement prodigués
Avaient rendu la force à leurs corps fatigués.
D'étonnement, d'espoir, leur ame était ravie;
Ils bénissaient la main qui leur rendait la vie.
Mais, pour flatter ces cœurs au-delà de leurs vœux,
Quelle gaîté se mêle à de folâtres jeux?
Avec l'heureux plaisir, enfant de l'abondance,
Aux douceurs du festin a succédé la danse.
L'Amour reprend sa lyre, aussitôt cent beautés
De partir en cadence, à pas précipités.

Leurs pieds, qu'un art charmant guide, agite avec grâce,
De l'herbe molle à peine effleurent la surface :
On s'élève, on retombe, on bondit tour-à-tour.
Telle, d'un pas léger, dansant avec l'Amour,
Psyché, sur notre scène à Terpsichore égale,
Pour enchanter nos yeux, se montre sa rivale.

Tandis que l'Eternel, par de puissans moyens,
Détourne Soliman des rivages chrétiens,
Hascen, que fait agir une amitié constante,
Court, cherche Mustapha, l'aborde dans sa tente,
Et tout ému lui dit : « Seigneur, pour un ami,
» Que nos pleurs n'ont encore honoré qu'à demi,
» Tout réclame la pompe et les devoirs funèbres
» Qu'attendent ses vertus et ses travaux célèbres.
» Notre camp les demande; et, durant quelques jours,
» Veut à ses justes pleurs donner un libre cours... »
« Est-ce à lui d'ordonner? répond avec colère
» L'impatient vieillard, à ses desirs contraire.
» Que Dragut soit par vous inhumé, j'y consens :
» Mais pour de vains honneurs perdre un précieux tems;
» Laisser à l'ennemi, pendant ces funérailles,
» Fortifier ses tours, relever ses murailles,
» C'est trop en exiger. Nul n'obtiendra de moi
» Que des momens si chers n'aient point un autre emploi. »

« Vieillard!.... et voilà donc tout le prix du courage!
» Repart Hascen, outré d'entendre un tel langage.
» Est-ce ainsi que l'honneur reconnaît les travaux
» D'un guerrier, dès long-tems chéri de vos égaux?
» On sait de son rival la basse jalousie,
» De quel dépit son ame est en secret saisie.
» Quil achève, l'ingrat! que, jusqu'après sa mort,
» Il poursuive un héros dont tout pleure le sort;
» Mais qu'il n'espère point, dans ses refus profanes,
» D'outrager devant nous impunément ses mânes:
» J'en atteste à la fois le ciel et l'amitié.
» Dragut ne sera point lâchement oublié.
» Moi, ses soldats, les miens, armés pour sa défense,
» Saurons ou prévenir ou venger son offense. »
« Jeune homme! réprimez de criminels transports,
» Réplique le vieillard; et, jusque dans ses torts,
» Respectez un bacha, dont le pouvoir suprême
» Peut, s'il le veut ainsi, s'étendre sur vous-même».
« Sur moi! reprend Hascen, ardent et furieux,
» Eh! qui donc m'asservit à ton joug odieux?
» Connais mieux ton égal, il rit de ta menace,
» Et rougit d'endurer un tel excès d'audace.
» En vain ta bouche allègue un souverain pouvoir;
» J'ai, pour le balancer, Dragut et mon devoir.

» Que dans l'espoir honteux qui t'aveugle et te flatte,
» Tout mon ressentiment sur l'heure même éclate. »
« C'en est trop, dit le chef : soldats de Soliman !
» Arrêtez, arrêtez ce superbe Ottoman ;
» Que pour lui nul égard à mes ordres s'oppose !
» Son rang ne m'est plus rien après tout ce qu'il ose ;
» Saisissez-le... » Bientôt, craint autant que haï,
Ce farouche vieillard allait être obéi ;
Mais le bouillant Hascen, transporté de colère,
Sur lui, sur les soldats lève son cimeterre.
La querelle est au comble, et Dieu, qui la permet,
Veut confondre et punir l'orgueilleux Mahomet.

La Discorde, couvrant sa course d'un nuage,
Dans le camp menacé fond pareille à l'orage.
La foudre la précède, et, parmi les éclairs,
Sa présence à grand bruit s'annonce dans les airs.
Tout fuit à son aspect. Sur sa rive sanglante,
Malte voit augmenter son deuil et l'épouvante.
L'implacable déesse, en ce triste séjour,
Afflige la Nature et fait pâlir le jour.
Du courroux des bachas, de leurs débats charmée,
Elle en porte aussitôt la nouvelle à l'armée.
Là sa bouche distille et vomit le poison :
Sa voix dans tous les cœurs étouffe la raison.

Elle souffle, elle exhale une haleine infectée :
Ardente à tout corrompre, au carnage excitée,
Elle accroît le désordre, elle sème l'erreur,
Et dans tous les esprits fait entrer la terreur.
Les enfers déchaînés suivent cette furie :
Elle obsède la foule ; elle vole, s'écrie,
Exagère partout, avec malignité,
L'affront fait à Dragut par un chef irrité.
Aux élans redoublés de sa voix infernale,
Naît, fermente, s'annonce une audace brutale.
C'était peu d'enfanter, d'exciter ces rumeurs,
D'oser dans tout le camp promener ses fureurs :
Jusque sur les Chrétiens, par un noir artifice,
Elle veut que sa rage à la fois s'assouvisse.
Pour mieux exécuter son odieux dessein,
Elle court dans un fort répandre son venin.
Là venait d'arriver un neveu du grand-maître.
Jeune et dans les combats avide de paraître,
Sans cesse il ne songeait, n'aspirait qu'au bonheur
De voler aux assauts, d'en affronter l'horreur.
Un ami partageait son audace guerrière.
Appelé par son goût dans la même carrière,
Le jeune Polastron, esprit non moins ardent,
Etait de ses secrets le zélé confident.

Excitant les esprits ; avec la confiance,
Ils font passer en eux leur vive impatience.
Tous brûlent de partir, d'aller au champ d'honneur
Signaler des Chrétiens l'indomptable valeur.
La Discorde s'agite, exhorte, anime, presse,
Achève de séduire une ardente jeunesse.
Tout ce que la cruelle en ce moment lui dit
Irrite son envie, au péril l'enhardit :
Et les chefs, tant leur âme est par elle abusée,
Se promettent d'avance une victoire aisée.
Le trouble des bachas, le désordre croissant
Entretient dans ces cœurs l'espoir le plus puissant.
Tout les flatte, tout sert l'infernale déesse
Qui colore les mots de sa bouche traîtresse,
Et qui, pour mieux cacher à leurs yeux sa noirceur,
Prend d'un génie heureux le noble extérieur.

Mais à l'instant les airs se couvrent de nuages,
Dont les flancs sont tout prêts à vomir les orages.
L'obscurité par eux sur les murs se répand,
Et du haut des remparts dans la plaine s'épand.
A la faveur de l'ombre et d'un profond silence,
Vers l'armée en tumulte un bataillon s'élance:
Il est par La Valette et Polastron conduit.
Sur leur tête quel son, quel effroyable bruit !

Dans la nue embrasée éclate le tonnerre.
Des cris, des hurlemens épouvantent la terre.
C'est d'un monstre odieux le triomphe fatal.
A sa rage applaudit un cortége infernal:
Et la Discorde prête à dévorer sa proie,
Exprime, en la voyant, sa criminelle joie.
Le camp dans sa rumeur allait être surpris.
Vers lui marchaient, volaient des cœurs de gloire épris,
Dont la soif des combats, l'approche inattendue,
Menaçait son enceinte alors peu défendue:
Et le tumulte encore y croît par le retour
Du monstre qui prétend y fixer son séjour.
A sa vue, aux accens de sa voix redoutable,
Dans les esprits l'emporte une fureur coupable.
On veut venger Dragut et son illustre ami.
D'un tel désordre en vain l'amiral a frémi:
Il part, hâte ses pas, arrive dans la tente
Où l'appelle à grands cris la Discorde sanglante.
Que devenait l'armée, en ces tristes momens,
Si, pour ramener l'ordre au sein des Musulmans,
Mahomet aux bachas, auteurs de ces alarmes,
N'eût lui-même opposé les plus puissantes armes?
Il descend dans le camp sous les traits d'un mortel,
Aborde Sélima, dit, d'un ton paternel:

« O femme courageuse! au nom de la patrie;
» Au nom de ces vertus dont ton ame est nourrie,
» Cours te jeter aux pieds de nos chefs divisés,
» Calmer de leur courroux les transports insensés,
» Et leur offrant en toi la beauté suppliante,
» Finir de ces guerriers la querelle sanglante.
» Va, cours, fais sans tarder ce que le ciel prescrit: »
Il disparaît, et laisse en elle son esprit.

A l'éclat qui décèle et trahit le prophète,
Sélima de son Dieu reconnaît l'interprète:
Elle cède à sa voix, et court, avec ardeur,
De deux cœurs emportés appaiser la fureur.
Elle arrive, ô douleur! Elle voit devant elle
La Discorde écumante, insultant à son zèle,
Ébranler les esprits, demeurés en suspens,
Et lancer aux bachas ses livides serpens.
Dans la main de ces chefs brillait un fer impie.
De quels maux leur querelle allait être suivie!
Sélima pousse un cri, s'élance au milieu d'eux,
Va, vient, oppose à tous des efforts généreux.
Par ses vœux, ses discours, par son constant courage,
Elle seule commande, et conjure l'orage.
Haścen est attendri des accens de sa voix
Et son rival ému pour la première fois:

« Ami de Soliman, dont la mâle vieillesse
» A si souvent, dit-elle, attesté la sagesse,
» Ne montrez point une ame insensible à mes pleurs.
» Je tombe à vos genoux sous le poids de douleurs.
» Que le ciel qui m'inspire en ce moment vous touche!
» Pour vous en supplier, il emprunte ma bouche:
» Il vous conjure, au nom de vos brillans travaux,
» De ne pas oublier la cendre d'un héros;
» De permettre, seigneur, qu'un juste et prompt homm
» D'un généreux guerrier honore le courage.
» Ne nous refusez point une telle faveur:
» Ou ce fer, de ma main, se plongeant dans mon cœur
» Préviendra d'un affront la trop funeste suite,
» Et du sort contre moi finira la poursuite.
» Voyez où nous réduit un aveugle courroux;
» Et sauvez des amis qui n'espèrent qu'en vous. »

De si pressans discours sont suivis de ses larmes.
Sa résolution, le pouvoir de ses charmes,
L'ascendant que lui donne un si beau dévoûment,
Servent de Mahomet l'heureux empressement.
Partout ses pleurs, ses cris maîtrisent la colère,
Produisent sur les cœurs un retour salutaire:
Ils triomphent dès-lors des esprits irrités,
Et du fier Mustapha changent les volontés.

Ce vieillard désarmé garde un profond silence :
Il s'étonne ; il admire avec quelle puissance
Cette jeune mortelle a charmé son dépit,
Ébranlé son courroux dont le feu s'assoupit.
Le calme enfin renaît ; et la Discorde en fuite,
De rage frémissant, s'éloigne avec sa suite.
De même parmi nous, au retour du printems,
On voit les noirs frimas, les furieux Autans
Fuir nos champs émaillés, et céder leur empire
Au souffle caressant de l'aimable Zéphire.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT DIXIÈME.

SOMMAIRE.

Séduit par les promesses insidieuses de la Discorde, un bataillon, sous la conduite de LaValette, neveu du grand-maître, et de Polastron son ami, sort d'un des forts de l'île, dans l'espoir de surprendre l'armée turque. — Il est prévenu et attaqué par Hascen. — Choc terrible des Chevaliers et des Musulmans. — Les jeunes LaValette et Polastron font des prodiges de valeur. — Dévoûment de ces deux amis. — Leur fin généreuse et celle de leurs compagnons. — Hascen rentre dans le camp. — Il presse les funérailles de Dragut. — Description de ces cérémonies funèbres et nocturnes. — Arrivée de Soliman dans Malte. — Sa présence ranime les soldats, et fait craindre aux Chevaliers la perte de leurs forts. — Chagrins du grand-maître. — La Gloire lui apparaît, lui révèle les destinées de Malte, et relève son courage dans le malheur dont il est menacé, etc.

CHANT DIXIÈME.

Cependant vers le ciel s'élancent mille cris :
« Aux armes, compagnons! voici les ennemis! »
S'écrie, en accourant, une garde avancée,
D'étonnement saisie, et de frayeur glacée.
A peine un faible jour qui trahissait les yeux,
Luttait contre la nuit, répandue en ces lieux.
Une subite ardeur fait taire les alarmes.
On se presse, on s'agite, on court, on vole aux armes.
Tels sont sur un vaisseau les cris des matelots,
Quand les vents déchaînés bouleversent les flots :
On appelle, on commande, on s'excite au courage;
On s'épuise en efforts contre ceux de l'orage.
Mais déjà Piali, dans la plaine accouru,
Aux regards des Chrétiens tel qu'un foudre a paru.
En vain, aidé d'Hascen, il se montre terrible.
Animé d'une audace à qui tout est possible,
Quoiqu'en nombre inégal, le bataillon surpris
Se défend, sans que rien ébranle ses esprits.

» Content d'une victoire où par vos coups j'expire,
» Epargnez mon ami... » « Qui! moi, que je respire!
» Dit l'ardent Polastron, lorsque tu m'es ravi!
» Non, non. De mon trépas le tien sera suivi. »
Hascen, à ce discours, sent fléchir sa colère;
Mais tandis qu'en son cœur ce bacha délibère,
La foule qui s'accroît, de cent coups meurtriers,
Sans pitié frappe, abat ces deux jeunes guerriers.
Si ma muse avec vous doit prétendre à la gloire,
Amis, qu'elle éternise un jour votre mémoire!
Qu'elle ajoute vos noms à ceux de ces mortels,
Dont la rare amitié mérite des autels!

Alors, de quelle horreur s'augmente encor le trouble!
Autour de ces guerriers le carnage redouble.
Pour venger leur trépas, irrités, menaçans,
Les Chrétiens réunis poussent des cris perçans,
Et pleins d'une fureur qui veut être assouvie,
A leurs chefs expirés courent donner leur vie.
La Discorde, témoin d'un si sanglant revers,
De hurlemens encore épouvante les airs.
Mille cris de sa rage expriment l'allégresse.
Son noir cœur s'applaudit de sa scélératesse;
Et, pour mieux contempler son horrible attentat,
A la face du jour elle rend son éclat.

Mais l'intrépide Hascen, au sein d'un tel carnage,
D'un vif attachement donne le témoignage.
« Laissons, dit-il, le soin d'ensevelir ces morts
» Aux Chrétiens qui déjà les pleurent dans leurs forts :
» Et pendant les honneurs qu'à Dragut on va rendre,
» Ne craignez point, soldats, qu'ils nous viennent surprendre.
» vous pouvez, quand le deuil tient leurs cœurs abattus,
» Inhumer votre chef, et pleurer ses vertus. »
A ces mots il revole où l'amitié l'appelle.
A de pieux devoirs se livrant avec zèle,
Il en prescrit la pompe, en presse les apprêts;
Et pour le saint convoi, chefs et soldats sont prêts.
La nuit avait au loin répandu les ténèbres.
Le calme et l'épaisseur de ses voiles funèbres
Rendent plus imposant le lugubre appareil
Du convoi qui s'avance et chasse le sommeil.
A la pâle lueur des torches funéraires;
Parmi des sons plaintifs, des cris, des pleurs sincères,
Sur un lit, par le zèle et le deuil apprêté,
L'infortuné Dragut est lentement porté.
Son front pâle est orné d'une riche couronne.
Jusqu'après son trépas, quel éclat l'environne!
Des armes, des lauriers, emblêmes glorieux,
Attestent sa vaillance et ses faits belliqueux.

Haseen, en lui donnant le juste et pieux gage
D'un amour qu'en son cœur nul autre ne partage,
Veut qu'avec les sanglots, la tristesse et les pleurs,
Le faste aussi domine en ces derniers honneurs.
Mais sous quel sombre aspect tant de pompe est offerte?
D'un crêpe noir on voit chaque enseigne couverte,
Et les coursiers du mort, le crin libre et flottant,
Traîner le luxe vain d'un harnois éclatant.
Naguère il les parait dans leur démarche altière;
Mais plus humble il sillonne aujourd'hui la poussière,
Rampe, et gage expressif d'un véritable deuil,
Dit le sort d'un héros si voisin du cercueil.

Dans ce triste convoi, par un saint privilège,
Des ministres sacrés présidaient le cortège:
Ils mêlaient à leurs chants des plaintes, des regrets,
Et du vaillant Dragut honoraient les cyprès.
Dans leur grave maintien et leur démarche lente,
Ils donnaient de leur peine une preuve touchante.
Du héros musulman tous pleuraient les vertus.
Après eux, consternés, les regards abattus,
S'avançaient les bachas, dont le profond silence
De leur secret tourment taisait la violence.
A côté, par des cris qui déchiraient les cœurs,
La jeune Sélima déployait ses douleurs.

Ses compagnes, comme elle, avaient voilé leurs charmes,
Et de leur tendre amour exprimaient les alarmes.
Des guerriers les suivaient : mille et mille soldats,
Encore tout émus de leurs derniers combats,
Le front courbé, l'œil morne et fixé vers la terre,
Déploraient en secret les malheurs de la guerre;
Ils cheminaient, au bruit d'un airain gémissant,
Dont les échos plaintifs multipliaient l'accent.
Tous en ordre avançaient. Dans sa marche imposante,
L'armée était pareille à la vague dormante,
Qu'un paisible Aquilon soulève mollement
Dans les champs aplanis de l'humide élément.
long-tems, comme le flot qu'un autre flot précède,
Le soldat au soldat à tout moment succède.
Trois fois, pleurant Dragut, enlevé sans retour,
De l'enceinte du camp l'ennemi fit le tour;
Et trois fois, les rochers sourdement répondirent
A cent bronzes tonnans, dont leurs antres gémirent.
Tant de sons prolongés réveillaient les échos,
Et du rivage, allaient expirer sur les flots.
Enfin, dans un tombeau, d'une simple structure,
Dragut, non loin du port, reçoit la sépulture.
Là de mille flambeaux la funèbre clarté
De la nuit sombre encor perçait l'obscurité.

Au bacha, sans tarder, on dresse une colonne
Telle que des esprits la piété l'ordonne:
On y place au-dessus l'image du héros,
Plus bas quelques cyprès, des lauriers, des pavots,
De frêles ornemens, des lys, des roses mêmes,
De nos jours trop bornés vrais et tristes emblèmes.
Ainsi, ce fier courage au tombeau descendu,
Dans l'ombre et le néant demeure confondu.
Parmi les Musulmans règne un morne silence.
Mais, toujours maîtrisé par son impatience,
Leur vaillant chef s'écrie : « Amis de Soliman!
» Illustres défenseurs de l'Empire Ottoman!
»Compagnons de Dragut! pleurez ici sa perte;
» Mais qu'à de vains regrets trop lâchement ouverte,
» Votre ame n'aille point, au lieu de le venger,
» Eviter des combats la gloire et le danger.
» D'impérieux travaux dans Malte vous attendent.
» Dragut vous les prescrit, ses mânes les demandent.
» Satisfait et comblé de vos derniers honneurs,
» Lui-même il vous exhorte et commande à vos cœurs.
» Soldats! ne perdons point un moment favorable.
» Pour calmer vos ennuis, qu'un sommeil secourable
» De vos corps fatigués répare la vigueur,
» Et de tant de guerriers ranime la valeur. »

Il dit, on se retire. Une garde puissante
Veille auprès du tombeau sous une vaste tente;
Et tous les chefs, livrés à de nouveaux projets,
Vont de Morphée aussi partager les bienfaits.
Mais avant qu'au bacha, plongé dans les ténèbres,
On prodiguât les pleurs et les accens funèbres,
Chez les Chrétiens frappés d'un coup innattendu,
Quel deuil avec l'effroi s'est déjà répandu?
Le rigoureux destin du jeune La Valette,
Celui de Polastron, leur cruelle défaite;
Tant de guerriers perdus par leur témérité,
Tenaient dans ses remparts tout un peuple agité.
Le grand-maître sur-tout, en proie à la tristesse,
Donnait aux cris du sang des signes de tendresse:
Il pleurait un neveu, mortel infortuné.
Mais toujours par l'honneur ce prince dominé
Commande à ses chagrins, se livre à son courage,
Et de son front écarte un douloureux nuage.
Quelque soin qui l'obsède, il ordonne d'abord
D'inhumer les guerriers que lui ravit la mort.
On accourt dans un champ, théâtre des batailles.
On y fait des Chrétiens les tristes funérailles;
Et la terre, pour eux, en s'ouvrant au trépas,
Recèle dans son sein de malheureux soldats.

Leurs vaillans chefs, comme eux ravis à la lumière,
Non loin de là gisaient, couchés sur la poussière.
Tous deux, brillans de gloire, étaient dans leur printems
Tous deux joignaient la grâce à la fleur de leurs ans :
Et, dans un même jour, le cruel sort des armes
A terni sans pitié l'éclat de tant de charmes!
Leur corps avec le souffle a perdu sa chaleur.
Sur leur front épandue, une froide pâleur
Des voiles du trépas a couvert leur visage.
Leurs yeux d'un cœur ardent ne seront plus l'image.
Le feu dont ils brillaient s'est éteint pour jamais.
La mort a sans retour moissonné leurs attraits:
Et tous deux, dans le sang qui teint leur chevelure,
D'une vile poussière éprouvent la souillure.
Tel l'arbre de Vénus, atterré par les vents,
Languit et perd l'éclat de ses rameaux vivans:
Jadis l'objet des soins des Nymphes et de Flore,
Il ne se ressent plus des bienfaits de l'aurore.
Son front pâle et flétri, dépourvu d'aliment,
Ravit à nos jardins leur plus bel ornement:
Il meurt, et dépouillé de son riant ombrage,
De l'Aquilon fougueux il atteste l'outrage.
Après les tristes soins et les devoirs sacrés
Rendus dans la campagne aux Chrétiens expirés,

On emporte leurs chefs au centre des murailles,
Où tous deux les attend l'honneur des funérailles.
Alors, quoiqu'il blâmât leurs imprudens projets,
La Valette leur paie un tribut de regrets.
Qu'à son cœur paternel leur mémoire était chère!
Il plaignait, il louait leur audace guerrière....
Mais contre ce héros qu'assiège le malheur,
Que les destins encor vont s'armer de rigueur!
Ils servent, sans obstacle, un sultan redoutable
A qui ce jour promet un sort plus favorable.
Muse, pour le chanter, ranime tes accens,
Et peins-nous sur les flots ses vaisseaux menaçans.
D'abord l'ardent monarque, en son impatience,
Regretta des momens perdus pour sa vengeance;
Mais soumis, et du ciel adorant les décrets,
Il avait su calmer ses déplaisirs secrets.
Toutefois, animé d'une valeur nouvelle,
Il brûlait de voler où l'appelait son zèle,
De tirer du repos ses fidèles soldats,
Avides comme lui de courir aux combats.
Ses vœux sont exaucés. Enfin le Dieu suprême
Qui du dernier malheur le menaça lui-même,
Cesse sur ce héros d'appesantir sa main,
Et l'abandonne aux lois de l'aveugle destin.

La Nature aussitôt, par l'Amour implorée,
Commande aux habitans de la voûte azurée.
A sa voix, sur les flots sont accourus les vents,
Non pas ces fils d'Eole, Aquilons violens,
Dont le souffle orageux, dont la bruyante haleine
Exerce sur les mers une rage inhumaine.
Ce sont d'heureux Zéphyrs, d'invisibles esprits,
Enfans aériens, d'Amphitrite chéris,
Qui, du savant pilote abrégeant les voyages,
Le poussent sans péril vers de lointains rivages.
Soliman sur les eaux est par eux emporté.
Il fend l'onde, il s'éloigne, il vogue en liberté.
Vers Malte il est conduit. Dans sa course rapide,
Il traverse les champs de l'élément liquide.
L'espoir luit à ses yeux, enflamme sa valeur,
Et lui montre le terme où tendait sa fureur.
Enfin l'île paraît.... à l'instant l'airain tonne.
Aux plus joyeux transports la flotte s'abondonne:
Et le riche appareil d'un monarque puissant
Fait briller dans le port les signes du Croissant.
A leur premier aspect, que de cris d'allégresse
Succédent dans l'armée à la sombre tristesse!
Un héros invincible arrive à son secours:
Il vient de ses chagrins interrompre le cours;

Réparer des malheurs, causés par son absence,
Et des cœurs abattus relever l'espérance.
Ainsi, lorsque porté sur l'aile des Zéphyrs,
Le printems avec soi ramène les plaisirs,
L'habitant des hameaux s'abandonne à la joie.
Dans les champs réjouis la gaîté se déploie:
Aux chants de la bergère, aux accords des oiseaux,
Se mêle agrestement le son des chalumeaux;
Et ces bruyans concerts, qui montent dans la nue,
De la belle saison annoncent la venue.

De même les soldats, à l'aspect d'un héros
Long-tems par les destins poursuivi sur les flots;
Après avoir tremblé tant de fois pour sa vie,
Exprimaient les transports de leur ame ravie.
Du port, de tout le camp les bronzes meurtriers
Ont joint leur voix tonnante à celle des guerriers.
Au-devant du monarque on court vers le rivage.
C'est à qui le premier lui rendra son hommage.
Mille et mille sujets, jusqu'au port avancés,
A recevoir leur chef se sont tous empressés.
Il débarque, et suivi d'une foule bruyante,
Il est conduit au sein d'une superbe tente.
Là le zèle avait fait les plus dignes apprêts;
Là brillait par ses soins le luxe des palais.

De somptueux tapis, dans leur magnificence,
Etalaient avec l'or une richesse immense.
Du faîte, qu'il ornait, s'élançait vers les cieux
Un Croissant, dont l'éclat au loin frappait les yeux.
Sept pompeux étendards en décoraient l'entrée.
Du Prophète sur-tout l'enseigne révérée,
Par un pieux respect, flottait séparément,
Et faisait de ces lieux le plus bel ornement.
Là Soliman d'abord, l'ame en secret charmée,
Applaudit à l'accueil de sa fidelle armée.
Mais bientôt, ô disgrâce! ô dépit douloureux!
Il apprend de Dragut le destin rigoureux,
Les revers du Croissant, et la vive défense
D'un fort qui lui résiste et brave sa puissance.
A ce fatal récit, un prompt ressentiment
S'éveille dans son cœur dont s'accroit le tourment.
Il s'indigne, il frémit qu'on ait, en son absence,
Terni sa renommée avec tant de constance.
Il parcourt tout le camp, l'examine, puis sort,
Et, pensif, agité, court observer le fort.
De retour dans sa tente, il veut qu'à l'instant même
On vienne y recevoir sa volonté suprême.
On s'assemble; et les chefs, troublés, irrésolus,
Attendent du Sultan les ordres absolus.

Devant eux toutefois ce héros se modère :
Il parle sans aigreur, quoique d'un ton sévère.
Dans son noble courroux qu'il prend soin de calmer,
Au sort de ces bachas il sait se conformer.
Sérieux cependant, et montrant un visage
Où se peint de son cœur l'impatient courage,
Il veut qu'avec le jour l'assaut recommencé
Venge dans ses soldats son pouvoir offensé.
Du redoutable fort l'attaque est résolue,
Et jusqu'au lendemain seulement suspendue.
Après tant de périls, tant de sanglans travaux,
Pour les Chrétiens encor quels terribles assauts !
A peine Soliman aborde leur rivage,
Que méditant leur perte, il s'excite au carnage;
Qu'avec ses bataillons, indomptables renforts,
Il prétend foudroyer leurs plus superbes forts.
Sur eux il veut, conduit, excité par la haine,
Assouvir la fureur où son courroux l'entraîne.
Le bruit d'un tel projet, du meurtre avant-coureur,
Bientôt aux assiégés court porter la terreur.
Mais la vertu triomphe; et, dissipant le trouble,
Le zèle dans les cœurs se réveille et redouble.
On oppose dès-lors à des périls certains
Le desir de trouver d'honorables destins,

De mourir sur la brèche, ou, contre toute attente,
D'y cueillir des vainqueurs la palme triomphante.
L'ombre succède au jour. Le grand-maître inquiet,
A des pensers divers s'abandonne en secret.
Son danger tour à tour et l'occupe et l'agite :
Assis dans son palais, il réfléchit, médite,
Et cherche en son esprit, par quels heureux moyens,
Il pourra secourir les malheureux Chrétiens.
De mille soins son ame est long-tems obsédée.
Vingt projets à la fois s'offrent à son idée.
Pour vaincre ou détourner un danger si pressant,
Aucun n'est assez prompt, nul n'est assez puissant;
Mais il suffit qu'en Dieu constamment il espère.
Le ciel, le ciel lui-même en ce moment l'éclaire.
O merveille! aussitôt son palais radieux
D'un éclat inconnu brille devant ses yeux.
De cette pompe encor la richesse s'augmente :
Et, parmi les rayons d'une nue éclatante,
Le héros voit sortir une divinité,
Qui réunit la grâce avec la majesté.
Dans ses ardens regards le génie étincelle.
L'honneur, le noble orgueil marchent à côté d'elle.
Idole des grands cœurs, à ses divins autels
Elle attache, asservit les plus fameux mortels.

Sa taille est imposante; et, de son front sublime,
Jaillit le feu sacré qui sans cesse l'anime.
Déesse de la gloire, elle est reine des cieux.
C'est elle qui conduit l'illustre audacieux,
Le héros et tous ceux, qui jaloux de lui plaire,
S'élèvent dans leur vol au-dessus du vulgaire.
Elle s'adresse et dit au grand-maître surpris:
« Seigneur, dans ces destins, rassurez vos esprits.
» Le ciel à votre sort lui-même s'intéresse.
» En vain des Musulmans la vengeance vous presse:
» Aux projets de leur prince, à son ressentiment
» Ne cessez d'opposer un rare dévoûment.
» Ici, que de périls vous menacent encore!
» Quels assauts, quels combats doit éclairer l'aurore!
» Demain, pareille aux flots qu'un vent impétueux
» Pousse contre les flancs d'un rocher sourcilleux,
» Jusque sur vos remparts, une foule aguerrie
» Viendra de ses torrens déchaîner la furie.
» Le nombre à la valeur joindra l'acharnement.
» Partout vos yeux verront un spectacle alarmant;
» Mais qu'il rallume en vous tout le feu du courage!
» Que le salut de Malte enfin soit votre ouvrage!
» Pour prix de ces travaux, de vos sanglans revers
» L'Éternel, devant qui tremble cet Univers,

» Tout-à-coup changera le destin des batailles,
» Pour fixer la victoire au sein de vos murailles.
» Ces lieux, sauvés par vous, long-tems seront fameux:
» L'histoire en parviendra chez vos derniers neveux.
» Eh! qui mieux, ici bas, que la vertu constante,
» Mériterait du ciel la faveur éclatante?
» Elle seule le touche; elle seule au héros
» Assure les honneurs d'un glorieux repos.
» Levez, fixez les yeux vers la voûte éthérée,
» Et contemplez, seigneur, le céleste empyrée. »

A l'instant, ô prodige! en l'absence du jour,
Paraît au haut des airs un rayonnant séjour.
Là le grand-maître voit, dans des flots de lumière,
D'un temple s'élever l'architecture altière.
Ce temple avait l'éclat du plus vif diamant:
Il dominait lui seul le vaste firmament.
Cent colonnes l'ornaient, se montraient élégantes,
Et des feux du rubis étaient étincelantes.
La pompe, le travail, un art délicieux,
Faisaient de ce palais un chef-d'œuvre des cieux.
A son faîte brillait un triple rang d'étoiles.
Jamais la sombre nuit n'y déploya ses voiles.
De l'air seul, en tout tems, les espaces lointains
En dérobent la vue aux regards des humains:

Il se cache à la terre, et ce n'est qu'un miracle
Qui peut à l'œil de l'homme en offrir le spectacle.
Sous son portique, on voit en foule se presser
Des esprits, qu'un génie a soin de repousser.
Ce sont des faux héros les ames turbulentes
Aux portes de ce temple, à toute heure, présentes :
Leur essaim s'y grossit, y prétend aux honneurs
D'un séjour qui n'est dû qu'aux vertus des grands cœurs.
« Voyez, poursuit alors l'héroïque Déesse,
» Voyez de ces esprits comme chacun s'empresse,
» S'obstine à pénétrer dans ce palais divin,
» Et comme un fol espoir les y rappelle en vain.
» Peu doivent l'habiter; peu s'en sont rendus dignes
» Par de glorieux traits, par des bienfaits insignes.
» Aux plus parfaits héros ces lieux sont réservés:
» Ils y sont, à leur mort, sur mon aile élevés.
» On y voit pleins d'éclat plusieurs de vos ancêtres,
» De pieux Chevaliers, de généreux grands-maîtres:
» Tel est Raymond, célèbre et par sa dignité
» Et par son dévoûment envers l'humanité;
» Villiers-de-l'île-Adam, qu'un sublime courage
» Avant vous, illustra sur un autre rivage;
» Guerrier sage, alliant à l'extrême valeur
» La plus haute vertu dans le plus grand malheur.

» Tous les héros, admis dans cette enceinte auguste,
» Ont mérité le nom de bienfaisant, de juste.
» Mais ces esprits, toujours en foule rebutés,
» Sont ceux de ces mortels, superbes, redoutés,
» Qui, pendant le long cours d'une importune vie,
» Ont tout fait pour leur nom et rien pour la patrie.
» Arrêtés sur le seuil de ce temple immortel,
» Ils ne font qu'y porter un vol continuel.
» Un génie imposant veille sous son portique.
» Admirez et sa taille et son port magnifique.
» Ses ailes, qui du ciel ont emprunté l'azur,
» A leur extrémité se couronnent d'or pur.
» Tel qu'un brillant soleil, alors qu'il les déploie,
» Il enflamme les airs des feux qu'il leur envoie.
» Il est resplendissant : et la sérénité
» Dans ses traits gracieux se joint à la fierté.
» Doux, à la fois sévère, armé d'un fer terrible,
» à l'essaim qui l'assiége il se montre inflexible.
» Sans cesse il le repousse ; et ces fantômes vains
» Sans cesse sont errans sur les parvis divins.
» Tel est l'heureux séjour que le ciel équitable
» Destine, après la mort, au héros véritable.
» Vous y devez, seigneur, occuper un haut rang.
» Nul d'entre les mortels n'y paraîtra plus grand:

» Et ceux qui, dominés par leur vertu guerrière,
» Marcheront, après vous, dans la même carrière;
» Grands-Maîtres, Chevaliers, admis dans ce palais,
» Y cueilleront aussi le fruit de leurs hauts faits. »
Ainsi prophétisait l'immortelle Déesse.
Le grand-maître en silence admirait sa noblesse;
Et ses esprits, frappés d'un saint étonnement,
Demeuraient dans l'extase et le ravissement.
Du brillant sort de Malte il est instruit par elle.
Son espoir s'en accroît : une force nouvelle
Ajoute à son courage, et lui fait desirer
Des périls où son cœur brûle de s'illustrer.
Aussitôt, déployant une aile étincelante,
La Déesse au héros s'offre encor plus brillante,
Hausse la voix, lui dit : « Seigneur! dans vos travaux,
» Comptez sur des secours au-dessus de vos maux.
» Le ciel, pour vous aider en ce péril extrême,
» D'un foudroyant secret vous armera lui-même.
» C'est lui qui, par mes soins, daigne vous prévenir
» Des assauts que vos murs auront à soutenir.
» Mais sachez profiter de l'avis qu'il vous donne.
» En vain de toutes parts la mort vous environne.
» Que prompts, que résignés à braver les hasards,
» D'intrépides guerriers veillent sur les remparts.

» Voyez, voyez déjà, bouillant d'impatience,
» Votre fier ennemi courir à la vengeance. »
En achevant ces mots, plus vîte que l'éclair,
Elle part et franchit les vastes champs de l'air:
Elle revole aux lieux, où, sans tache autour d'elle
Brille de ses rayons la lumière éternelle.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Dispositions de Soliman pour l'assaut qu'il va livrer lui-même. — Il donne la liberté aux Chevaliers qu'il a faits prisonniers sur les mers. — Discours qu'il leur tient sur sa vengeance. — Périls des assiégés, et leur résignation à tout ce que le sort leur prépare. — Leurs efforts et ceux des assiégeans. — Le sultan est lui-même forcé de faire sa retraite. — Dépit qu'il en ressent. — Avis merveilleux qui lui est donné : il ôte tout secours aux assiégés. — Nouvel assaut qu'il leur livre. — Perte des Chevaliers : ils se défendent jusqu'à la nuit. — Leur situation. — Tous ceux qui sont dans le fort Saint-Elme font un généreux sacrifice de leur vie.

CHANT ONZIÈME.

La nuit levait son crêpe : à peine un faible jour
De la vermeille aurore annonçait le retour.
Soliman, réveillé par sa douleur constante,
En vain cherche à calmer le soin qui le tourmente.
Il se lève; et pour soi dédaignant tout repos,
Il reporte ses pas au sein de ses vaisseaux.
Là, suivi de sa garde, il s'approche d'Elvire;
Et de son cœur pour elle exhalant le martyre :
« Ombre chère, dit-il, en cet affreux séjour,
» Viens recevoir le prix du plus constant amour,
» Elvire! à mes fureurs connais sa violence;
» Jouis enfin, jouis d'une juste vengeance. »
Il veut qu'à l'instant même on tire de leurs fers
Les prisonniers chrétiens, enlevés sur les mers;
Que dégagés du poids d'une inutile chaîne,
Devant Elvire et lui sa garde les amène :
On obéit. Bientôt, fiers et respectueux,
Ses illustres captifs s'offrent devant ses yeux :

» Prisonniers, leur dit-il, d'une voix menaçante,
» Voyez d'un criminel la victime innocente.
» De ce monstre en secret complices odieux,
» Allez dire aux Chrétiens que, maître de ces lieux,
» Soliman, jusqu'ici vainqueur en cent batailles,
» Ira dans ce jour même assiéger leurs murailles,
» Sur les chefs, les soldats assouvir son courroux,
» Sous leurs remparts fumans les ensevelir tous:
» Dites-leur que ce fer, avide de carnage,
» Dans leurs flancs déchirés vengera mon outrage.
» Mais, poursuit-il, allez, cruels Chrétiens, allez
» Dire qu'à son amante ils seront immolés;
» Qu'à ses mânes plaintifs mon bras les sacrifie;
» Que devant Soliman rien ne les justifie.
» Captifs, tel est mon ordre : allez, courez près d'eux
» Attendre ma vengeance et votre sort affreux.
» Combattez, je l'exige, et qu'alors tant d'audace
» De mes ressentimens n'espère aucune grâce.
Il dit : ces Chevaliers, par leurs gardes conduits,
Dans les murs des Chrétiens sont dès-lors introduits.

C'était l'heure où du jour l'aimable avant-courrière
Précède le lever du dieu de la lumière :
Et déjà lui cédant le domaine des cieux,
Elle avait fui l'éclat de son front radieux.

Un ciel pur souriait à ces tristes rivages.
Mais quel prélude encor des plus sanglans ravages!
A peine le jour luit, que des cris de fureur
Vont du camp dans les murs promener la terreur;
Que l'écho, réveillé par d'effrayans tonnerres,
Annonce des mortels les tourmentes guerrières.
Dans leurs récits touchans sont alors entendus
Les prisonniers chrétiens par Soliman rendus.
On s'assemble autour d'eux : on s'étonne, on admire
Des vertus du sultan le magnanime empire.
Un si glorieux trait de générosité
Passe de bouche en bouche, est partout répété.
Faut-il, dit et redit la voix qui le publie,
Qu'à tant d'acharnement tant de grandeur s'allie!
Au trépas toutefois chacun s'est résigné :
On oppose au malheur un courage obstiné.
Chaque assiégé respire une ardeur intrépide;
Et la valeur commande au cœur le plus timide.
Dans un saint dévoûment, Chevaliers et soldats
Brûlent tous de courir à de nouveaux combats;
D'y mériter encor l'honneur de la victoire,
Ou d'y trouver leur perte en y cherchant la gloire.
Mais quel bruit, précurseur des cruels jeux de Mars,
S'élève et retentit aux pieds de leurs remparts?

C'est des fiers Musulmans la trompette guerrière
Qui des rudes assauts vient rouvrir la carrière.
L'aigre accent de l'airain qui frémit dans les airs;
Les tambours, les clairons, cent instrumens divers,
Du soldat dans sa marche enflammant le courage,
Portent leurs sons confus au-delà du rivage.
Bientôt d'horribles cris, un tumulte effrayant
Se mêlent au fracas du bronze foudroyant;
Et déjà du sultan la milice fidelle
Vole avec lui partout où la gloire l'appelle.
Des autres bataillons, pleins de la même ardeur,
Elle anime l'audace, elle accroît la fureur.
Sous leurs pieds les soldats font retentir la terre.
Ils s'avancent pressés, tels qu'un bruyant tonnerre,
Qui poussé par les vents, cruels enfans du Nord,
Court porter aux humains le ravage et la mort.
Ces épais bataillons, ces hordes menaçantes
Montraient une forêt d'armes étincelantes,
De glaives, de croissans, dont le mâle appareil
Hardiment défiait les rayons du soleil.
Tant de feux, réfléchis par toute cette armée,
Faisaient de la campagne une plaine enflammée.
D'un côté paraissaient, sous un aspect hideux,
D'implacables soldats, Croates belliqueux,

Dont l'abord menaçant, dont la vue effrayante
Sème dans les combats la crainte et l'épouvante.
Leur bras était armé d'un redoutable dard.
Ils avaient pour turban la peau d'un léopard,
Dont la forme, étalant cent taches variées,
Portait celle d'un aigle aux ailes déployées.
Une barbe touffue ombrageait leur menton.
Sur leurs reins descendait une peau de lion,
Et du long poil d'un ours leurs jambes revêtues,
Sur un large étrier demeuraient suspendues.
Ces barbares semblaient, en une telle horreur,
Des monstres des déserts partager la fureur.
A côté s'avançaient, armés de leurs tonnerres,
Ces superbes soldats, ces vaillans janissaires,
Bataillons redoutés, qui, serrés et nombreux,
Prolongeaient de leurs rangs le spectacle pompeux.
La soie, avec l'acier de leurs armes brillantes,
Mêlait diversement ses couleurs éclatantes.
L'or joint aux diamans brillait de toutes parts.
A leur gauche, venaient d'impétueux hussards,
Escadrons indomptés, prompts, dans une sortie,
A réprimer l'essor de la foule investie.
Sur eux d'un léopard l'énorme peau flottait.
Celle d'un cruel tigre, où l'argent éclatait,

Couvrait leurs fiers coursiers, dont l'extrême vitesse
De leurs jarrets nerveux déployait la souplesse.
Un farouche desir excitait ces soldats,
Ardens et dévorés de la soif des combats.

Mais quel est ce cortége où la richesse étale
Tout ce qu'à de plus grand la pompe orientale?
C'est celui d'un héros, valeureux potentat,
Qu'environne des siens le formidable éclat.
Il paraît : que de faste! une superbe suite
En foule autour de lui par le zèle est conduite.
Des guerriers distingués parmi ses Musulmans,
Compagnons de sa gloire, illustres Ottomans,
Dans un luxe avoué de leur mâle courage,
Donnaient de leur haut rang un brillant témoignage.
Tant de faste sur eux offrait à l'œil surpris
Et la pompe de l'or et l'éclat des rubis.
Mais combien l'emportait sur leur magnificence
Celle qui du monarque annonçait la présence!
De ses armes sortaient et jaillissaient des feux,
Qui, comme autant d'éclairs, éblouissaient les yeux.
Tout son corps n'était plus qu'un foyer d'étincelles,
De riches diamans lumières immortelles.

Devant lui cependant de glorieux drapeaux
Déjà s'étaient ouverts le chemin des assauts.

Alors se déployaient ces enseignes brillantes,
Aux yeux de Soliman tant de fois triomphantes:
Elles guidaient l'armée, appelaient ses regards,
Et, superbes, semblaient commander les hasards.
Mais, au gré des esprits brûlans d'impatience,
Par cent foudres d'airain l'attaque enfin commence.
La terre s'en agite, et l'air brisé frémit.
Par des globes en feu que le bronze vomit,
Les murailles du fort sans relâche frappées,
De terribles volcans semblaient enveloppées.
La foudre au loin volait, et, dans un long fracas,
Atteignait, renversait et remparts et soldats.
A tant d'efforts contre eux se joignaient les galères.
Jusque sur les vaisseaux d'effroyables tonnerres,
Dans leur effet cruel avec art dirigés,
Battaient et ruinaient le fort des assiégés.
De leurs murs assaillis la résistance est vaine.
Le roc, le ciment cède au boulet qui l'entraîne;
Et des plus hauts remparts le sommet ébranlé,
Sous l'airain foudroyant enfin s'est écroulé:
Ils n'offrent bientôt plus que quelques faibles restes,
Que d'énormes débris, que des brèches funestes,
Où le fossé comblé permet aux assaillans
De gravir, de monter, de carnage bouillans.

Contre eux chaque assiégé combat avec furie.
Le courroux s'en accroît dans leur ame aguerrie :
Et saisis, animés d'un farouche transport,
En rivaux du monarque ils affrontent la mort.
Au milieu des périls qu'avec eux il partage,
Il soutient, il excite, enflamme leur courage.
Tous sont à ses côtés ardens, impétueux;
Tous bravent le trépas qui s'offre devant eux,
Pleins du noble desir d'acheter la victoire
Au prix de tout leur sang prodigué pour sa gloire.
Mais à leurs yeux lui-même atteste sa valeur :
Il s'avance escorté, suivi de la terreur,
A travers mille feux dirigeant son armée,
Et franchissant des flots de sang et de fumée.
Cependant les Chrétiens, pressés de toutes parts,
Non moins déterminés défendent leurs remparts;
Ils y font de leurs corps un mur impénétrable.
Alors, ô dévoûment! ô courage incroyable!
Sans abri désormais, ces généreux guerriers
Sur les débris du fort se montrent tout entiers :
Ils arrêtent des Turcs la foule intimidée.
Par eux d'un triple rang chaque brèche est bordée.
Chefs, Chevaliers, soldats, tous indistinctement
Prouvent la même ardeur, le même acharnement.

Si l'assiégeant contre eux au combat se présente,
Aussitôt l'assiégé, dont la valeur s'augmente,
L'attaque, le poursuit, frappe, à coups redoublés,
Les Musulmans bientôt par le fer accablés.
Mais le sultan paraît; et déjà sa présence
De leur premier transport leur rend la violence.
Tous cherchent le péril, courent, pleins de fureur,
Porter aux Chevaliers le massacre et l'horreur.
L'assaut devient terrible : une nouvelle rage
Emporte les soldats, prolonge le carnage:
Et, Chrétiens, Ottomans, dans un tumulte affreux,
Ne combattent qu'au sein d'un nuage poudreux.
Là, sous l'effort des coups dont elles sont frappées,
Dans leurs avides mains se brisent leurs épées.
Le désespoir accroît leur féroce desir.
Furieux, on les voit corps à corps se saisir;
Montrer dans ce combat une farouche ivresse,
Et d'un bras, que dirige ou la force ou l'adresse,
Déployer un poignard, dont le fatal acier
Rend encor plus cruel cet assaut meurtrier.
C'est la vigueur enfin qui de leur sort décide.
Armés de leur courage et d'un fer homicide,
Les assiégés se font d'effroyables abris
Des cadavres sanglans qui couvrent leurs débris.

Dans ce pressant péril leur valeur se surpasse :
Excités, n'écoutant qu'une intrépide audace,
Ils font céder partout l'effort des Musulmans,
Et commandent la fuite à des flots d'Ottomans.
De nouveaux bataillons, pour les rompre, s'avancent.
Mais les Chrétiens contre eux sur la brèche s'élancent,
Les chargent à grands coups et repoussent leurs pas.
Ils sont, dans cet assaut, au milieu du fracas,
Tels que ces tourbillons qui, du sein des nuages,
Sur de vastes forêts déchaînent leurs ravages.
Sous l'indomptable essor de leur souffle orageux,
Tombent déracinés des chênes monstrueux.

De même succombaient sous leurs fiers adversaires
D'impétueux soldats, farouches janissaires,
Dont l'Éternel lui-même, en ces momens d'horreur,
Surmontait et l'audace et la guerrière ardeur.
Pour trouver leur salut, ils tentent la retraite.
Soliman qui l'ordonne, outré de leur défaite,
Frémit, et leur promet de les venger du sort,
Qui vainement s'obstine à défendre le fort.
Plein du nouvel assaut qu'alors même il médite,
Ce sultan porte ailleurs le couroux qui l'agite :
Il dirige ses pas vers le mont Salvador.
Là, guidé par l'espoir qui lui sourit encor,

Il arrive, s'arrête, et gardant le silence,
Il cherche en son esprit des moyens de vengeance.
Sur ses guerriers tués il fixe ses regards;
Et bientôt les tournant du côté des remparts,
Il s'indigne qu'un fort, pour lui sujet d'alarmes,
Ose aussi constamment résister à ses armes.
Mais, tandis que plongé dans un rêve profond,
Il forme cent projets pour venger son affront,
Tout-à-coup sous ses pieds il sent trembler la terre.
Un bruit sourd et pareil à celui du tonnerre,
Jusque vers lui descend de la cime des monts;
Et l'écho du rivage en prolonge les sons.
La foudre, en un ciel pur, roule, dans les airs tonne,
Eclate; et Soliman qu'un tel miracle étonne,
Est lui-même agité d'un secret sentiment
Qui le tient dans l'extase et le saisisement.
Attentif, il écoute : aussitôt, ô merveille!
Une éclatante voix vient frapper son oreille.
Elle sortait du fond d'un antre souterrain,
Que le mont Calcara renferme dans son sein.
De ses flancs ténébreux, elle dit au monarque :
« Héros, que tant de fois a respecté la parque,
» Qui, brillant de l'éclat des plus nobles travaux,
» Viens chercher en ces lieux des triomphes nouveaux,

» Songe à les assurer, par une prévoyance
« Prompte à dompter ce fort qui brave ta puissance:
» Au pied de ses remparts, interromps les secours
» Que du chef des Chrétiens il reçoit tous les jours;
» Et que, vers la tranchée, un important ouvrage
» S'élève, et dans l'instant leur ferme tout passage.
» Va, cours, espère tout du sort qui les trahit. »

A cet ordre imposant le monarque obéit:
Il ne pense qu'à vaincre instruit par ce prodige;
Et l'étonnant travail que lui-même il dirige,
Autour du fort conduit, poussé jusqu'à la mer,
De tous côtés bientôt parvient à l'enfermer.
Alors plus de secours. Une force puissante
Ecarte de ces lieux tout ce qui s'y présente;
Et le Chrétien, réduit à sa seule valeur,
Attend que le trépas termine son malheur.

Déjà sur les remparts, autour de leurs murailles,
S'annonce aux assiégés le retour des batailles.
L'air d'un fracas guerrier retentit de nouveau.
Que d'Ottomans encor courent à leur tombeau!
Chacun des officiers, plein d'une ardeur égale,
Fond avec le soldat vers la brèche fatale;
Et tous par la vengeance au carnage exités,
Portent sur les débris leurs pas précipités.

L'espoir, la soif du sang emporte leur courage.
De la mort dans leurs coups s'offre l'affreuse image.
L'exemple des bachas, celui de Soliman
Semble faire un héros de chaque Musulman.
Vers le sommet des murs on gravit, on s'élance.
En ce lieu quelle attaque et quelle résistance!
Un furieux dépit transporte les Chrétiens:
Ils ont tous dans leurs chefs d'invincibles soutiens,
Dont la rare valeur affrontant la tempête,
Dirige, accroît leur zèle, et combat à leur tête.
Mais contre eux du sultan que n'osent les soldats!
Ils cherchent la victoire où seul est le trépas.
  Jaloux de remporter un brillant avantage,
Mustapha, dont l'ardeur triomphe de son âge,
Quoique pourtant chargé du lourd fardeau des ans,
Le dispute en vigueur aux plus forts combattans.
Tel un coursier, vieilli dans le champ des alarmes,
Affronte les périls, court au-devant armes;
Et, fier de reparaître au sein des escadrons,
Veut surpasser encor ses jeunes compagnons.
  Piali qui combat à côté de son maître,
En héros à ses yeux s'efforce de paraître.
Hascen, plein de son deuil, et non moins généreux,
En frappant les Chrétiens, venge Dragut sur eux.

Tel est un tigre altier, dont une arme cruelle
A tué dans un bois le compagnon fidèle :
Rugissant de sa perte, il fond sur le chasseur,
Et l'abat et l'immole à sa juste fureur.
Tel à Dragut Hascen, au plus fort du carnage,
Donnait de son amour un sanglant témoignage.
Mais combien le sultan brillait dans ces combats !
Il ne le cédait point en audace aux soldats.
Sur le roc, dans l'éclat d'une pompe suprême,
A travers la mêlée il pénètre lui-même.
Les assiégés par lui deux fois sont enfoncés,
Et plusieurs à ses pieds dans leur sang renversés.
Que de braves soldats par ses armes périrent !
Des chefs mêmes atteints au tombeau les suivirent.
Irrité de leur mort, l'impétueux Médran
S'élance, fend la foule, et fond sur Soliman.
C'est l'illustre ennemi que choisit son audace.
O pour lui, pour les siens déplorable disgrâce !
Levant le bras, à peine est-il prêt à frapper,
Qu'un bataillon rapide accourt l'envelopper :
Il se défend en vain. Sur lui cent janissaires
Font pleuvoir le trépas de leurs mains sanguinaires.
Au bruit qui s'en répand, on vole à son secours ;
Mais qui de ce héros pourrait sauver les jours ?

Sous le fer il succombe, en témoignant encore
Jusqu'à son dernier souffle un courroux qui l'honore.
Tels furent de sa fin l'éclat et la rigueur.
Delamotte, Vagnon, chevaliers pleins d'honneur,
Par une résistance et vive et meurtrière,
Ont glorieusement terminé leur carrière.
Pour venger leur trépas, de leur sort envieux,
Demorgut se dévoue, et rend l'ame auprès d'eux.
Cependant Soliman, de sa conquête avide,
Fait tomber les Chrétiens sous son glaive homicide.
Ce jour même, en vainqueur, il s'emparait du fort,
Si Chevaliers, soldats, par un dernier effort,
N'eussent jusqu'à la nuit, à leurs vœux favorable,
Tenté de prolonger leur perte inévitable.
L'ombre enfin qui s'accrut, força les assaillans
D'interrompre l'attaque et leurs exploits sanglans.
Les Chrétiens délivrés bénissent leur retraite.
Si par là retardant une entière défaite,
Ils doivent au courage un instant de repos,
Qu'il leur en a coûté de sang et de travaux!
De toutes parts déjà la grandeur de leur perte,
Sous un hideux aspect, à leurs yeux s'est offerte.
Quel effrayant tableau! quels douloureux momens!
La nuit se passe en deuil, en longs gémissemens,

Parmi les cris plaintifs, les angoisses cruelles
Des malheureux atteints de blessures mortelles.
Mais, ô combien leurs chefs se dévouaient pour eux!
Avec quel zèle ardent, et quel soin généreux,
Pour adoucir leurs maux, amis et tendres frères,
Ils leur portaient à tous des secours salutaires!
De Négrepont, Dumas, Lamirande, Dunon,
Par des faits si touchans ont illustré leur nom.
Chefs, soldats, sans nul choix, sans nulle préférence,
Recevaient de leurs mains l'honorable assistance.
Pour eux aucun relâche : on les voyait alors
Secourir les vivans, faire inhumer les morts;
Ordonner, surveiller ces tristes funérailles,
Et de divers remparts relever les murailles.
Ils ajoutaient au fort des obstacles nouveaux;
Ils se préparaient tous au retour des assauts.
Ecartant le sommeil qui pressait leur paupière,
Ils attendaient du jour la funeste lumière.
Elle parut bientôt, non sous l'aspect riant
Où se montre aux humains le vermeil Orient,
Lorsqu'avec les Zéphyrs, la matinale aurore
Vient rendre son éclat à l'empire de Flore.
Un crêpe noir régnait sur le vaste horizon :
Il voilait aux humains l'épouse de Titon,

Signe de la douleur, sombre et trop sûr présage
Des plus cruels assauts, du plus affreux carnage.
Enfin les assiégés, sans espoir de secours,
En chrétiens, en héros, vont terminer leurs jours.
Dans leur sang épuisé par tant de résistance,
Ils offrent tous au ciel un reste d'existence.
O gage d'amitié! rare et beau dévoûment!
Ces guerriers, arrivés à leur dernier moment,
Se font un tendre adieu, courent brûlans de zèle,
Où le sort les attend, où la foi les appelle.
C'est dans ce lit d'honneur qu'illustrant leur destin,
Ils veulent tous mourir, les armes à la main.
Ceux, qu'au sein des remparts retiennent leurs blessures,
Couverts, chargés encor du poids de leurs armures,
Maîtrisant la douleur, fiers de lui résister,
Jusqu'au bord de la brèche alors se font porter:
Ils s'y tiennent assis. Là ces cœurs intrépides,
De périls, de combats, de gloire encore avides,
S'arment d'un fer tranchant, attendent les bachas,
Et l'honneur de trouver un généreux trépas.
A peine un faible jour éclaire ces rivages,
Que l'on voit s'avancer, se grossir des nuages,
Qui, poussés vers le fort et dans la plaine épars,
Viennent par tourbillons fondre sur les remparts.

Prompt à gagner leur faîte, un torrent de poussière
Cache des assiégeans la foule meurtrière:
Ses flots d'un voile épais obscurcissent les airs.
Telles portant au loin la foudre et les éclairs,
Des vapeurs où se forme, et d'où crève l'orage,
Sur des rochers altiers précipitent leur rage.
Le sommet escarpé de ces rocs sourcilleux
Se couvre tout-à-coup et de soufre et de feux.
Un tonnerre effrayant gronde autour de leurs têtes,
Et leur cime devient le séjour des tempêtes.
De même autour des murs régnaient dans le fracas,
Le tumulte, l'horreur, la nuit et le trépas.
Sur la brèche, au milieu d'une épaisse fumée,
Gravit de Soliman la redoutable armée.
Déjà même le fort tombait en son pouvoir.
Mais les Chrétiens se font de la mort un devoir:
Tous, jaloux de périr, s'arment d'une constance
Que soutiennent long-tems l'audace et la vaillance.
Les uns précipitant des poutres, des débris,
Ecrasent sous leur poids les Musulmans surpris:
Ils sèment dans leurs rangs le trouble et l'épouvante.
D'autres, en déployant une force étonnante,
Par mille et mille efforts, repoussent le torrent
Qu'à chaque instant la foule et ramène et leur rend.

Partout croît le péril, et partout on le brave.
C'est ainsi, quand l'orage émeut l'onde batave,
Que des remparts, vainqueurs de la fureur des eaux,
Défendent la Hollande et ses riches travaux.
Mais dans leur dévoûment, quelle vertu guerrière
Termine des Chrétiens l'héroïque carrière!
Ceux, dont quelque blessure a captivé les pas,
Méprisant à la fois et donnant le trépas,
Au plus fort de l'assaut, sur la brèche fumante,
Font jouer les ressorts d'une arme foudroyante.
Sous le plomb destructeur que le mousquet vomit,
L'Ottoman tombe, et l'air d'un long fracas gémit.
La mort vole partout et moissonne la vie.
La rage toutefois ne peut être assouvie.
Le desir de venger leurs compagnons mourans
D'assiégeans vers les murs ramène des torrens.
Nul effort, nul rempart alors ne les arrête.
Sur eux des assiégés fond en vain la tempête.
Leur audace redouble : et Chevalier, soldat
Jusqu'à son dernier souffle et s'obstine et combat.
Cependant Lamirande, au sein d'un tel carnage,
Du reste des Chrétiens relève le courage :
Il leur donne l'exemple, en courant le premier
Affronter des vainqueurs le glaive meurtrier.

LA MALTÉIDE.

CHANT DOUZIÈME.

SOMMAIRE.

Soliman entre triomphant dans le fort Saint-Elme. — Vengeance qu'il exerce. — Consternation des assiégés. — La Charité descend du ciel, et fait donner la sépulture aux Chrétiens expirés. — Tableau de leurs obsèques. — Apparition du Dieu ou Génie qui préside aux travaux de la physique et de la chimie. — Armes cruelles qu'il met entre les mains du grand-maître pour sa défense. — Le sultan livre un assaut général. — Disposition de son armée. — Piali, son amiral, allait par un moyen extraordinaire, se rendre maître d'un des forts assiégés. Elise, Osmand son frère et Lascaris, dont il est parlé au IVe Chant, forment le projet d'en informer les Chevaliers. — Protection éclatante que le ciel leur accorde. — Ils pénètrent dans le fort menacé, et préviennent le grand-maître du dessein de l'amiral turc. — Combat à la nage, livré par des soldats et matelots Chrétiens. — Défaite des Musulmans sur les flots.

CHANT DOUZIÈME.

L'air au loin retentit. Les cris des Musulmans,
Les sons de la trompette et de mille instrumens
Vont parmi les Chrétiens, plongés dans la tristesse,
Annonçer des vainqueurs l'importune allégresse.
Au bruit de ces transports, au son majestueux
De cent foudres guerriers, tonnant de divers lieux,
Soliman, que nul bras, nul obstacle n'arrête,
Vient dans le fort réduit jouir de sa conquête.
Vainqueur de ces remparts, théâtre du trépas,
Il entre, et la terreur y précède ses pas.
Il y paraît semblable au maître du tonnerre,
Quand du haut de la nue il menace la terre.
Toutefois, triomphant, il demeure surpris
Qu'un si sanglant exploit soit d'un si faible prix.
Son ame est de dépit secrètement atteinte :
Il s'étonne qu'un fort, dans son étroite enceinte,
Ait, au mépris des siens, résisté si long-tems
A tant d'assauts livrés par tant de combattans.

Maître de ses débris, tantôt si formidables,
Il admire en héros ses efforts incroyables.
Sur ses fiers défenseurs il fixe ses regards :
Il ne voit que guerriers, couchés sur les remparts.
Malgré lui pénétré, touché de leur carnage,
Il plaint leur généreux et funeste courage.
Mais en lui quel contraste ! un si beau sentiment
Au même instant fait place à son ressentiment.
La haine dans son cœur plus vive se réveille.
Tel un lion, piqué par le trait d'une abeille,
Sort tout-à-coup du calme où, parmi les forêts,
Le tenaient assoupi ses desirs satisfaits :
Il rugit, bat ses flancs, agite sa crinière,
Et brûle d'assouvir sa rage meurtrière.
Ainsi le fier sultan éprouve tour à tour
Le dépit, la fureur, la vengeance et l'amour.
Impérieux tyran qui subjugue son ame,
Son courroux ne voit plus qu'Elvire, que sa flamme.
Un cruel souvenir égare son esprit.
Tout plein de son malheur, lui-même il s'applaudit
Des maux qu'il a causés, des meurtres, des ravages
Qui, depuis tant de jours, désolent ces rivages :
Il veut que tous ces forts, sous son pouvoir réduits,
Soient par un fer vengeur et frappés et détruits ;

Que l'on rase les murs; que l'île entière expie
L'odieux attentat d'un traître à sa patrie.
C'est alors qu'insultant à des guerriers défaits :
« Jouis, dit-il, jouis de mes vœux satisfaits,
» Elvire!... et vois enfin ces corsaires profanes
» Par moi, par mon amour, immolés à tes mânes :
» Assouvis avec moi tes long ressentimens;
» Vengeons-nous des auteurs de nos affreux tourmens,
» Et que, devant nos yeux, leurs corps sans sépulture
» De l'avide vautour deviennent la pâture. »
A ces mots, on s'empresse, on comble les fossés.
Des malheureux Chrétiens les corps sont dispersés.
Hors des murs, dans les champs, traînés avec outrage,
De leur rigoureux sort ils présentent l'image.
Le furieux sultan veut qu'il n'aient pour tombeaux
Que l'estomac impur des chiens et des corbeaux.
Ainsi cruellement par lui déshonorée,
Gît de tant de héros la dépouille sacrée.
Tandis que Soliman, poussé d'un tel transport,
Epuise ses rigueurs dans l'enceinte du fort;
Qu'il ruine ses murs, qu'il détruit ses ouvrages,
La consternation, planant sur ces rivages,
Y porte avec le deuil de funestes récits,
Et court des Chevaliers effrayer les esprits.

Dans le bourg, dans les forts, dans la cité notable,
Elle dit du sultan la vengeance implacable:
Elle y sème le trouble, et jette la terreur
Dans tous les cœurs glacés d'une secrète horreur.
Des soldats éperdus, des Chevaliers en larmes,
La Valette en secret partage les alarmes.
Mais ce chef devant eux sait les dissimuler.
Les chagrins, son malheur, rien ne peut l'ébranler:
Aux revers qu'il éprouve opposant son courage,
Il montre un front serein au milieu de l'orage.
Son exemple soutient, ranime ses guerriers,
Et transmet sa grande ame au cœur des Chevaliers.
Brillant d'un saint espoir, devant eux il s'écrie:
« Oui, succomber ainsi, mourir pour sa patrie,
» Amis, c'est triompher plutôt qu'être vaincu;
» C'est pour la gloire enfin avoir assez vécu.
» Du plus beau dévoûment généreuses victimes,
» Plusieurs de nous sont morts en guerriers magnanimes:
» Ils n'ont cédé qu'au nombre. Eh! combien leur valeur
» N'a-t-elle point coûté de sang à leur vainqueur!
» Que de travaux encor sur ces remparts l'attendent!
» Songez qu'avec le ciel des héros les défendent.
» Quel que soit son espoir, en ce jour malheureux,
» Que pourra Soliman, si Dieu combat pour eux?

» Ne nous effrayons point d'une menace vaine !
» Encor quelques combats, et sa perte est certaine.
» Voyez de ses guerriers les flots diminués,
» Ses bataillons mourans, ses Musulmans tués.
» Déjà, tristes fléaux, la faim, la maladie,
» Sont prêtes à poursuivre une foule enhardie,
» Qui, cherchant la victoire en de nouveaux hasards,
» Viendra creuser sa tombe au pied de nos remparts. »

Ce discours qu'il prononce avec la noble audace
D'un cœur inébranlable au fort de sa disgrace;
Le feu vif et sacré qui brille dans ses yeux;
Sa constance, et sur-tout l'exemple impérieux
D'un courage cent fois vainqueur de l'infortune,
Ecartent des esprits une crainte importune.
Ils recouvrent soudain cette intrépidité,
Dont la vertu s'accroît avec l'adversité.
Dieu met en eux sa force invincible et suprême.
Aucun des Chevaliers, aucun des soldats même,
Qui, de leurs frères morts enviant le trépas,
Ne brûle de voler aux plus rudes combats.
Le sort de ces guerriers d'audace les enflamme.
Un secret désespoir s'empare de leur ame.
Tous, en les imitant, jurent de les venger;
Et tous, pour le braver, invoquent le danger.

Déjà, le front paré de l'éclat des étoiles,
La nuit sombre venait de déployer ses voiles :
Ils couvraient à la fois les villes, les hameaux.
L'ombre régnait au loin sur la terre et les eaux.
C'était l'heure où partout la Nature en silence
D'un sommeil salutaire éprouve la puissance.
Tout reposait au sein d'un calme assoupissant,
Les Chrétiens dans leurs murs et les Turcs dans leur camp.
Alors parut du ciel la fille bienfaisante,
La Charité, déesse humble et compatissante,
Qui seule des mortels pleurant l'adversité,
Se plaît à secourir la frêle humanité.
Elle écoute : nul bruit ne frappe son oreille.
Elle entre sous des rocs, de sa main touche, éveille
De simples villageois, Maltais laborieux,
Qui, pour fuir les combats, habitaient en ces lieux.
Chacun, voyant briller l'éclat qui l'environne,
Pense que c'est un songe, et vivement s'étonne.
Mais sa touchante voix, son œil, son front serein,
Les calme, et sait fixer leur esprit incertain.
Ils sont tous en extase : et l'auguste Déesse
Leur dit, d'un ton mêlé de peine, de tendresse :
« Habitans de ces bords, autrefois plus heureux,
» Que l'humanité plaint votre sort rigoureux !

» Mais, aujourd'hui, combien est plus affeux encore
» Celui de ces héros que la guerre dévore!
» En se sacrifiant, ces illustres guerriers
» Défendent vos enfans, vos femmes, vos foyers :
» Et traînés, avilis sur ces sanglans rivages,
» Leurs corps éprouveront le dernier des outrages!
» Ils serviront de proie aux vautours affamés!
» Dans ces tombeaux impurs ils seront enfermés!
» Amis, n'endurons point une pareille injure.
» Tout est calme, tout dort : que la nuit vous rassure.
» A l'aide de son voile, allons les recueillir;
» Sauver leurs restes chers, et les ensevelir ».
La Déesse, à ces mots, fait passer dans leur ame
Une secrète ardeur, parcelle de sa flamme.
Dans la plaine, séjour qu'habite le trépas,
Tous de leur guide saint accompagnent les pas.
La lune secondant leur zèle charitable,
Autour d'eux répandait un rayon secourable :
Elle entr'ouvrait la nue; et son pâle flambeau
Ajoutait à l'effroi d'un si triste tableau.
Au sein d'un champ, creusé des mains de la Nature,
Ils choisissent d'abord le lieu de sépulture;
Puis ils ouvrent la terre, ardens, encouragés
Par l'auguste vertu dont ils sont protégés,

Et préparent ces lieux à recevoir la cendre
Des généreux guerriers, tous morts pour les défendre.
De ces infortunés ils y portent les corps.
La Charité dirige et soutient leurs efforts.
Quel spectacle pour eux! un lugubre silence;
Le calme de la mort et partout sa présence;
Ce néant, cette nuit; une secrète horreur,
Tout inspirait le deuil, le trouble et la terreur.
Mais dans leurs saints travaux rien n'arrête leur zèle:
Il prend, loin qu'il faiblisse, une force nouvelle;
Et ces cœurs, animés d'un pieux dévoûment,
Enferment les Chrétiens au sein du monument.
On ne les couvrit point de la pompe du marbre.
Leur unique ornement fut la cime d'un arbre,
Dont le feuillage épais, en s'étendant sur eux,
Devait leur tenir lieu d'emblème somptueux.
A quoi leur servirait un faste périssable?
Le tems de son burin, sur un acier durable,
A gravé les vertus et les travaux guerriers
De ces héros, par lui couronnés de lauriers.
La nuit allait finir sa paisible carrière.
A l'Orient brillait une faible lumière.
La Valette éveillé cède aux soins dont l'excès
L'agite, et sans espoir l'occupe en son palais:

De bout il fait au ciel une prière ardente.
Tout prêt à soutenir une attaque sanglante,
Il sort avant le jour, et va sur les remparts,
Du destin qui l'attend prévenir les hasards.
A peine enseveli dans un profond silence,
Il roule en son esprit cent projets de défense,
O surprise! ô prodige! au milieu des éclairs,
Descend un être ailé, de l'empire des airs.
Son front est rayonnant et sa taille imposante.
Il porte dans ses mains la foudre et l'épouvante.
Il s'adresse au grand-maître et lui parle en ces mots :
« Guerrier, dont le tourment, si digne d'un héros,
» Intéresse le ciel qui dans ces lieux m'envoie,
» Cessez à des chagrins de vous livrer en proie.
» Un Dieu juste et puissant veille à votre secours.
» De vos sanglans revers il a borné le cours.
» Par ses ordres sacrés, je viens dans cette enceinte
» Vous armer des carreaux de sa colère sainte.
» De sa justice enfin je remplis les décrets.
» C'est moi, qui découvrant de merveilleux secrets,
» Ai d'objets précieux enrichi la science,
» Et de trésors cachés enseigné l'existence.
» J'enfante tous les jours des miracles nouveaux.
» Du savant ici-bas conduisant les travaux,

» Je guide sa recherche au centre de la terre,
» Où de tout ce qu'il voit j'explique le mystère.
» Mon savoir, mon génie embrasse l'univers.
» Arbitre des mortels, je leur nuis ou les sers.
» Combien de fois déjà, dans leurs tristes querelles,
» N'ont-ils point eu recours à mes armes cruelles!
» Mais que ne feront pas celles-ci dans vos mains?
» Recevez-les, seigneur, pour changer vos destins.
» La foudre n'eut jamais un effet plus terrible.
» Ce composé fatal, mélange combustible,
» Avec effort lancé dans les rangs ennemis,
» Confondra, détruira leurs bataillons surpris.
» Dans ces cercles de soufre enchaînez leur courage;
» Qu'un bitume brûlant leur porte le carnage!
» Leur défaite est certaine »... Il dépose, à ces mots,
Le funeste présent dans les mains du héros:
Il lui révèle encor, pour qu'il les multiplie,
Des secrets destructeurs, salut de sa patrie;
Et, remontant aux cieux d'éclat environné,
Il laisse dans ses murs La Valette étonné.

Ce prince, dont le ciel relève l'espérance,
Met en ses seuls bienfaits toute son assurance:
Il vole vers les siens, les exhorte, et prescrit
Des travaux que lui-même il surveille et conduit.

On s'empresse, on déploie un zèle infatigable.
Le salpêtre, le soufre, un mélange inflammable
De matière visqueuse et de corps résineux,
Dix fois sont appliqués sur des cercles nombreux,
Dont le bois mince et sec autour de soi recéle
Le désastre, l'effroi, la mort le plus cruelle.

Le jour en ce moment lançait ses premiers traits.
Il voit, à son lever, ces sinistres apprêts,
Et les Chrétiens armés, du haut de leurs murailles,
Défier les périls et le sort des batailles.
De plus d'espoir les cœurs ne brillèrent jamais.
Cependant Soliman, tout fier de ses succès,
Sort de son camp, pareil à la vague bruyante
Qui fond sur un navire au sein de la tourmente.
Il paraît le premier, suivi de combattans,
Distingués et choisis parmi ses Musulmans.
Des feux croissans du jour leur armure éclatante,
Offrait dans ses reflets une pompe étonnante.
Mille éclairs en sortaient, et ce vif appareil
Se rallumait sans cesse aux rayons du soleil.

Mais avant que cet astre, en versant la lumière,
Ait fourni dans les cieux sa course journalière,
A la tête des siens, l'intrépide sultan
Veut d'un nouvel assaut exécuter le plan.

Il commande, et déjà sa redoutable armée
A son ordre suprême en tout s'est conformée.
Ici c'est Mustapha, qu'enflamme sa faveur,
Qui de ses escadrons guidera la valeur.
Plus loin sous Piali combattront ses corsaires.
Lui-même, le premier, avec ses janissaires,
Il veut franchir les murs, et sur ces fiers remparts
Lui-même du Croissant planter les étendards.
Hascen, jaloux aussi d'illustrer sa vaillance,
Témoigne pour l'assaut sa noble impatience.
Par ordre de ces chefs, vingt bataillons d'abord,
Avancés vers la mer, investissent le port;
Et jusqu'au pied d'un mont prolongeant leur phalange,
Ils enferment le bourg et le château Saint-Ange.
Là le salpêtre éclate avec un bruit affreux;
Là, vomissant l'effroi, la mort parmi les feux,
Tonnent contre les murs d'infernales machines,
Non moins que de carnage avides de ruines.
Tant de foudres frappaient et remparts et guerriers.
C'était peu d'exhaler tous ces feux meurtriers.
Piali veut encore y joindre la surprise :
D'une attaque imprévue il conçoit l'entreprise.
C'est à l'aide des flots, que, dans un fort voisin,
Il prétend en silence accomplir son dessein.

L'onde était de ce fort la plus sûre défense:
Et se fiant en elle autant qu'en leur vaillance,
Les Chevaliers ailleurs, peu nombreux, dispersés,
Veillaient à garantir les seuls points menacés.
Piali s'en prévaut. Ni la profonde mer
Où, du haut du rempart, on pouvait l'abîmer;
Ni d'un mur périlleux la redoutable masse,
Ne sauraient étonner, rebuter son audace.
Il résoud l'escalade, et, sans que rien l'arrête,
Il va tout préparer pour hâter sa conquête.
Dans ce péril, Osmand s'adresse à Lascaris.
Lui peignant tout l'effroi qui glace ses esprits:
« Malte, dit-il, Seigneur, Malte aujourd'hui succombe.
» Piali des Chrétiens y va creuser la tombe.
» Oui, ces forts céderont à son dessein fatal:
» J'y vois le Musulman, l'Algérien brutal,
» Sur d'illustres guerriers, devenus ses victimes,
» Exercer des horreurs qu'il croira légitimes.
» Au nom du sang chrétien qui vous donna le jour;
» Au nom de vos vertus, au nom de cet amour
» Qui vous anime encor pour la loi de vos pères,
» Souffrez que nous volions au secours de nos frères.
» Elise et moi, partons, courons au même instant
» Prévenir ces héros du sort qui les attend ».

« Moi! répond Lascaris, que je vous abandonne!
« Je vous suivrai. Le ciel, mon devoir me l'ordonne:
» Soumis au Christ, j'irai laver mon déshonneur
» Parmi vos Chevaliers, si grands dans leur malheur ».
Sans doute, cette fois, il sentit en lui-même
D'un Dieu qui lui parlait la volonté suprême.
Mais dans un tel projet, que peut leur dévoûment?
L'incertitude en eux jette un secret tourment.
Tous trois, d'un pas timide, ils marchent au rivage.
Au même instant du ciel se détache un nuage:
Pour leur prêter son voile, il s'étend autour d'eux,
Et, quoique diaphane, il les soustrait aux yeux.
C'est peu d'un tel secours. Au sein de cette nue,
Un esquif sur les flots apparaît à leur vue.
L'espérance en leur cœur renaît à son aspect.
L'onde jusqu'auprès d'eux le porte avec respect;
Et, debout sur son bord, un pilote fidèle
Les admet dans l'agile et brillante nacelle.
Ils partent: sur leur guide, ange envoyé des cieux,
Ils fixent leurs regards, tous trois silencieux.
Ils admirent sa grâce et sa taille sublime.
Son front calme fait voir la bonté qui l'anime:
Ses traits sont gracieux, ses yeux étincelants.
Ses blonds et longs cheveux sont agités des vents,

Et le lin virginal de sa robe flottante
Efface la blancheur de la neige éclatante.
Avec sa suite enfin dans le fort introduit,
Lascaris par le peuple au grand maître est conduit:
On l'écoute. Frappé de ce qu'il lui révèle,
La Valette avec calme applaudit à son zèle;
Puis, adorant le ciel qui, pour sauver leurs jours,
Accorde aux Chevaliers un merveilleux secours,
Il rend à l'Éternel des actions de grâce,
Et court parer les coups du bras qui le menace:
Il s'avance conduit par un esprit divin.
Pour tromper l'ennemi, prévenir son dessein,
Il rend du pied des murs l'approche impraticable.
Profitant de la nuit, dont l'ombre favorable
Avait déjà du jour suspendu les travaux,
Il porte sa défense au fond même des eaux.
De pieux fixés dans l'onde il forme une barrière;
Heureuse invention, palissade guerrière,
Dont le prompt assemblage et la solidité
Opposent leur entrave à l'assaut médité.
Un travail si pressant dura jusqu'à l'aurore.
Piali, dans l'espoir qui le séduit encore,
Se lève, et, le cœur plein de son hardi projet,
Vers la rive il accourt, pour en presser l'effet.

Frémissant de l'obstacle, il veut que le courage
Aille à travers les pieux se frayer un passage.
Par son ordre à l'instant, la hache sur le dos,
D'impétueux soldats se jettent dans les flots :
Ils gagnent la barrière, ils se saisissent d'elle,
Et là, d'un bras hardi que dirige le zèle,
Ils font pleuvoir l'acier d'un fatal instrument,
Dont le tranchant aigu sert leur empressement.
Au bruit que tant de coups loin de là font entendre,
L'alarme dans les murs est prompte à se répandre.
On croit le fort surpris par l'ennemi vainqueur.
Tel qu'un ours, qui des monts s'est rendu la terreur,
Aux regards des humains dérobant sa retraite,
Pour asile a choisi quelque roche discrète;
Entend-il du clairon l'accent rauque et bruyant,
Dans son antre couché, tout à coup s'effrayant,
Il se lève... il regarde... il écoute en silence...
Le bruit croît-il, alors songeant à sa défense,
Il sort de sa caverne, et fond sur le chasseur
Qui fuit, pour l'éviter, emporté par la peur :
Tels effrayés d'abord, mais surmontant la crainte,
Accourent les Chrétiens pour sauver leur enceinte.
Le péril enhardit, rend les cœurs plus ardens;
Et matelots, soldats, l'épée entre les dents,

S'élancent dans les flots, se pressent, à la nage,
D'arriver où chacun médite le carnage.
Aux Musulmans atteints ils livrent un combat,
Où de gloire à l'envi se couvre le soldat.
Contre eux on se défend : et cette résistance
Accroît et leur audace et leur impatience.
De l'avide coignée ils bravent le tranchant;
Et tous, pleins de fureur, aux poutres s'attachant,
Y gravissent bientôt, secondés par leurs armes
Dont l'acier frappe, et sème autour d'eux les alarmes.
Enfin les Ottomans, des pieux précipités,
Sont partout mis en fuite et partout arrêtés.
Leur sang rougit les flots : on en fait un carnage,
Pour l'amiral déçu triste et sanglant présage.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Les forts restés au pouvoir des Chevaliers sont attaqués de toutes parts. — Effets terribles de l'artillerie des assiégés et des assiégeans. — Intrépidité de Soliman. — Efforts des Bachas et des soldats. — Hascen fait une tentative à laquelle l'amiral Piali veut participer. — Belle défense des Commandeurs Gioux, Medina, Ruiz et Quincy, Chevaliers de Malte. — Hascen a échoué dans son entreprise. — Histoire de l'apostat Candélissa, son lieutenant. — Suite des assauts. — L'Humanité y intervient sous les traits d'une vierge affligée. — Prières qu'elle adresse aux combattans pour les désarmer. — Elle leur montre son sein déchiré par leurs coups. — Spectacle touchant de son corps meurtri et sanglant. — Il est sans effet. — Mahomet, sous la forme d'un visir, l'accable de ses coups.

CHANT TREIZIÈME.

MAINTENANT qui dira ces travaux éclatans,
Ces assauts, ces exploits de tant de combattans?
Quel pinceau tracera ces scènes de carnage,
Ces spectacles sanglans, triomphe de la rage,
Où, tour à tour l'audace, un cruel dévoûment
Attestent leur furie et leur acharnement?
Quand j'aurais une voix au-dessus du tonnerre;
Pût-elle retentir aux deux bouts de la terre,
Trop faiblement encor, dans ces récits d'horreur,
Je dirais des Chrétiens l'héroïque fureur.
Muse, tant de vertu n'est point en ma puissance,
Et de tes seuls accens j'invoque l'assistance.
Cependant, sans relâche, assiégés, assiégeans
Font à l'envi mugir leurs bronzes foudroyans.
Sur les murs, hors des murs, règne un fracas horrible.
Les coups multipliés, l'irruption terrible
De ces foudres tonnans et des monts et des forts,
Semaient au loin l'effroi sur ces malheureux bords.

Sous l'ardent aiguillon de la mèche allumée,
S'exhalaient dans les airs des torrents de fumée.
L'île, de ses remparts, jusqu'au mont Calcara,
N'était plus qu'un Vésuve, un autre mont Etna;
Et sa longue tempête, organe de la guerre,
Eternisait le bruit d'un effrayant tonnerre.
Pour s'ouvrir un chemin en des périls nouveaux,
Le sultan devant lui fait marcher ses drapeaux:
Il précède avec eux sa formidable armée.
De sa guerrière ardeur la foule est enflammée;
Et par son ordre, Hascen et ses Algériens
Courent, le long du port, attaquer les Chrétiens.
Chaque assiégeant conçoit la plus haute espérance.
On s'obstine, on poursuit avec plus d'assurance,
Tandis que Soliman, dans ces sanglans assauts,
Partout de ses soldats dirige les travaux.

Lui-même sur la brèche il paraît à leur tête,
Y veut, par son exemple, assurer sa conquête:
L'œil en feu, commandant des bataillons altiers,
Il porte la terreur aux plus fiers Chevaliers.
Le bruit de ses exploits court dans toute l'armée:
Aux soldats, à leurs chefs, l'agile Renommée
Dit et redit cent fois les rapides efforts
Du sultan déjà prêt à réduire un des forts.

A ces bruits leur valeur, comme une flamme ardente
Qu'excite encor des vents l'haleine impatiente,
S'accroît et tout d'un coup transporte les esprits,
Du succès de leur prince et flattés et surpris.
Avec le zèle en eux la fureur se ranime.
Chacun, dans un élan qui devient unanime,
A l'assaut acharné, redoublant de vigueur,
S'efforce d'égaler le monarque vainqueur.

Cependant les bachas, avec non moins d'audace,
Sans que nul en courage, en exploits se surpasse,
Ne cessent de chercher, de tenter les moyens
D'arracher la victoire aux armes des Chrétiens.
Hascen dans cet assaut, lassé de leur défense,
Court ailleurs du succès couronner sa vaillance.
C'était au pied d'un roc, vers un golfe prochain,
Que l'appelait l'espoir d'un triomphe certain.
En ce lieu resserré, la mer sombre et profonde
Dans un calme trompeur laissait dormir son onde.
Hascen, de qui ce golfe a séduit les regards,
Se presse de gagner, d'emporter ses remparts :
Il arme des esquifs, cingle vers le rivage,
Y vole, et tout à coup, ô surprise! ô carnage!
De la cime du roc, des bronzes meurtriers
Coulent au sein des flots et barques et guerriers.

Mais, loin qu'il s'en étonne, il brave tout, arrive,
Et, le premier des siens, il saute sur la rive.
Là de tous ses guerriers d'éployant la valeur,
Il s'efforce de vaincre en dépit du malheur.
Quel déluge de feux sans relâche il essuie!
Sur lui fond de l'airain une homicide pluie:
Il l'affronte, il rallie aussitôt ses soldats,
Et les force à marcher au devant du trépas.
Entre eux et les Chrétiens un long combat s'engage.
Alors que ne font point le zèle et le courage?
Un fatal désespoir saisit les Musulmans,
Les retient en ces lieux de salpêtre fumans.
Bravant le feu, le fer, sur le roc ils gravissent:
Intrépides rivaux dans le sort qu'ils subissent,
Jusqu'au sommet des murs ils brûlent d'arriver,
Et tous, en s'immolant, prétendent l'enlever.
Partout vole la mort; partout, avec le trouble,
A l'égal du fracas le carnage redouble.
Le fort demeure en proie aux plus cruels hasards;
Et des ruisseaux de sang coulent de ses remparts.
Là Piali survient, veut partager la gloire
Du brave Hascen, tout prêt à saisir la victoire;
Mais, tandis qu'il débarque à la tête des siens,
Animés par leur chef, les fiers Algériens,

Jaloux de ne devoir qu'à lui seul leur conquête,
Des murailles enfin escaladent le faîte.
L'ardeur des assiégés se rallume contre eux.
Guiméran, qui commande à ces cœurs valeureux,
Résiste, mais en vain, à l'altière cohorte,
Dont le nombre bientôt sur les Chrétiens l'emporte.
Les musulmans vainqueurs couvrent ce boulevart,
Et leurs mains du Croissant y plantent l'étendart.
A ce honteux aspect les Chevaliers frémissent.
Suivis de leurs soldats vingt chefs se réunissent;
Et, sans être effrayés de leur nombre inégal,
Rengagent un combat aux deux partis fatal.
Dans ce terrible assaut, les piques, les épées
Sont d'un sang ennemi cruellement trempées.
L'audace en ce moment les dirige au hasard :
A leur défaut, bientôt on s'arme du poignard.
Plus sanglant il remplace et l'épée et la lance,
Dont le fer qui se brise est alors sans puissance;
Il sert des deux côtés une assassine main,
Et, frappant de plus près, donne un trépas certain.
Le trouble est à son comble : on se mêle, on se presse;
On se saisit, on lutte : et la force ou l'adresse,
Décidant par ses coups du sort des combattans,
Soutient seule en ce choc les Chrétiens haletans.

C'est à qui de son sang se montrera prodigue.
Mais la mort qui les frappe, une extrême fatigue,
L'épuisement déjà prêt à s'emparer d'eux,
Allaient réduire enfin des cœurs si généreux.
Sans espoir, mais au ciel adressant sa prière :
« Dieu ! criait Guiméran, qu'une grâce dernière
» M'accorde le salut de ces vaillans Chrétiens !
» Défenseurs de nos murs, ils sont aussi les tiens.
» Protège leurs efforts ; conserve à tous la vie,
» Et qu'à ce prix, grand Dieu ! la mienne soit ravie,
» Je t'en conjure... » A peine il proférait ces mots,
Tel qu'on voit, quand des airs a cessé le repos,
En butte à l'aquilon et jouet de l'orage,
D'un vieux chêne ébranlé s'agiter le feuillage :
Tel on sentit le roc tout à coup se mouvoir
Et céder à la main d'un souverain pouvoir.
Un long mugissement s'éleva de la terre.
Le ciel y répondit par des coups de tonnerre ;
Et deux fois sur les murs l'éclair darda ses feux.
Ce prodige aux Chrétiens est un présage heureux.
D'un céleste secours leur donnant l'assurance,
Il réveille dans tous leur première espérance.
Le courage redouble et la force renaît.
Dans leurs nouveaux efforts la main de Dieu paraît.

Au même instant Gioux, vaillant chefs des galères,
Vole des lieux voisins à l'aide de ses frères :
Il menait avec lui Ruiz et Médina
Et Quincy, que jamais nul danger n'étonna.
Ces Chevaliers, suivis de soldats intrépides,
Vers le roc et ses murs portent leurs pas rapides.
Demonté qui les voit leur prète un prompt secours :
Il veut ou triompher ou terminer ses jours.
Emporté par le feu de son ardent courage,
Au sein des Musulmans il fond, s'ouvre un passage.
Il les presse, les force, et saisit l'étendard,
Dont la toile flottait au sommet du rempart.
Ils font tous, lui, les siens, des efforts incroyables.
Gioux, Quincy, non moins hardis et redoutables,
Chargent leurs ennemis avec tant de fureur,
Qu'ils en sont ébranlés, et frappés de terreur :
A ce vigoureux choc vainement ils résistent.
Dans leur premier assaut les Chevaliers persistent;
Et les Algériens, par les destins trahis,
Sont renversés des murs qu'ils avaient envahis.
Hascen de tels combats supportant la tempête,
Pour attaquer encore, à chaque pas s'arrête :
Il redouble d'audace et d'intrépidité;
Mais, contraint de céder à la nécessité,

Il laisse à Piali le soin de sa vengeance,
Et court porter ailleurs sa funeste présence.
Candélissa demeure en ce choc périlleux.
Lieutenant du bacha, qu'il remplace en ces lieux,
Il se flattait encor, fidèle à sa promesse,
De remplir le serment qu'il fit à sa maîtresse.
Grec et chrétien jadis, un jour que son destin
Le pressait d'entreprendre un voyage lointain,
Il fut pris et traîné sur un cruel rivage,
Où tout mortel conduit gémit en esclavage.
Il était dans cet âge, où l'homme à la vigueur
Joint le charme imposant d'un noble extérieur.
Nadzar le vit, l'aima : la plus ardente flamme
Pour lui dès ce moment s'alluma dans son ame.
Son image à jamais fut gravée en son cœur.
Tel, au tems des frimas, le pied du voyageur,
Imprimé dans le sein de la neige nouvelle,
Y laisse de ses pas une trace fidelle.
Fille d'un amiral, elle sortait d'un sang
Qui soumettait ses feux au devoir de son rang.
Mais cette fois l'amour, prompt à triompher d'elle,
Lui fit porter le poids de sa chaîne cruelle :
Au joug de son esclave il asservit son cœur,
Et de tous ses efforts demeura le vainqueur.

Long-tems elle voulut, fière de sa naissance,
De cet étrange amour surmonter la puissance.
Il fallut obéir, et plier sous la loi
D'un dieu, souverain maître et du pâtre et du roi.
Lasse enfin des combats d'un cœur qui dissimule,
Nadzar, un jour, cédant au feu dont elle brûle,
Commande à des soldats d'amener son captif.
Il paraît devant elle et confus et craintif.
Elle lui dit : « ô grec! si la gloire t'est chère;
» Si tu veux suivre un jour les traces de mon père,
» Tu peux, en me servant, aspirer aux grandeurs
» Que te vont préparer les plus rares faveurs.
» Je t'aime, je l'avoue; et si ton cœur partage
» Un amour qui pour toi dans ses liens m'engage,
» Je t'accorde ma main, mes trésors, tous mes biens.
» Mais il faut avant tout renoncer aux Chrétiens :
» Abandonne leur secte, et qu'un serment te lie
» Aux lois de ton amante, aux mœurs de sa patrie. »
Candélissa troublé tombe à ses pieds soudain.
Tant de bonheur l'aveugle : il accepte sa main;
Il s'enivre d'espoir; il promet tout, le traitre!
Et, tyran de l'honneur, l'amour devient son maître.
Enfin il se relève, et, déjà Musulman,
Dans l'instant même il veut jurer, sur l'Alcoran,

Aux Chrétiens qu'il trahit une haine mortelle,
A Mahomet sa foi, son amour et son zèle :
Il se résigne à tout. Mais l'infâme, au moment
Qu'il fallut prononcer le coupable serment,
Entendit, dans le fond de son cœur infidèle,
Un Dieu qui condamnait sa flamme criminelle :
Il s'efforcait en vain d'étouffer ses remords.
Dans son trouble secret; dans les premiers transports
D'une ardeur à la fois impie, illégitime,
Il subissait sa peine, il expiait son crime.
Mais son desir l'emporte : il promet, le cruel !
En jurant à Nadzar un amour éternel,
De lui sacrifier et la loi de ses pères,
Et la foi qu'il avait en nos sacrés mystères :
Il devient des Chrétiens l'implacable ennemi.
A cet affreux serment, dont lui-même a frémi,
Il ajoute : « Je jure, avant que l'hyménée,
» Madame, à vos grandeurs n'ait joint ma destinée,
» D'aller dans Malte, un jour, sur ses rochers fumans,
» Assouvir, de ma main, vos longs ressentimens;
» D'y saisir son grand maître, et, fier de ma conquête,
» D'apporter à vos pieds l'hommage de sa tête.
» En délivrant les mers de son ambition,
» De tout son sang versé scellons notre union. »

Il n'exécuta point ce projet détestable;
Mais dans sa trahison il fut inébranlable.
Rien ne put l'en distraire; et son cruel amour
Lui fit tout affronter en ce funeste jour.
Sur les bords qu'il occupe, il prétend avec gloire
Des mains des assiégés arracher la victoire.
Dans ce hardi dessein, pour forcer les soldats
A vaincre le péril, à braver le trépas;
Pour ne laisser d'espoir que dans le seul courage,
Il court faire éloigner tout esquif du rivage.
« Soldats, dit-il aux siens, il faut vaincre ou mourir ».
Tous au seul désespoir n'ont plus qu'à recourir.
Lui seul est écouté : dans l'effort qu'il excite,
A travers les périls chacun se précipite;
Et malgré les Chrétiens qui, sur le roc fumant,
Combattent de ces cœurs l'avide acharnement,
Leur intrépide audace, à tout déterminée,
Oppose aux Chevaliers une rage obstinée.
Tandis qu'en ces assauts s'illustraient des guerriers,
L'Humanité pleurait sur leurs tristes lauriers.
En tout tems, des mortels douce et sincère amie,
Elle est sensible aux soins qui consument leur vie.
Combien de fois son ame a partagé nos maux,
A gémi des erreurs qui creusent nos tombeaux!

C'est là tout son pouvoir : l'impitoyable Guerre
De ses barbares mains l'a détruit sur la terre.
Sans le Crime farouche et ses noires fureurs,
Elle devrait en reine habiter dans les cœurs.
Mais par lui poursuivie, à toute heure offensée,
Elle en est pour jamais cruellement chassée.
Loin d'eux elle a fixé son tranquille séjour.
Mais cette vierge en pleurs le quitte dans ce jour.
Elle prétend marcher vers de sanglans rivages,
Et d'un fer meurtrier arrêter les ravages.
Elle part, sous son vol disparaît le chemin.
Malte est le lieu choisi pour son pieux dessein.
D'un long crèpe d'abord elle a voilé sa tête :
Et, sans que la frayeur ni le danger l'arrête,
Elle se hâte, approche, arrive dans les lieux
Où luttent les Chrétiens et les Turcs furieux.
D'un pas ferme aussitôt vers eux elle s'élance;
Au sein des bataillons elle pénètre, avance,
Arrête, avec les chefs, les soldats acharnés,
Et devant eux s'écrie : « O cœurs infortunés!
» Quelle étrange fureur peut ainsi vous séduire?
» L'honneur consiste-t-il à vous entredétruire?
» Voyez mon sein meurtri, mon corps défiguré,
» Mon cœur de mille traits par vos bras déchiré.

» Hélas! au nom du ciel, terminez ma souffrance,
» Ou tranchez d'un seul coup ma pénible existence. »
Elle dit, se découvre, et montre sur son sein
Des traits, des coups frappés par un fer assassin.
Une pâleur mortelle assiége son visage.
Tout son corps ne paraît, ô pitoyable image!
Qu'un mélange confus de blessures, de sang,
De glaives, de poignards, enfoncés dans son flanc.
Mais spectacle trop vain! dans l'horreur qui l'anime,
Mahomet fend la foule, et court à sa victime.
Il avait d'un visir pris la taille et les traits,
Homme dur, dont le cœur ne s'attendrit jamais.
Il insultait au deuil, il se riait des larmes.
Le sang, le meurtre seul avait pour lui des charmes.
Sous le sombre dehors de ce chef inhumain,
Le prophète imposteur, un poignard à la main,
Fond sur l'Humanité, la frappe, la terrasse,
Et contre elle des Turcs tourne toute l'audace.

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT QUATORZIÈME.

SOMMAIRE.

L'Humanité allait succomber sous les coups de l'enfer, si l'Éternel, touché de son sort, ne l'avait sauvé d'un si grand péril. — Secours qu'il lui envoye. — Les combats continuent. — Déroute des troupes de Piali. — Ce chef, entraîné dans leur fuite, s'efforce de les rallier. — Secours qui lui prête le Démon des combats. — Horrible carnage des Musulmans. — Hascen a fait une nouvelle tentative. — Ses succès. — Quincy est blessé par lui. — Dévoûment de cet illustre Chevalier. — Il relève le courage des Chrétiens et succombe à sa blessure. — Hascen quitte le fort où il se maintenait par sa valeur, pour voler au secours de Soliman qu'un faux bruit avait dit blessé.

CHANT QUATORZIÈME.

Ainsi, foulée aux pieds de l'enfer en courroux,
L'Humanité cédait à l'effort de ses coups.
L'Eternel que son sort vivement intéresse,
Veut que le ciel lui-même à la sauver s'empresse :
« Archanges! esprits-saints! partez, volez, dit-il,
» Au secours d'une vierge en ce pressant péril. »
Et près d'elle descend une troupe céleste,
Qui dérobe à l'acier le souffle qui lui reste.
Pour épuiser son flanc, l'enfer la cherche en vain :
Elle échappe à ses coups par un pouvoir divin.
De son sein palpitant la chaleur se ranime.
Recouvrant ses esprits, cette tendre victime
Rouvre l'œil, et sourit à la clarté du jour.
C'est ainsi, quand l'été, dans les champs de retour,
Répand de toutes parts son haleine embrasée,
Qu'une fleur se ressent des dons de la rosée :
Prête à perdre la vie en perdant sa fraîcheur,
Elle recouvre alors sa grâce et sa couleur.

Par ses libérateurs, la vierge infortunée
Est jusqu'en sa retraite aussitôt ramenée.
Ils lui rendent l'espoir, et, prêt à la quitter :
« L'enfer seul, dit l'un d'eux, a pu vous résister.
» Le ciel qui l'a souffert, veut dans un tel outrage
» Avoir de son audace un dernier témoignage.
» Rassurez vous, calmez de si justes douleurs ;
» Recourez à Dieu seul contre tant de rigueurs.
Il achevait ces mots, et la troupe sacrée
Part, revole au séjour du céleste Empyrée.

Cependant Piali, toujours plus valeureux,
Commandant des soldats et vaillans et nombreux,
Fond sur les Chevaliers qui, dans leur lassitude,
Ont peine à soutenir une attaque si rude.
Ils cèdent, un moment, à sa bouillante ardeur.
Mais le péril en eux rappelant la vigueur,
Ils font, animés tous d'une vertu soudaine,
Des efforts au-dessus de la puissance humaine.
Un violent courroux se mêle au dévoûment :
Il accroît le péril. Dans son acharnement,
L'assiégé frappe, atteint, et renverse sans vie
Tout ce qui lui résiste et brave sa furie.
L'amiral voit alors ses malheureux guerriers,
Les uns foulés aux pieds des plus fiers Chevaliers,

Les autres s'échappant à leur bras implacable,
Ou tombant sous les coups d'un fer inexorable.
Ils fuyaient les Chrétiens, quand leur chef belliqueux,
Plein d'un cruel dépit, s'élance au milieu d'eux :
Il court, suspend leurs pas, crie, exhorte, menace;
Il s'arme contre tous d'une éloquente audace :
Et pour le seconder, en cet instant fatal,
Accourt avec sa suite un génie infernal.
Escorté de l'horreur, sa compagne constante,
D'une aile meurtrière et de sang dégoûtante,
Il vole dans l'armée, en chasse la terreur,
Et fait partout céder la crainte à la fureur.
Sans entrailles jamais, ce Démon du carnage
Souffle dans tous les cœurs le dépit et la rage.
De sa voix formidable, il ranime, enhardit
Le chef déconcerté, le soldat interdit.
Maître des Musulmans, il leur rend l'espérance,
Et rallume en leur sein la soif de la vengeance.
Ralliés à ses cris, la honte sur le front,
Ils brûlent de venger leur perte et leur affront.
Le courroux les saisit; le zèle les transporte,
Et contre les vainqueurs l'audace les emporte.
Mais trois fois attaquant, et trois fois repoussés,
Ils sont dans leur espoir constamment abusés.

Plus obstinés encor, long-tems sur ce rivage,
Ils eussent du combat disputé l'avantage,
Si bientôt un renfort qui vint fondre sur eux,
N'eût terminé ce choc et sanglant et douteux.
Corbinelli, Sada, tous deux nés dans Florence,
Adorne le génois, Ferrier, natif de France,
Arrivent, et poussant de redoutables cris,
Chargent, à coups pressés, les Musulmans surpris.
Là ces cœurs indomptés, de sang, de meurtre avides,
Frappent tout ce qui s'offre à leurs bras intrépides.
Rien ne peut résister au fer des Chevaliers;
Tout fuit. L'amiral même a suivi ses guerriers.
Nul chemin, nul obstacle alors ne les arrête;
Ils ont perdu chacun tout espoir de conquête,
Pareils à des béliers, qu'un orage bruyant
Met en fuite aux éclats d'un tonnerre effrayant.
Vainement le berger, qui se trouble lui-même,
Veut réprimer l'essor de leur frayeur extrême.
Le timide troupeau ne connaît plus sa voix;
Il franchit, dans sa peur, et les monts et les bois.
Tels les Turcs égarés, pressés dans leur défaite,
Loin des murs foudroyans cherchaient une retraite.
Candélissa lui-même est frappé de terreur:
Avec l'espoir il perd tout à-coup sa valeur.

Pour fuir le châtiment d'un apostat, d'un traître,
Il renonce au projet de saisir le grand-maître;
Et par lui les esquifs, repris honteusement,
Servent de sa frayeur le lâche empressement.
Mais en vain ses soldats s'obstinent dans leur fuite.
Le carnage et l'horreur volent à leur poursuite.
A peine rembarqués, foudroyés par le fort,
Au fond de l'onde amère ils vont subir la mort.
Quel spectacle! Bientôt de leur poids surchargées,
On ne voit sur les eaux que barques submergées.
Rien ne peut rassurer les esprits éperdus.
Ceux qui sont demeurés, interdits, confondus,
Dans l'espoir de fléchir le soldat en furie,
Embrassent ses genoux et demandent la vie.
Le courroux à leur voix a fermé tous les cœurs:
Ils sont sacrifiés par la main des vainqueurs.
En vain, épouvantés d'un si sanglant carnage,
Plusieurs au sein des flots s'élancent du rivage.
La crainte les aveugle; et, pour fuir le danger,
Dans le gouffre des mers ils courent se plonger.
La mort les y poursuit: l'airain qui sur eux tonne,
Signale horriblement le trépas qu'il leur donne.
La vague roule au loin mille débris épars,
Des cadavres tronqués, des restes d'étendards,

Des corps, des bras flottans, des jambes fracassées,
Des têtes sur les eaux tristement dispersées.
L'horreur s'offre à son comble en ce désastre affreux.
Cependant, accablé d'un dépit douloureux,
Piali qui ne peut survivre à sa disgrâce,
Veut qu'au prix de son sang la honte s'en efface.
Mais Hascen plus heureux, affrontant les hasards,
Avait d'un autre fort surpris les boulevarts.
Ses murs dès ce moment tombaient en sa puissance,
Si des remparts voisins, volant à sa défense,
Demonté, Médina, Ruiz, Quincy, Gioux,
Dans ce lieu menacé n'eussent porté leurs coups.
Hascen ressent d'abord leur vigoureuse audace.
Celle qu'il leur oppose en efforts la surpasse;
Et par ses seuls exploits, fier de triompher d'eux,
Il ne peut s'arracher à ce choc périlleux:
Osant tout, bravant tout, ce guerrier redoutable
Devant les Chevaliers demeure inébranlable.
Quincy même est par lui frappé d'un coup mortel.
Ministres du trépas dans cet assaut cruel,
Turcs, Chrétiens, semblaient tous, à mille traits en but
Ne pouvoir se lasser d'une si longue lutte.
On combattait toujours, et toujours l'ennemi
Sur le mur emporté demeurait affermi.

Cependant les Chrétiens, et redoublant de zèle,
Et déployant vingt fois une force nouvelle,
Pour rompre et disperser ses flots tumultueux,
Sans cesse lui livraient un choc impétueux.
Mais les Algériens, à tant de résistance,
D'une indomptable audace opposaient la constance.
Assiégés, assiégeans, de fatigue excédés,
De plus d'ardeur encor se montraient possédés.
D'un côté, dans l'espoir d'un brillant avantage,
Hascen de ses guerriers relève le courage;
De l'autre, impatiens de sauver leurs remparts,
Les Chrétiens à travers les flammes et les dards,
Pour chasser l'ennemi toujours plus formidable,
Font, sans se ralentir, un effort incroyable.
Non loin de là, Quincy sur la terre étendu,
Cédait au coup du sort qui l'avait abattu.
Mais soit que sa blessure, ou plus ou moins cruelle,
Ne dût point l'entraîner dans la nuit éternelle;
Soit qu'un transport subit, maître de sa douleur,
De ses esprits alors ranimât la vigueur,
Il soulève sa tête... Il voit sur les murailles
Ce qu'a de plus affreux le destin des batailles:
Il y voit ses amis, haletans, harassés,
Au milieu des mourans, au milieu des blessés,

N'ayant d'autre soutien que leur vertu guerrière,
S'en faire en cette lutte une forte barrière.
Il soupire, il frémit, il cède à sa valeur :
Il se lève, et lui-même oubliant son malheur,
Il s'arme, court, s'éloigne; il fond dans la mêlée,
Où le sort lui réserve une fin signalée.
Des cœurs, à son aspect, quel est l'étonnement?
Sa présence de tous accroît l'acharnement.
A son aide on accourt; chacun veut le défendre,
Veut lui donner son sang tout prêt à se répandre :
Et chefs, soldats, poussés d'une égale fureur,
Avec l'espoir enfin recouvrent la vigueur,
Ils respirent. Sans doute, en ce moment terrible,
Un Dieu les soutenait de son bras invincible.
Alors et Romégas et Guiral, tant de fois
Attaqués et vainqueurs, font de nouveaux exploits.
Tous deux portaient plus loin la terreur de leurs armes;
Mais tous deux appelés par mille cris d'alarmes,
Du plus proche rempart ils étaient accourus.
Leurs amis en danger sont par eux secourus:
Changeant en prompts succès tant de destins contraires,
Ils rendent l'espérance et la vie à leurs frères.
Devant eux l'ennemi s'est enfin ébranlé,
Et, pour leur échapper, a déjà reculé.

Mais Quincy, dans un choc et si long et si rude,
Tombe épuisé de sang, mourant de lassitude :
Il n'est plus ; et la soif de venger son trépas
D'un ardent désespoir enflamme les soldats.
Tous à ce Chevalier veulent donner leur vie ;
Veulent que de leur mort la sienne soit suivie.
Mais quel bruit effrayant est d'Hascen entendu ?
En naissant, incertain, bientôt plus répandu,
Il confirme en son cœur une triste nouvelle.
Il n'en peut plus douter. Tourmenté par son zèle,
Sûr qu'un fer meurtrier a blessé Soliman,
Il ne balance point : dévoué musulman,
Il interrompt l'assaut, renonce à sa conquête,
Et de nouveaux combats court braver la tempête.
C'est au sultan qu'il porte un généreux secours,
Qu'il vient offrir son bras, qu'il vient donner ses jours.
Un vain bruit cependant excitait tant de crainte.
Soliman de nul trait n'avait senti l'atteinte.
Seulement les Chrétiens, méditant son trépas,
Osèrent jusqu'à lui précipiter leurs pas.
Mais à l'instant forcés par sa garde fidelle,
Long-tems, pour se défendre, ils luttèrent contre elle.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Des femmes partagent les périls des Chrétiens : elles défendent avec eux les murs assiégés. — Épisode de Linna, nièce d'un commandeur de l'Ordre de Malte. — Soliman presse vivement les Chrétiens. — Leur résistance. — Le sultan en est ébranlé et reçoit une blessure. — Il est emporté sur son vaisseau, dans le lieu où sont les restes d'Elvire. — Étrange événement qui se passe devant lui. — Les assauts continuent. — Nouveaux efforts des assiégeans. — Le grand-maître fait lancer sur eux des cercles embrasés. — Effets terribles qu'ils produisent. — Les Musulmans abandonnent la brèche. — La Valette les poursuit. — Bataille entre lui et les Turcs, etc.

CHANT QUINZIÈME.

Quel empire n'a point sur les plus faibles cœurs
L'exemple du courage en butte à des malheurs!
Des femmes, dont la force est plutôt dans leurs charmes,
Affrontent du soldat et les feux et les armes.
Mais, ô cruel Amour! en quels maux plonges-tu
Ceux dont ta fièvre ardente égare la vertu?
Quel sentiment aussi, quelle audace intrépide
Ne sais-tu point donner au cœur le plus timide?
Dans un des forts vivait une rare beauté,
Portrait noble et touchant de la divinité.
Nièce d'un commandeur, à sa haute naissance
Elle joignait l'éclat d'une heureuse opulence.
C'était l'objet des vœux des jeunes Chevaliers.
Mais, tout en l'admirant, ces illustres guerriers,
Quand de justes égards les appelaient près d'elle,
De leurs feux indiscrets modéraient l'étincelle.
Un d'eux, sans le savoir, avait blessé son cœur:
Et la tendre Linna, par un rigide honneur,

Opposant aux desirs les vertus de son ame,
Avait su commander à sa puissante flamme.
Elle aimait, sans jamais que son cœur le trahît;
Et toujours au devoir son amour obéit.

De ses feux cependant l'insurmontable atteinte
Lui faisait éprouver une dure contrainte :
Et plus son cœur épris savait dissimuler,
Plus d'une ardeur secrète il se sentait brûler.
D'un amour à ses yeux peint comme illégitime,
Elle était à la fois et maîtresse et victime.
Mais au sein des ennuis d'un penchant malheureux;
Dans les soins, les combats d'un martyre amoureux,
Que son tourment s'accrut, depuis qu'en ces murailles
Chaque jour éclaira de tristes funérailles!*

Le plus cuisant souci l'agite et la poursuit.
De la pensée alors elle cherche, elle suit
Le cher et digne objet, dont le jeune courage
Se plaît en des périls qu'absente elle partage.
Sur la brèche, où sans cesse il affronte la mort,
Elle craint pour ses jours les caprices du sort.
Peut-être, se dit-elle, une main meurtrière
A l'instant, sans pitié, lui ravit la lumière.

Son cœur, à ce penser, de tourmens assailli
D'amour et de douleur vingt fois a tressailli.

Loin d'un oncle, au moment qu'il va, par sa présence,
Des Chrétiens sur les murs diriger la vaillance,
Linna, dans sa frayeur, dans son égarement,
Ne respire, ne voit, n'entend que son amant.
Mais, pour le préserver du fer qui le menace,
Que fera son amour ? et que peut son audace ?
Elle seule, ira-t-elle, en ces hasards mortels,
Emouvoir, attendrir, désarmer des cruels ?
Dans le pressant effroi de son ame éperdue,
Un spectacle étonnant vient s'offrir à sa vue.
Des femmes qu'animaient la patrie et l'honneur
Arrivaient, déployant une guerrière ardeur :
Elles couraient braver le sort et les batailles ;
Elles couraient mourir pour sauver leurs murailles,
Ou du moins partager, avec les Chevaliers,
Tant de brillans travaux, tant de faits meurtriers.
A leur aspect, Linna sent naître dans son ame
Une valeur soudaine, un espoir qui l'enflamme :
Elle sort, et l'amour à sa timidité
Donne alors tout le feu de l'intrépidité.
Elle-même conduit ces femmes généreuses
Que le péril appelle et rend audacieuses :
Toutes pour les dangers attestent leur mépris
Et le vaillant desir dont leur cœur est épris.

Leur nombre, en s'augmentant, en s'ouvrant un pass
Des assiégés ranime, enflamme le courage :
Ce renfort les soutient. Les unes avec eux
Frappent d'un bras long-tems et ferme et vigoureux;
Les autres, dans l'horreur de l'attaque sanglante,
Font sur les assiégeans pleuvoir une eau bouillante.
Mais que devient Linna dans ce terrible instant?
Tremblante, encouragée, et, le cœur palpitant,
Insensible aux périls où son amour l'expose,
Craintive, audacieuse, elle s'avance, elle ose,
Pour revoir un amant si cher, si précieux,
Pénétrer vers la brèche et le chercher des yeux:
Elle ne voit d'abord qu'un torrent de fumée,
Qu'une foule confuse au carnage animée.
Pâle, d'effroi saisie, elle suspend ses pas.
Son desir toutefois ne l'abandonne pas:
Il dirige sa marche au fort de la tempête.
A combler son espoir la fortune était prête.
Elle allait voir l'objet à qui son tendre cœur
Ne pouvait plus cacher sa malheureuse ardeur.
Mais, ô revers cruel!... dans son élan rapide,
Fond sur elle en sifflant un boulet homicide:
Il lui brise le sein; il lui ravit le jour;
Il éteint dans son sang un déplorable amour.

O que si tu savais, jeune et vaillant Sydnée,
La fin, la triste fin de cette infortunée!
Ton cœur désespéré, déchiré de douleur,
Ne pourrait désormais survivre à son malheur;
Tu voudrais, sur le sein de cette illustre amante,
Lui donner de tes feux une preuve sanglante;
Lui prouver tes efforts par l'amour excités,
Combattre, la venger, mourir à ses côtés.
Dans Malte ce mortel, au printems de son âge,
Faisait des jeux de Mars le dur apprentissage.
La vertu, ses devoirs, motifs purs et puissans,
Avaient su commander à ses desirs naissans:
Il admirait Linna, sans prétendre à ses charmes,
Et sans qu'il soupçonnât ses discrètes alarmes.
Cependant les périls s'étaient encore accrus,
Et s'annonçaient au loin par mille cris aigus.
Assiégés, assiégeans, tous rivaux en courage,
Dans un tumulte affreux se livraient au carnage.
Mais avec quelle ardeur combattait Soliman!
La terreur précédait ce terrible Ottoman.
A combien de Chrétiens, dans sa fureur guerrière,
Ce valeureux sultan fait mordre la poussière!
Cependant, pour l'atteindre, on brave le trépas.
Sur lui fondent encor d'impétueux soldats,

Dont les chefs dévoués, en volant à leur tête,
Au monarque vainqueur disputent sa conquête.
On se bat, on s'acharne; et Soliman surpris
Est ébranlé du choc de ses fiers ennemis:
Atteint même d'un coup, frappé d'une main sûre,
Il pâlit, et le sang indique sa blessure.
Quel malheur pour les siens! le bruit qui s'en répand
Ralentit le combat que la douleur suspend;
Et, du haut de la brèche, on porte dans sa tente
Le héros accusant la fortune inconstante.
Mais avant que le zèle, effrayé pour ses jours,
Ait pu lui prodiguer de l'art tous les secours,
Soliman, dans son cœur dévorant son outrage,
Veut que sur l'heure même on l'emporte au rivage.
Cependant par son ordre on revole à l'assaut.
L'indompté Mustapha commande à son défaut:
Il s'est joint l'amiral, dont le dépit extrême
S'empresse de venger et son prince et lui-même.
Porté par des guerriers qu'honore un tel fardeau,
L'impérieux monarque arrive à son vaisseau.
Sans crainte pour sa vie, il veut qu'en ce navire
On le dépose où gît la malheureuse Elvire.
Là, sur elle attachant ses yeux mouillés de pleurs,
Il demeure plongé dans de sombres douleurs.

Mais son courroux éclate; à l'instant il s'écrie :
« O femme infortunée! ombre auguste et chérie!
» Sois témoin de mon sort; contemple dans mon sang
» De tes cruels bourreaux l'attentat renaissant;
» Reconnais leur audace, et vois mon impuissance!
» Ton sang versé, le mien demande au ciel vengeance,
» Et le ciel la refuse à ma juste fureur,
» Au cri du désespoir, à la voix de l'honneur!
» Des flots de mes guerriers, pour punir tant d'outrages,
» Aurai-je donc en vain inondé ces rivages? »
Ainsi le fier sultan déplorait son malheur.
Jouet, dans son amour, d'une fatale erreur,
Il accusait le ciel; et le ciel équitable
Enfin daigna répondre à sa plainte coupable.
Est-ce un songe? Soudain, froide devant ses yeux,
Elvire, en s'animant, cède au pouvoir des cieux.
O prodige inoui! cette amante respire,
S'adresse à Soliman, le regarde, soupire,
Et de sa bouche alors laisse tomber ces mots:
« Le ciel a fait justice et vengé des héros.
» Respectez ses décrets : c'est, pour vous les apprendre,
» Un Dieu même, seigneur, qui fait parler ma cendre ».
Elle dit, et soumise aux dures lois du sort,
Retombe, en gémissant, dans les bras de la mort.

Le trouble, la frayeur règne dans cette enceinte.
Tous les cœurs sont glacés d'une épouvante sainte.
Mais vers son prince Hascen arrive haletant;
Il entre, et devant lui se prosterne à l'instant.
Il gémit, il frémit de voir couler encore
Ce sang si précieux que tout un peuple adore :
Et le bouillant bacha, d'un nouveau zèle épris,
Du feu de la vengeance enflamme les esprits.
Lui, soldats, officiers entourent le monarque.
Redoutant pour ses jours les ciseaux de la parque,
L'œil ardent de courroux, la rage dans le sein,
Au dessus du sultan ils lèvent tous la main :
Et tous jurent sur lui, d'une voix menaçante,
De punir par le fer une insulte sanglante.
De leur cruel serment la rapide clameur
Vole, court dans l'armée accroître la fureur.
Enfin contre les forts l'attaque recommence.
Le désespoir accru, la haine, la vengeance,
La soif du sang chrétien, d'affreux ressentimens
Ramènent sur les murs des flots de Musulmans.
Fiers vengeurs du monarque, agas et janissaires
Chargent plus vivement leurs vaillans adversaires.
Mais partout La Valette, au mépris du trépas,
De son exemple anime, enflamme ses soldats.

Par son ordre, aussitôt de leurs mains triomphantes,
Fondent sur l'ennemi des flammes dévorantes,
Des cercles embrasés, effroyables apprêts
D'un génie, inventeur de ces cruels secrets.
Son invisible bras lui-même les dirige.
C'est par lui qu'opérant un terrible prodige,
Des sommets de la brèche et du haut des remparts,
Ces mortels instrumens pleuvent de toutes parts.
Quel spectacle d'horreur! la résine enflammée,
Le bitume bouillant couvre, assiége l'armée.
Par le soufre et le feu de ces bois meurtriers,
Sont en foule assaillis d'infortunés guerriers.
Dans ces ardens liens la parque les enchaîne,
Et jusqu'au noir Cocyte à l'instant les entraîne.
Que d'accens douloureux, affreux et déchirans
Ces malheureux poussaient dans la flamme expirans!
Des voix, des cris aigus, des plaintes lamentables
Remplissaient tous ces lieux de sons épouvantables.
Parmi les tourbillons autour d'eux répandus,
Couraient les assiégeans, égarés, éperdus.
Les uns, demi-brulés, emportaient dans leur fuite
Des feux qui s'acharnaient partout à leur poursuite:
Ils allaient, de leurs cris effrayant les échos,
Pour finir tant de maux, se plonger dans les flots;

Les autres, hors des murs, emportés par la crainte,
De ces feux dévorans fuyaient l'horrible atteinte.
Que d'effroi, de désastre au sein de ces soldats!
Les cercles, dont la flamme aiguillonnait leurs pas,
Entraînés avec eux sur ce triste rivage,
D'un cruel incendie offraient au loin l'image:
Ils ne pouvaient s'éteindre une fois allumés,
Et ceux qu'ils atteignaient en étaient consumés.
Alors, en des tourmens non moins longs qu'effroyables,
Expiraient ces guerriers, victimes déplorables.
Mais les chefs, dont l'audace affronte le trépas,
Tentent de rallier ces malheureux soldats.
D'un noir dépit encor leur ame est animée:
Ils veulent à l'assaut ramener leur armée;
Ils exhortent cent fois et menaçent en vain
Les esprits effrayés de leur affreux destin.
Le désordre de tous achève la défaite.
Cependant furieux, outré de leur retraite,
Mustapha, dans l'excès d'un insensé courroux,
Sur ces infortunés faisait pleuvoir des coups:
A périr sur la brèche il voudrait les contraindre.
Mais les feux des Chrétiens mille fois plus à craindre
Que le tranchant aigu de l'homicide acier,
Commandent l'épouvante au cœur le plus altier:

A leur fatal aspect, fuyait le janissaire
Et le plus intrépide et le plus téméraire.
Rien ne saurait calmer, rassurer ces esprits
Des rigueurs de leurs chefs trop justement aigris.
Le découragement, le tumulte redouble :
Et prompt à profiter d'un tel excès de trouble,
Pour terminer enfin tant d'assauts meurtriers,
Le grand-maître au combat mène ses Chevaliers.
Il veut, par mille efforts, ce jour même, à leur tête,
Oter à Soliman tout espoir de conquête.
Avec ses bataillons, il fond, le glaive en main,
Sur l'ennemi troublé, las, confus, incertain.
Copier qui l'accompagne, et que suit la victoire,
Veut aussi partager ses périls et sa gloire.
Assuré du succès, l'audace dans le cœur,
En soi-même déjà chacun se croit vainqueur :
On tente, on ose tout sous un chef invincible.
Les Turcs sont ébranlés par un choc si terrible :
Ils cèdent à la force ; et leurs rangs dispersés
N'offrent plus que soldats, fuyans ou renversés.
Partout l'abattement, la peur se manifeste :
A leur suite s'acharne une terreur funeste.
Mais les chefs, recourant à des moyens heureux,
Ramènent sur leurs pas ces guerriers tout poudreux.

Leur exemple, leur voix, une honte soudaine
Réveillent dans les cœurs le courage et la haine.
Aussitôt déployant un front plus étendu,
Ils en font ressentir l'effort inattendu.
D'un rude et long combat s'offre l'affreuse image.
Deux murs vivans au loin vomissent le carnage.
Le mousquet meurtrier, par ses coups redoublés,
D'une sombre vapeur couvre les airs troublés.
Des deux côtés tonnaient des bronzes homicides.
Le sifflement, l'essor de cent globes rapides,
Par le salpêtre en feu, poussés hors de l'airain,
Prouvaient tout ce que peut un savoir assassin.
On y voyait sur-tout, instrument des batailles,
La bombe, que l'obus chasse de ses entrailles,
Tour à tour sur la terre et ramper et bondir,
S'élever, retomber, tout-à-coup s'entrouvrir,
Et, de ses flancs brisés avec un bruit horrible,
Semer autour de soi la mort la plus terrible,
Multiplier sa rage autant que ses éclats,
Mutiler, déchirer les malheureux soldats.
De tels dangers pourtant affrontant la tempête,
Les Chrétiens, dont le chef part et vole à leur tête,
Serrent leurs bataillons, pressent leurs mouvemens
Et se jettent vainqueurs sur les fiers Musulmans.

Loin de fuir, les Turcs font, quoique sans avantage,
Tout ce que peut oser un généreux courage:
Ils soutiennent le choc. Mais, trois fois enfoncés,
Ils couvrent divers lieux de morts et de blessés.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

LA MALTÉIDE.

CHANT SEIZIÈME.

SOMMAIRE.

Soliman, qui n'a été que légèrement blessé, reprend ses armes et revole aux combats. — Effet que produit sa présence sur ses troupes. — Il cherche le grand-maître qui portait le carnage dans son armée. — Combat de ces deux héros. — Les soldats, Chrétiens et Musulmans, comme par un miracle, cessent tout à coup de se battre. — Ils demeurent inactifs, et ne sont occupés que des efforts de leurs chefs. — Tentatives de Mahomet et de l'Amour pour détourner ces chefs du combat qu'ils se livrent, et pour mettre de nouveau aux prises les Turcs avec les Chevaliers. — L'Éternel les confond. — Témoignage éclatant de sa puissance. — Il fait rentrer dans le néant les ennemis des Chrétiens. — Soliman et La Valette en sont toujours aux mains. — Tableau de ces guerriers. — Ils se livrent le plus violent combat. — Action généreuse du grand-maître. — Intervention du Ciel, etc.

CHANT SEIZIÈME.

Telle que s'écroulant des rocs de l'Helvétie,
Fille des noirs frimas, par l'aquilon durcie,
Une énorme avalange écrase les troupeaux,
Entraîne les forêts, emporte les hameaux;
Tel que ce long amas et de neige et de glace
Rompt tout ce qui s'oppose au lourd poids de sa masse :
Tel La Valette, ardent à guider ses guerriers,
Ebranle, enfonce, abat des bataillons entiers.
Au travers de l'armée il se fait un passage:
Il s'élance sanglant dans un champ de carnage;
A tout ce qu'il rencontre il donne le trépas,
Fait voler l'épouvante au devant de ses pas.
Qui ne l'eût redouté dans ce moment terrible?
Avec lui combattait un pouvoir invisible:
Il dirigeait ses coups, redoublait sa vigueur,
Et devant lui frappait l'ennemi de terreur.
En vain des chefs vaillans s'efforcent de l'atteindre.
Pressés par des guerriers pour eux non moins à craindre,

Ils ne sont occupés que du soin valeureux
De soutenir ailleurs un choc impétueux.
Contre eux tout combattait avec une furie
Qu'excitait dans les cœurs l'amour de la patrie.
Mais bientôt, au fracas qui règne dans les rangs;
Aux accens douloureux des blessés, des mourans,
Soliman, dans sa tente, instruit de ces alarmes,
Pour secourir les siens, veut reprendre ses armes.
Du fer qui l'atteignit heureusement l'acier
Trahit des assiégés le projet meurtrier:
Sa pointe détournée, en glissant sur l'armure,
N'osa tenter sur lui qu'une vaine blessure;
Et, par les soins d'un art aussi prompt que puissant,
De la plaie aussitôt on étancha le sang.
Déjà le fier sultan, surmontant sa disgrâce,
De dépit, s'est chargé du poids de sa cuirasse:
Il s'arme en frémissant. Le cimeterre en main,
Il court et se venger et changer son destin.
Tel qu'un rapide éclair, dans sa course imprévue,
Il frappe les soldats de l'éclat de sa vue.
A son aspect, les cœurs se sentent ranimés.
De l'ardeur qui l'embrase ils sont tous enflammés.
L'audace en eux renaît et l'espoir avec elle.
Sur leur visage altier le courage étincelle.

Tous veulent devant lui mourir victorieux;
Tous redoublant d'efforts, acharnés, furieux,
Etouffant dans leurs cœurs tout desir de retraite,
N'aspirent qu'à venger leur dernière défaite.
Des Chevaliers d'abord ils soutiennent le choc.
Leur masse inébranlable est alors comme un roc
Qui des noirs aquilons, déchainés sur sa tête,
Supporte la furie et brave la tempête.
Mais de ces Musulmans quel que soit le rempart,
Sur eux fond La Valette aussi vîte qu'un dard.
En vain long-tems encor la foule lui résiste.
Cet invincible chef dans son assaut persiste:
Il force les soldats, se jette au milieu d'eux,
Dans leur rangs enfoncés répand un trouble affreux,
Y fait à chaque pas de terribles ravages,
Et des flots de leur sang inonde ces rivages.
Mais l'ardent Soliman, poussé par sa valeur,
Court, prétend arrêter son ennemi vainqueur:
Il vole à sa poursuite, avec l'impatience
D'un cœur bouillant de rage, altéré de vengeance.
Tout ce qui lui résiste est par lui renversé.
Le plus fier Chevalier est par lui terrassé.
C'est un lion sanglant que le carnage irrite:
Au centre des Chrétiens il fond, se précipite,

Et bravant et donnant à la fois le trépas,
Il devance en vainqueur ses fidèles soldats.
De tous, par son exemple, il accroît la vaillance:
Au plus fort de l'orage à leur tête il s'élance.
O que dans son courroux il semblait effrayant!
Les éclairs de ses yeux; son regard foudroyant;
Les coups multipliés d'un large cimeterre,
De son vigoureux bras ministre sanguinaire;
Tout, dans l'emportement de son dépit cruel,
Signalait ce terrible et superbe mortel.

Ainsi, dans ces combats il se livre au carnage;
Ainsi, sur les Chrétiens il venge son outrage.
Au milieu du tumulte, à travers les hasards,
Il s'avance pareil à l'homicide Mars.
Son adversaire enfin devant lui se présente:
Il le voit et frémit. Tel aux rives du Xanthe,
L'impitoyable Achille, au seul aspect d'Hector,
A toutes ses fureurs donnait un libre essor.

L'impatient sultan part comme un trait rapide,
Et dans sa course atteint son rival intrépide.
Musulmans, Chevaliers, chefs, soldats tout poudreux,
Au massacre excités, combattaient autour d'eux.
Cependant, qui l'eût dit? ô divine sagesse!
Dieu veut: et tout d'un coup tant d'acharnement cesse.

Turcs, Chrétiens ont les yeux sur les deux combattans,
Et tous entre la crainte et l'espoir sont flottans.
Le fer demeure oisif dans leurs mains sanguinaires.
Chacun pour son parti craint les destins contraires.
Mahomet en frémit : par sa haine excité,
Du ciel même il prétend changer la volonté.
Il va trouver l'Amour qui, loin du bruit des armes,
Dans un calme apparent déposait ses alarmes.
Ni les lieux fortunés où ce dieu tient sa cour,
Où les plaisirs pour lui renaissent chaque jour;
Ni le courroux du ciel que son audace offense,
Ne peuvent dans son cœur amortir la vengeance.
Il voudrait de l'enfer servir les attentats.
Sur des bords enchantés, centre de ses états,
Il reposait alors sous un vaste feuillage,
De rameaux enlacés agréable assemblage.
Palais, riant bosquet, fait pour la volupté,
Il est dans tous les tems des frimas respecté.
Si l'or n'y brille point, des roses immortelles,
Ouvertes tous les jours, et tous les jours plus belles,
Mariant leurs couleurs avec ses lambris verts,
En décorent l'enceinte, et parfument les airs.
Partout, sans que jamais l'été les décolore,
S'offrent dans ce séjour les doux présens de Flore.

Tout y montre, y conserve un éternel éclat.
De la grenade en fleur le brillant incarnat
Y paraît, des rameaux égayant la verdure,
Tel qu'un rubis dont l'art nous fait une parure.
Des myrthes odorans, des bois mystérieux
Entrecoupent ces prés, ces champs délicieux.
Ici sont des bosquets, là de vertes prairies.
Plus loin, baignant l'émail de ces rives fleuries,
Autour d'elles serpente et règne le cristal
D'une eau tranquille au sein d'un superbe canal.
Des cygnes, plus brillans que la neige éclatante,
Réfléchis au miroir de l'onde transparente,
Glissent, en se jouant, sur l'immobilité
De ce beau lac par eux et le calme habité.
  Là préside le dieu qui se rit de nos peines,
Qui fait tout son pouvoir des faiblesses humaines.
Pour suite, il a les ris, les jeux et les plaisirs,
Les regrets importuns, les volages desirs;
Pour sujets, des amans sans foi pour leurs amantes,
Dont lui-même entretient les flammes inconstantes;
Peuple vain et léger, occupé tout le jour
De l'art de feindre un tendre et véritable amour.
  Au sein des voluptés que sans cesse il respire,
Là le tyran des cœurs exerce son empire.

Sur un trône, tantôt on le voit triomphant.
Libre de son carquois, tantôt c'est un enfant
Qui se mêle aux Amours et folâtre sur l'herbe:
Tantôt, changeant de traits, c'est un maître superbe,
Qui, jaloux de ranger sous ses lois l'univers,
Aux plus fiers des mortels voudrait donner des fers.
Mahomet, revêtu d'une pompe éclatante,
Arrive, et, l'œil en feu, devant lui se présente :
« Des affronts, lui dit-il, et des revers nouveaux
» Seront-ils les seuls fruits qu'attendent nos travaux?
» Notre ennemi triomphe!... Est-ce donc sa puissance
» Qui nous doit commander ici l'obéissance?
» Ce fier Amour, n'aguère à sa perte acharné,
» N'est-il plus qu'un enfant pour l'esclavage né?
» Qu'est devenu son zèle à servir notre cause?
» Est-ce assez qu'en ces lieux mollement il repose?
» Ah! plutôt, qu'au moyen d'un prompt déguisement,
» Il sache de deux chefs vaincre l'emportement.
» En vain de leurs soldats l'ardeur s'est ralentie;
» Il faut, en les tirant de leur lâche inertie,
» Que d'Elvire vivante il imite les traits,
» Et devant le sultan retrace ses attraits. »

L'Amour comprend ces mots; et, cédant au prophète,
Il quitte au même instant sa tranquille retraite:

Il dirige son vol vers les funestes bords,
Où gisent la sultane et tant d'illustres morts.
D'Elvire il prend les traits, le maintien, la stature,
Et compose avec art une adroite imposture.
Brillant de tout l'éclat qu'avait cette beauté,
Il s'offre à Soliman soudain déconcerté :
A peine apperçoit-il cette image touchante,
Qu'il croit voir, retrouver sa malheureuse amante.
Elle approche de lui, s'arrête, tend les bras
Aux deux héros frappés de ses puissans appas :
« Guerriers, qu'à votre perte un vain délire excite,
» Renoncez au courroux qui tous deux vous agite,
» Dit-elle, c'est le ciel qui m'amène vers vous,
» Pour fléchir votre haine et retenir vos coups. »
A ce discours ses yeux se remplissent de larmes :
La beauté dans les pleurs triomphe alors des armes.
Chacun des deux héros sent son cœur désarmé.
Soliman tout ensemble interdit et charmé,
Deux fois vers le fantôme avec transport s'élance,
Et deux fois l'objet feint trahit son espérance :
Il s'éloigne, l'entraîne et suspend le combat.
Loin de lui Mahomet poursuit son attentat.
Prenant d'un vieil aga la taille et le visage,
Il va, vient, court pousser ses soldats au carnage :

Et déjà la fureur est prête à les saisir.
L'enfer réveille en eux un féroce desir;
Il comunique à tous son projet homicide.
Mais l'Éternel, en qui toute force réside,
Qui d'un geste, d'un mot, fait trembler l'univers,
Arrête en ses desseins un ennemi pervers.
« Quoi! dit-il menaçant, un perfide, un rebelle
» Oserait m'opposer une rage éternelle!
» Il armerait des cœurs par moi seul désarmés!...
» Ah! que de tels complots soient en lui réprimés!
» C'est assez que dans Malte, à force de carnage,
» Les Chrétiens qu'il poursuit aient prouvé leur courage;
» Que ces vaillans mortels, tant de fois combattus,
» Aient fait au monde entier admirer leurs vertus;
» Que ma justice enfin, par tant de résistance,
» Ait pour eux de mon bras signalé l'assistance...
» Ressentimens, fureurs, rentrez dans le néant.
» Mes décrets sont remplis: de mon bras foudroyant,
» Renversons, écrasons sous le poids de leurs chaînes
» Ces ministres honteux des passions humaines. »
Il dit, fait un clin d'œil, et la terre a tremblé.
Mahomet de ce signe est lui même accablé.
Succombant sous le poids de sa toute-puissance,
Il y voit ses soldats céder sans résistance:

Il fuit, non pas au sein du céleste séjour,
Mais en de tristes lieux où, loin des feux du jour,
Il court ensevelir ses projets téméraires.
Cependant les deux chefs, valeureux adversaires,
Délivrés du fantôme à leurs yeux disparu,
Reprennent le combat vainement suspendu.
Du fracas de leur choc les échos retentissent,
Et d'effrayans éclairs de leurs armes jaillissent:
On eût dit qu'animés d'un secret sentiment,
Leurs glaives partageaient tant de ressentiment.
Le fer résiste au fer dont chacun se menace.
De quels coups on entend résonner leur cuirasse!
Attaquant, attaqués au même instant tous deux,
Ils font, d'un bras constant, pleuvoir l'acier sur eux.
Dans leur brûlant regard la colère étincelle.
Une noble fureur éclatait avec elle.
Comme un cèdre agité sur le front du Liban,
Dans ces rudes assauts se montrait Soliman.
Que jusqu'en son courroux on voyait de noblesse!
Et que son front superbe étalait de richesse!
Un croissant, dont l'éclat défiait le soleil;
De son large turban magnifique appareil,
Tel qu'un astre, lançait un rayon de lumière,
Digne d'orner sa tête et respectable et fière.

Sous ce faste, quel port, quels traits majestueux!
Le fer qui le couvrait n'était pas moins pompeux.
L'or à l'acier mêlé, dans sa riche parure,
Distinguait sa pesante et somptueuse armure.
La Valette plus simple, et non moins imposant,
N'offrait, au lieu de l'or, qu'un fer resplendissant.
Ce métal, des guerriers ornement salutaire,
Est au champ des hasards seul digne de lui plaire.
D'une croix, signe auguste et de nous révéré,
Ce héros toutefois paraissait décoré.
Du salut des Chrétiens cette marque adorable
S'alliait à l'acier d'une arme impénétrable,
Qui dans les durs combats couvrait ce cœur vaillant,
Et lançait des éclairs de son poli brillant.
La main de l'ouvrier, en forgeant cette armure,
Y prit soin d'imprimer la trempe la plus dure.
Mais que d'assauts encor se livrent ces héros!
Ils ressemblent tous deux aux vents qui, sur les flots,
Opposés l'un à l'autre, et déchaînant leur rage,
Menacent le nocher du plus terrible orage.
Leurs bras, par la vengeance et le meurtre excités,
Attestent le dépit de ces cœurs irrités.
Dans leur bouche est un morne et farouche silence.
De leur emportement s'accroît la violence :

La soif de triompher les rend plus furieux.
Leur visage est en feu, l'éclair sort de leurs yeux.
Sans cesse un fer mortel fait gémir leur cuirasse.
Ce n'est plus la valeur, c'est une aveugle audace
Qui dirige, au hasard, sur leur sein, vers leur flanc,
Un glaive, dans leurs mains, altéré de leur sang.
Sous leurs pieds croît, s'étend un torrent de poussière.
Il semblait, dans l'effort de leur lutte guerrière,
Que les coups qui partaient, qui pleuvaient de leurs bras,
Etaient ceux d'une armée au plus fort des combats.

Qui pour ces deux héros n'éprouva point d'alarmes?
Dans leur acharnement, dans le choc de leurs armes,
Chacun tremble d'abord pour son chef, pour son roi,
Et du geste et des yeux témoigne son effroi.
Chrétiens, Mahométans, tous à peine respirent;
Tous craignent un combat qu'en secret ils admirent.

Le ciel allait enfin déclarer le vainqueur.
Au même instant, d'un bras dont s'accroît la vigueur,
La Valette à grands coups pressant son adversaire,
Fait sauter de sa main son fatal cimeterre.
Le Sultan désarmé pâlit, craint pour ses jours.
Son armée en frémit et vole à son secours,
Mais la foule est calmée aussitôt qu'éperdue;
Par le héros chrétien sa course est suspendue.

Ce guerrier vers la terre avait soudain baissé
Le fer dont Soliman allait être percé :
Il rassurait ce prince; et, d'une voix amie,
Il lui criait : « Sultan! ce n'est point votre vie
» Que les Chrétiens vainqueurs ont prétendu ravir :
» Leur vengeance à tel prix ne sait point s'assouvir.
» Après tant de périls, tant d'assauts, de batailles;
» Tant d'efforts meurtriers et tant de funérailles,
» Ils n'aspirent encor qu'à désarmer vos mains,
» Qu'à fléchir votre cœur dans ses sanglans desseins.
» Seigneur, que leurs vertus, l'honneur qui les anime,
» Touchent en leur faveur votre ame magnanime. »

Il dit : mais dans les airs quel effroyable bruit!
Sur l'île se répand la plus obscure nuit.
La mer s'enfle et mugit; tout le rivage tremble :
Ce n'est plus qu'un combat des élémens ensemble.
Dans la nue à longs traits serpentent mille feux;
Et la foudre, en grondant, roule parmi les cieux.
De tous les cœurs s'empare une sainte épouvante.
Ce terrible fracas, cette nuit effrayante;
Le tumulte des airs de plus en plus croissant,
Sont des décrets d'un Dieu le signal menaçant.
La Nature gémit à ce son formidable :
Elle croit du sultan la perte inévitable.

Mais à ce bruit affreux, auquel l'écho répond,
Succède tout à coup un silence profond;
Puis une voix pareille à l'éclat du tonnerre
Fait entendre ces mots, dont retentit la terre:
« Mortels! qu'agite un long et barbare courroux,
» Aux volontés du ciel enfin soumettez-vous.
» Du Dieu de l'univers respectez la puissance,
» Et cessez de poursuivre une injuste vengeance.
» Que l'erreur plus long-tems ne vous abuse pas.
» Ma justice d'Elvire a vengé le trépas.
» De ta main, Soliman, tu frappas le coupable;
» Ismar seul a commis un crime détestable:
» Et ces vaillans Chrétiens, ennemis des forfaits,
» Dans son fatal complot ne trempèrent jamais.
» Pour te rendre une amante à ta flamme ravie,
» Que n'a point fait d'abord leur généreuse envie?
» Cesse de leur livrer de si rudes combats;
» Et, conduit par le ciel, retourne en tes États. »
A ces mots l'Éternel, de l'éclat de sa vue,
Frappe l'œil ébloui de la foule éperdue;
Et rentrant glorieux au séjour des éclairs,
Avec les cœurs émus il calme aussi les airs.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

NOTES.

Comme vous, mes amis, sa liberté m'étonne...

(*Chant VII.*)

SOLIMAN II se conduisit envers la plupart de ses ennemis avec une générosité peu connue de ses prédécesseurs. Il fut juste, clément, religieux, grand capitaine : ses exploits l'ont mis au rang des premiers conquérans, et les qualités de son cœur, au nombre des plus illustres monarques.

Ce qu'on lui attribue dans le cours du poëme ne peut nullement être défavorable à sa mémoire. L'auteur, en s'appuyant sur ses mœurs mêmes, a donné à Soliman un amour qui, bien loin de le rabaisser, fait honneur à son choix dans la personne d'Elvire, que ses charmes peu communs et les belles qualités de son ame pouvaient en effet rendre digne de ce héros. La vengeance qu'excite en lui la perte d'une personne si chère, motivée sur son amour et l'outrage qu'il avait reçu, ne peut aussi qu'ajouter à l'intérêt d'un si grand personnage. La vérité est qu'il aima, avec une extrême passion, une jeune esclave qui prit sur son esprit un empire absolu.

On cite de ce prince des traits et des reparties qui montrent tout à la fois sa justice, la magnanimité de son cœur dans les uns, et le grand sens de son esprit dans les autres.

La première action de justice que Soliman fit en montant

sur le trône, est bien remarquable. Il fit publier que si feu son père ou ses officiers avaient pris quelque chose injustement à qui que ce fût, il lui serait rendu, pourvu qu'on dît naïvement de quelle manière les choses s'étaient passées; ce qui fut exécuté, et surprit fort le public, parce que les Turcs regardent ce qui est au fisc, comme aussi sacré que ce qui est dédié à Dieu même.

L'histoire raconte de ce monarque un fait qu'on peut proposer pour exemple aux princes, afin de leur inspirer de l'horreur pour la perfidie et pour la trahison. Elle dit que Soliman, ayant envoyé un de ses bachas dans la Valone, pour lui faciliter le passage en Italie par terre et par mer, ce bacha prit terre au port de Castro; que les habitans de ce lieu surpris, se rendirent sous le serment qu'il leur fit et la foi qu'il leur donna de les laisser aller où bon leur semblerait, vies et bagues sauves (la vie et les biens saufs); que cependant ce barbare violant sa parole, les tua tous, excepté ceux qu'il trouva propres à être faits esclaves; que lorsqu'il fut de retour à Constantinople, Soliman, averti de sa perfidie, le fit étrangler, et renvoya en Italie tous les prisonniers avec leurs effets.

On dit que le mufti, qui est le pape des Turcs; les kadileskiers, qui sont les archevêques, et quelques bachas, le sollicitant un jour de chasser de ses Etats, les Juifs, les Chrétiens et tous ceux qui étaient d'une religion différente de la sienne, ou de les contraindre à se faire musulmans, il leur montra d'une fenêtre, sur laquelle il était appuyé, un verger émaillé de toutes sortes de couleurs, et leur dit, que cette diversité de fleurs ne faisait aucun mal, qu'au contraire elle réjouissait extrêmement la vue et l'odorat; qu'il en était de même des différentes religions qui étaient dans ses Etats; que, bien loin qu'elles leur fissent du tort, ou qu'elles leur fussent à charge, ils en tiraient divers avantages, enfin qu'elles ne pouvaient que leur être utiles.

Retournant à Constantinople, après la prise de Belgrade, qui était sa première conquête, il apperçut sur sa route, à la pointe du jour, une femme échévelée qui tâchait de s'ouvrir un passage au travers de ses gardes, pour aller jusqu'à lui. Il ordonna qu'on la laissât approcher; elle se jeta d'abord à ses pieds, et lui dit: « Seigneur, tes soldats ont volé ma » maison pendant cette nuit, où trouverai-je une retraite, » et de quoi nourrirai-je douze enfans que Dieu m'a don- » nés? » Soliman ne put s'empêcher de rire de sa naïveté, et lui répondit: « Femme, si tu ne t'es apperçue qu'à cette » heure du vol qu'on t'a fait cette nuit, tu dormais bien » profondément. » « Il est vrai, répliqua la femme, que je » dormais, mais dans la pensée que tu veillerais pour moi, » les princes étant obligés de veiller continuellement à la » conservation de leurs sujets. » Cette réponse fine et hardie plut à Soliman qui ordonna à Rustan, bassa, de donner vingt sultans d'or à cette femme, et de lui faire rendre tout ce qui lui avait été pris; même à sa considération, il exempta pour plusieurs années le village où elle demeurait, de toutes sortes d'impositions.

On cite un autre trait fort singulier de ce prince: on dit qu'un Chrétien établi à Constantinople, avait emprunté de l'argent d'un Juif, à condition que, s'il ne le lui rendait au jour marqué, il lui serait permis de lui couper une once de sa chair. Le terme étant échu, et le Chrétien se trouvant dans l'impossibilité de payer, le Juif lui proposa de souffrir la peine qui lui était infligée. Le Chrétien n'ayant pu s'y résoudre, il y eut procès entre eux sur ce sujet; l'affaire fut portée devant Soliman à cause de sa singularité. L'Empereur, ayant entendu les deux parties, condamna le Chrétien à subir la peine qui lui était imposée par son traité; mais il déclara en même temps au Juif que, s'il en coupait d'avantage, il lui en ferait couper à lui-même autant que ce qui excéderait le poids convenu; ce qui fit peur au Juif, et l'obligea à renoncer à sa demande.

Gracien, dans son livre intitulé le Héros, rapporte ce fait d'une manière différente, mais qui paraît plus conforme au caractère ottoman.

Un Juif, dit-il, prétendait couper une once de chair à un Chrétien, par un contrat usuraire qu'il l'avait forcé de passer, en lui prêtant une somme d'argent dont l'autre avait un besoin extrême. La cause fut portée au tribunal de l'Empereur, devant qui le Juif l'exposa, et la défendit avec insolence. Soliman, après avoir tranquillement écouté le Juif, ordonna d'une contenance grave, que l'on apportât des balances, un poids d'une once, et un coutelas des mieux affilés. A cet appareil, l'usurier content, s'applaudissait en secret, et son débiteur pâle, tremblait de tout son corps, lorque l'Empereur adressant la parole au Juif : je te fais trancher la tête, dit-il, si tu coupes ou un peu plus ou un peu moins de chair qu'il n'est stipulé dans ton contrat. Cet arrêt imprévu fit bientôt désister le Juif de ses poursuites, et acquit beaucoup de gloire à Soliman dans tout l'Empire, où le bruit s'en répandit.

Busbecq, historien contemporain, qui était alors à Constantinople, dit qu'après une défense expresse que fit Soliman, de boire du vin, certains Chrétiens ou autres qui avaient des vignes près de la ville, choisirent, pour les arracher, et pour attirer l'attention du monarque, un jour où Soliman sortait de la ville, et se promenait aux environs; qu'en effet l'Empereur les ayant apperçus, touché du dommage qu'ils en souffraient, il leur demanda pourquoi ils les arrachaient; que ces particuliers lui ayant répondu que comme il avait défendu de boire du vin, les vignes étaient devenues inutiles, il répliqua qu'il était vrai qu'il avait défendu de boire du vin, mais non de manger du raisin, et qu'il leur ordonna de laisser leurs vignes intactes; saillie d'esprit, dit un historien de la vie de ce prince, qui fait voir la beauté de celui de Soliman, et qui fait connaître en même temps que si ce monarque se piquait d'être ferme dans ses

résolutions, et de ne point s'en dédire, il trouvait des expédiens pour les rendre, au besoin, insensiblement inefficaces, sans qu'il y allât de son honneur.

Il est certain que Soliman a été le plus grand de tous les princes ottomans; il a fait des conquêtes dans presque toutes les parties de l'univers; il a vaincu les nations les plus belliqueuses, contre lesquelles ses prédécesseurs n'avaient jamais combattu qu'à leur honte et à leur désavantage. Il était perpétuellement en action, soit à la tête de ses troupes en les conduisant, soit dans son palais en prenant de sages et bonnes mesures, pendant qu'il laissait prendre à ses troupes un repos nécessaire : aucune année de son règne ne se passa sans qu'il ne fît quelque chose de remarquable, soit en public, soit en particulier. Il était ennemi de l'oisiveté, exerçant sans cesse ses soldats, de peur qu'ils n'y tombassent et ne s'y accoutumassent.

Ce monarque était courageux, brave au dernier point, affable, civil, de sorte qu'on peut dire que les Turcs se sont humanisés pendant son règne; car, voyant que leur prince accueillait avec bonté les étrangers, eux aussi, à son exemple, les traitaient avec affabilité dans les communications qu'ils avaient avec eux. En un mot, il a été, dit-on, le héros de sa maison, accompli dans l'art de la guerre et dans la science de gouverner pendant la paix : toutes les vertus que chacun de ses prédécesseurs avait eues séparément, semblaient s'être réunies dans sa personne; il fut le plus grand de tous ceux qui avaient régné avant lui; et nul de ses successeurs ne peut lui être comparé. Ses entreprises guerrières, ses conquêtes glorieuses avaient fait de la nation musulmane un peuple distingué par les armes, et tel, qu'aucun autre, de son temps, ne pouvait se flatter de l'emporter sur lui dans la guerre. Tant de gloire était le seul ouvrage de Soliman.

On vante aussi, avec raison, les vertus morales de ce monarque : il en possédait plusieurs à un haut dégré; il était ennemi des débauches de bouche et de femmes, si communes dans ses prédécesseurs. Il était scrupuleux observateur de sa parole, disant de ceux qui la violaient, et qui ont toujours été en assez grand nombre parmi les Turcs, que ce n'était pas le moyen de gagner les nations étrangères; qu'il fallait tenir sa parole, quand on l'avait une fois donnée. Il punissait sévèrement le crime, autant par l'horreur qu'il en avait, que par devoir; mais il récompensait aussi fort libéralement les belles et vertueuses actions, ce qui lui avait acquis l'amour de tous ses sujets et l'estime des étrangers: cette conduite l'assurait aussi de la fidélité de ceux auxquels il confiait des emplois ou des commissions. Il avait du penchant, du goût pour les belles-lettres, et il favorisait ceux qui en faisaient profession ; il se connaissait en médailles; mais il s'appliquait particulièrement aux mathématiques et à la lecture de l'histoire; il était amateur de l'équité et grand protecteur de la justice.

Soliman avait les yeux noirs, le regard fier, le teint brun, la taille belle, l'ame ferme, l'esprit délicat, l'humeur libérale : sous son régne, ainsi qu'on l'a remarqué, les Turcs commencèrent à se polir. Mais, comme malheureusement toujours quelque défaut se joint aux plus belles qualités, celui qu'on peut avec droit lui reprocher, était d'être soupçonneux, ce qui l'a rendu par fois cruel ; et d'être si sensible à l'amour, qu'il devint esclave de Roxelane, qui lui fit faire des meurtres horribles et des fautes honteuses à un Empereur et à un bon politique : cette Roxelane, qui était de Sienne, était la plus artificieuse, la plus méchante et la plus belle de toutes les femmes; elle disposait d'une manière si absolue de Soliman, que, quand il entrait dans le sérail, on pouvait dire qu'il en était le premier esclave.

La jeune Sélima la remplit de ses cris.
(*Chant VIII.*)

On ne sera point étonné de voir Sélima et ses compagnes dans la tente de Dragut, si l'on fait attention aux mœurs des Turcs, qui leur font traîner après eux des sérails jusque dans les camps. Les prévenances, les tendres soins que le poète attribue aux femmes de Dragut, étaient bien faits pour l'attacher à elles; ils donnaient un nouveau lustre à leurs charmes qui n'en étaient que plus puissans pour lui.

En parlant des femmes turques, peut-être ne sera-il pas hors de propos de dire ici quelques mots de leur costume. Leur beauté consiste moins dans la régularité des traits, que dans la taille et la fraîcheur du teint, sur-tout pour les Circassiennes. Elles portent sur tous leurs vêtemens et leur ceinture chargée de plaques enrichies de pierreries, une veste traînante, de drap ou de brocart, fourrée d'hermines, de zibelines ou de petit gris. Leurs cheveux tressés qui tombent jusqu'à la ceinture; leur collier qu'elles attachent jusqu'à leurs oreilles avec des boucles de diamans ou d'émeraudes en poires, et qui se retroussent derrière la tête, à l'extrémité du bonnet poligone orné d'une aigrette; les bagues et les bracelets dont leurs bras et leurs doigts sont chargés, donnent un air de majesté et de grandeur à toute leur personne.

Là venait d'arriver un neveu du grand-maître...
(*Chant IX.*)

Henry de La Valette, neveu du grand-maître, jeune Chevalier plein de feu et de courage, et le Chevalier Polastron, son ami intime, à peu près du même âge, furent chargés dans le siége, d'une expédition périlleuse à laquelle ils succombèrent.

L'auteur de la Maltéide, en les faisant agir, a cru devoir ajouter à l'intérêt de leur situation, des circonstances qui

rendent tout-à-la-fois la catastrophe plus poétique et plus touchante.

Le grand maître, dit l'histoire, supporta la mort de son neveu avec beaucoup de constance, et il ajouta cette vertu aux grandes qualités qu'il fit éclater pendant tout le siège. Sur ce que plusieurs anciens Chevaliers entreprenaient de le consoler: « tous les Chevaliers, leur dit-il, me sont égale-
» ment chers; je les regarde tous comme mes enfans : et la
» mort de Polastron m'est aussi sensible que celle de La Va-
» lette mon neveu; après tout ils n'ont fait que nous précéder.
» S'il n'est pas possible de sauver Malte, il faut mourir, et
» nous ensevelir tous jusqu'au dernier sous ses ruines. »

Sur un lit, par le zèle et le deuil apprêté,
L'infortuné Dragut est lentement porté...
(*Chant X.*)

Le poète a suivi, dans les funérailles de Dragut, certains usages dont voici quelques particularités :

Autrefois on exposait le mort sur une table, comme dans un lit de parade, orné de ses plus beaux habits, et de diverses fleurs de la saison; après quoi on le portait sur des brancards hors de la ville, dans un lieu destiné à la sépulture des morts.

Arrivés au tombeau, les Turcs tirent le mort du cercueil et le descendent dans la fosse avec quelques sentences de l'Alcoran, après que les imans, prêtres turcs, ont fait pour le défunt les prières accoutumées à l'entrée de la mosquée. On ne jette point la terre immédiatement sur le corps, de peur que sa pesanteur ne l'incommode : pour lui donner un peu d'air, on pose de longues pierres en travers, qui forment une espèce de voûte sur le cadavre, en sorte qu'il y est enfermé comme dans un coffre.

Les prières pour les trépassés ne consistent qu'en quelques complaintes et dans le récit de certains vers lugubres ; elles sont répétées mot pour mot par ceux qui accompagnent le convoi, et qui suivent couverts d'une pièce de drap gris ou de feutre pendante par devant et par derrière. Les lamentations des femmes turques sont si éclatantes, qu'elles suffisent pour annoncer un mort aux voisins les plus éloignés.

Quelque fois on élève au dessus de la sépulture une espèce de tour ou de colonne qu'on laisse communément ouverte par le haut, pour qu'elle ressemble au monument de la Mecque ; c'est dans l'intention aussi qu'elle reçoive la pluie qui se communique aux fleurs et aux autres plantes odoriférantes, que l'on sème autour de ces mausolées, afin que les passans, charmés de leur odeur, prient pour les ames de ceux sur les corps desquels ils les cueillent. Les parens mettent encore sur la tombe du pain de la viande, des œufs, du lait, du fromage : les pauvres, quelquefois les oiseaux et les fourmis profitent de ces offrandes pieuses. L'entrée de ces tours ou colonnes est défendue par une grille de fer ou de cuivre. Un turban ou quelque autre ornement représenté sur la pierre de la tête, marque si le mort était homme ou femme : la pierre des pieds est la même pour les deux sexes.

Les funérailles du sultan sont accompagnées d'une majesté lugubre. On mène en main tous ses chevaux, avec les selles renversées, couverts de housses de velours noir, traînantes jusqu'à terre. Tous ses officiers, tant ceux du sérail que ceux de la garde, solacs, janissaires et autres, marchent en leur rang : les mutaféracas, c'est-à-dire les préférés, précèdent immédiatement le corps, armés d'une lance au bout de laquelle est le turban de l'empereur défunt, et portant une queue de cheval. Les armes du prince et ses étendarts sont traînés par terre.

La forme du cercueil est celle d'un chariot d'armes. Il est

couvert d'un riche poële, et par dessus on met un turban pareil à celui que le prince avait coutume de porter pendant sa vie. Ce turban qui a la figure d'une tête d'homme avec le cou, fait connaître que c'est là le tombeau d'un sultan et non d'une sultane, d'un fils du grand-seigneur et non d'une fille. Si le sultan est mort à la guerre, on met son cimeterre sur son cercueil.

De somptueux tapis, dans leur magnificence...

Les Turcs, descendans des Tartares, campent magnifiquement. Ils dépensent plus en tentes et en équipages, que pour leurs bâtimens particuliers. Les pavillons du grand visir et des autres officiers de marque méritent plutôt le nom de palais que celui de tentes. Elles sont d'une étendue prodigieuse, ornées en dedans de tapisseries de brocart d'or, d'argent et de meubles précieux.

D'un côté paraissaient, sous un aspect hideux...
(*Chant XI.*)

Les croates, hussards turcs, braves et robustes, n'emploient que la targue et la lance creuse et ferrée. Si ceux qu'ils attaquent étaient suscesptibles de peur, la figure seule de ces troupes les glacerait d'effroi. Une peau de léopard moucheté leur sert de bonnet, dont les ailes battent sur leurs épaules; un grand vol d'aigle avec la queue en fait l'ornement. Ils portent de longues chaussés de peau d'ours ou de loup, le poil en dehors, et pardessus, une veste de peau de lion, avec des éperons à la hongroise, longs d'un grand pied. Leurs chevaux sont également caparaçonnés de fourrures.

Auprès d'eux s'avançaient, armés de leurs tonnerres...

L'infanterie turque se compose en partie des janissaires qui sont la principale force de l'Empire. Elle est habillée à la

barbaresque, d'un corset de drap rouge, lacé par le côté, avec des demi-manches d'où sortent celles des chemises larges et ouvertes, qui laissent voir le bras nud jusqu'au coude. Ces fantassins portent un caleçon de serge de même couleur, lié au jarret, un demi-bas de drap, agraffé depuis le mollet jusqu'à la cheville du pied, et un soulier de maroquin rouge à oreilles, fermé de cordons de soie bleue. Leur coëffure consiste en un petit bonnet d'écarlate très-fine, surmonté d'une houpe de soie jaune. Leurs armes sont le sabre et la carabine.

Mais quel est ce Cortège où la richesse étale...

Le grand-seigneur, quand il marche en guerre, est précédé de Péics, de quatre porte-arquebuses à pied et de ses gardes à cheval qui l'environnent. Il est armé de pied en cap d'une jacque de mailles, dont le collet est chargé de grosses perles: tout le devant est garni de rosettes de diamans; il y en a de même sur les épaulettes, au milieu du dos : sur les brassards et sur la calotte (ou la tête), des mailles dorées, sont terminées par d'autres grosses perles, et se relèvent dans un turban de soie verte orné d'aigrettes de diamans. Sa veste de drap d'or fourrée de martes zibelines noires et passée en écharpe, est si chargée de pierreries, que les deux officiers qui en soutiennent les coins, semblent plutôt le soulager de ce pesant fardeau, que contribuer à la splendeur de sa marche. Dans le combat il est armé d'une cuirasse de la plus grande richesse.

Trois officiers portent après lui chacun un turban dont les aigrettes brillent à travers la gaze qui les couvre. A leur suite marchent les ichoglans ou les pages, conduits par les eunuques, et suivis du grand-maître du sérail et de son lieutenant en habit de guerre, tous deux superbement montés.

Six chevaux de main, deux enseignes, un toug et la com-

pagnie du mulezar aga, revêtue de peaux de tigre, et armée de demi-piques noires canelées et d'argent, précèdent le lieutenant-colonel des janissaires, qui se distingue des capitaines par une touffe de plumes de héron noires et quelques aigrettes attachées au derrière de son turban; il est suivi de deux cents soldats, escortant son drapeau de toile rouge; l'aga paraît ensuite revêtu de brocart d'or, avec un grand turban, monté sur un cheval magnifique, entouré de plusieurs capitaines à pied, et suivi de plusieurs Ichoglans à cheval, armés de carabines, de lances et de cottes de mailles d'acier poli, garnies de rosettes dorées, sur lesquelles ils portent des vestes de satin de couleur, passées en écharpe. Vient ensuite la musique: après elle, la cavalerie qui a le pas, se fait remarquer par la beauté des chevaux, des harnois et des housses.

La diversité des flammes rouges, vertes et jaunes, qui flottent au haut des lances, forme une variété agréable. Les dragons, par dessus une longue capotte rouge, portent une peau de léopard dont les pattes de devant s'attachent sur l'estomach; celles de derrière avec la queue, pendent sur la croupe du cheval, qui a pour housse une peau de tigre; ils sont coeffés d'un bonnet de drap verd à quatre coins, qui battent sur leurs épaules. Chaque soldat tient une lance au bout de laquelle est une flamme de taffetas qui tombe sur l'oreille du cheval. L'habillement des officiers est de martre commune, le poil en dehors; leur bonnet est orné de plumes d'aigle. Les porte-étendards ont des ailes aux épaules et aux talons. Les ichoglans sont habillés de satin ou de brocart à fleurs d'or et d'argent. Leurs chevaux sont caparaçonnés comme ceux des anciens Romains, et leurs carabines ornées d'argent, de nacre de perle et de corail. Paraissent ensuite les chevaux de main; les tétières des brides sont d'argent doré, émaillé et enrichi de pierreries: des chaînons d'argent servent de gourmettes; les rènes sont de soie, du milieu du crin sort un soleil qui tombe sur le cou, sous le quel pend un

gros flocon de crin blanc attaché à une boule d'argent doré, qui bat le long du gras de la jambe droite, et se retrousse à la selle qui est de velours brodé. Ces riches harnois sont à demi couverts de peaux de tigre si bien retroussées, qu'elles ne dérobent point à la vue la beauté des cheveaux et de leur parure.

Les solacs sont habillés comme les capitaines des janissaires, et les peics ou petits valets de pied, en veste de brocart à fleurs d'or, dont les bouts retroussés à une ceinture d'argent doré, laissent voir un parement à broderie d'or, et orné par devant de plumes de héron. Leur chaussure est la même que celle l'infanterie. Les chevaux de main portent une aigrette attachée à la tétière par un tuyau de pierreries; leur harnois sont si chargés de diamans, de rubis, d'émeraudes, de perles, de turquoises et autre pierres précieuses, que l'on n'en apperçoit pas le fond.

Les tougs (ou queues de cheval); les drapeaux mêlés de rouge, de vert et de jaune, ornés d'épées flamboyantes et des noms de Dieu, du prophète et de l'Empereur, en broderie; les tambours, les tymbales, les trompettes et les hautbois, précèdent les deux chameaux qui portent les reliques du mahométisme, couvert d'un drap rouge, avec des franges bleues. Les deux chameaux sont environnés de santons, de dervis et d'émirs en turban vert avec leur chef. Enfin paraît le mufti entre les deux cadileskers (juges de l'armée), habillés de violet et de satin blanc. L'équipage de leurs chevaux consiste simplement en des tétières de cuir violet bouclées d'acier, et en des housses traînantes de drap rouge à franges bleues.

Devant lui cependant de belliqueux drapeaux...

Les étendards turcs sont d'une étoffe de soie de diverses couleurs, chargés d'une épée flamboyante environnée de

caractères arabes en broderie : une grosse pomme dorée attachée au bout de la lance, et surmontée d'un croissant d'argent termine l'étendard. Le premier de tous, que l'on appelle l'étendard du prophète, est vert. On y voit le mot *Aleca* au bout de la lance. Sept grands étendards précèdent le sultan quand il va à la guerre.

Maître de ses débris, tantôt si formidables...
(*Chant XII.*)

La vérité est que Mustapha, entrant dans le fort Saint-Elme qu'il avait réduit, et jugeant par la petitesse de cette place, combien le bourg lui donnerait de peine, s'écria : » Que ne fera pas le père, puisque le fils qui est si petit » nous coûte nos plus braves soldats ! » On convient en effet que les Turcs, dans le siége particulier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes.

C'est alors qu'insultant aux Chevaliers défaits...

La vengeance, excitée par l'amour, est capable de porter un cœur, quoique naturellement généreux, à des excès que ces deux passions peuvent seules faire excuser. Soliman possédé par elles, s'y abandonne, pour ainsi dire, malgré lui, puisqu'un instant auparavant il admire, il plaint lui-même ses ennemis : et son passage rapide de l'admiration, de la pitié même à des mouvemens de colère et de haine, font reconnaître l'homme jusque dans le héros.

On pourrait comparer cette violence de ressentiment au courroux qui saisit Achille, lorsqu'Agamemnon lui enlève Briséis, ce qui a fait dire à Boileau :

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt...

Il fut pris et traîné sur un cruel rivage...
(*Chant XIII.*)

Les côtes d'Alger. — Ce Candélissa, dont il est parlé, était

un renégat grec, vieux corsaire, cruel, sanguinaire; mais grand homme de mer.

Ainsi, foulée aux pieds de l'enfer en courroux...
(*Chant XIV.*)

L'humanité, sous les traits d'une vierge affligée, est intervenue parmi les combattans pour les désarmer; elle leur a offert le spectacle de son sein déchiré par leurs coups : mais ni ses prières ni ses souffrances ne peuvent attendrir les Turcs. Mahomet triomphe et l'enfer avec lui.

Homère, dans l'Iliade, nous représente les prières comme filles de Jupiter, boiteuses, couvertes de rides, baissant l'œil et ne regardant que de côté. « Elles suivent constamment, » dit Phœnix à Achille, l'injure vigoureuse, qui, d'un pas » ferme et léger, les devance facilement, et parcourt la » terre en nuisant aux hommes, elles viennent réparer ses » torts, etc. » (*Traduction de Bitaubé.*)

Une telle allégorie semble devoir autoriser l'auteur de la Maltéide dans le personnage de l'humanité, qu'il fait venir pour mettre fin aux combats.

O prodige inoui! cette amante respire...
(*Chant XV.*)

Cette fiction paraîtra peut-être passer un peu les bornes du merveilleux; mais que l'on fasse attention qu'elle n'a lieu que par la volonté de l'Éternel. L'histoire sainte offre en plus d'un endroit de pareils prodiges. Rien n'est impossible à Dieu : ce miracle d'ailleurs prépare le dénouement. Soliman et tous ceux de sa suite en sont d'abord frappés; mais Hascen arrive, qui n'en ayant pas été témoin, n'est uniquement occupé que du sultan; il frémit à la vue de son sang versé, détourne les esprits de l'effroi qui les a saisis, s'empare d'eux, et, plein de

vengeance, les ramène aux combats. Le grand-seigneur lui-même, appelé par les cris de son armée, n'écoute que son courage; il vole au secours des siens, sans pouvoir être retenu par ce qui vient de se passer devant lui.

Il dit : mais dans les airs quel effroyable bruit...
(*Chant XVI.*)

On a pensé ne pouvoir mieux terminer ce poème que par l'intervention du ciel. Après avoir montré dans les Chevaliers ce que peut le courage aidé de l'honneur, de la vertu, de tous les sentimens qu'inspire une religion pure, Dieu lui-même a voulu déclarer d'une manière imposante l'innocence des Chrétiens : il tire Soliman de son erreur, et lui commande de mettre fin à un siége dont l'auteur a été puni dans la personne d'Ismar. Ainsi ses décrets sont remplis, et sa sagesse, autant que sa puissance, éclate dans l'exécution de ses volontés.

FIN DES NOTES DU TOME SECOND.

QUELQUES MOTS

SUR CE POEME ET SUR L'ÉPOPÉE.

Le poëme de la Maltéide, lors de sa publication, a eu sa part de critiques comme il a eu sa part d'éloges. L'auteur, en retouchant son ouvrage, s'est efforcé de mettre à profit les remarques de ses juges; il a refait les endroits faibles, soigné ceux qui avaient paru négligés, enfin il a cherché, le plus qu'il lui a été possible, à augmenter le nombre des morceaux qui ont été honorés par des suffrages; heureux si son nouveau travail a pu atteindre le but qu'il s'est proposé.

Sans doute les éloges que des écrivains judicieux et d'un mérite reconnu, ont donnés à sa première édition, ont dû l'encourager, l'exciter à redoubler d'efforts pour s'en rendre plus complètement digne : il s'est appuyé dans son travail sur leurs avis, et s'est appliqué sur-tout à répondre à l'opinion favorable d'un de ses juges, qui a dit dans le temps :

« Plusieurs morceaux de son poëme (de M. Halma) sont » écrits d'une manière souvent élégante et poétique. Les » parties de sa fable sont bien conçues et bien ordonnées; » les épisodes, placés avec goût, suspendent habilement le » récit; les descriptions ont de l'éclat; l'ensemble du poëme » annonce un talent distingué. — Si l'on peut reprocher

» quelquefois à M. Halma des tours faibles et négligés, il faut
» avouer aussi que ces défauts sont rachetés par des mor-
» ceaux d'un goût très-pur et par de fort beaux vers, etc. »

Ce jugement, porté par un littérateur distingué, n'a pu qu'enflammer l'auteur de la Malléide du desir de donner à son ouvrage, dans une seconde édition, un plus haut degré de mérite que dans la première. Voilà pour son exécution : quant au sujet, il a été généralement reconnu grand, héroïque, d'un puissant intérêt, et digne d'être célébré par la muse épique. L'extrait suivant du journal des débats en parle en ces termes :

« Ce sujet, considéré en lui-même, est très-grand et très-
» héroïque ; il offre dans les vainqueurs et dans les vaincus,
» des caractères originaux, frappans et variés, des passions
» violentes, des vertus sublimes, des prodiges de courage,
» tous les mouvemens, toutes les alternatives de crainte et
» d'espérance qui peuvent constituer une action dramatique ;
» quoique la difficulté en soit extrême, il n'est cependant
» pas impossible d'y allier le *merveilleux*, et de donner à
» cette action la forme d'une épopée. C'est une ambition
» digne d'éloges que d'avoir pu concevoir un aussi grand
» projet littéraire ; c'est avoir fait preuve de discernement
» que d'avoir choisi un semblable sujet. J'essaierai de prou-
» ver que M. Halma jeune mérite encore d'être loué pour
» la manière dont il l'a exécuté. »

Le Mercure, en reprochant à l'auteur trop peu de merveilleux dans le cours de son poëme, dit, après diverses citations faites en faveur de l'ouvrage, et en terminant son article :

« Enfin, si un langage presque toujours correct, un heu-
» reux choix de termes nobles, des sentimens élevés, des

» pensées justes, l'éloignement de toute afféterie et de
» mauvais goût, suffisent pour faire réussir un ouvrage,
» la Maltéide doit prétendre à des succès. L'auteur a fait
» preuve d'un grand courage en osant entreprendre une
» épopée, dans ce siècle où il ne paraît que des opuscules.
» Mais on lui doit de plus des éloges pour le talent qu'il a
» montré dans quelques épisodes et dans un grand nombre
» de descriptions. »

Sans examiner jusqu'à quel point le reproche ci-dessus, de trop peu de merveilleux, peut être fondé, on remarquera que la seconde édition de la Maltéide en offre davantage que la première, sur-tout au commencement de l'ouvrage ; néanmoins avec réserve ; car des fictions telles qu'il en existe dans certains endroits des poëmes anciens et modernes, ne seraient point admises aujourd'hui pour leur invraisemblance; on les traiterait de fables absurdes, et le lecteur ne pourrait applaudir à ce qu'une imagination, peu conforme à notre goût, enfanterait d'extraordinaire et d'incroyable. Il n'y a que le pouvoir du ciel qui puisse donner une apparence de vérité à des faits surnaturels, parce que, selon toutes les religions, il n'est rien d'impossible au souverain maître de l'univers, au Dieu tout-puissant. Mais ce qui est censé ne point émaner de lui, ne peut être considéré dans un poëme que comme un merveilleux idéal dont le fonds du sujet s'embellit, et n'appartient qu'à des ressorts ou puissances secondaires, qui sont les vices et les vertus : c'est pour cette raison, sans doute, que l'allégorie, de nos jours, semble être préférée aux fables mythologiques des premiers temps. Elle est froide, dit-on, mais que sont autre chose les dieux des anciens ? ne sont-ce pas les vices et les vertus personnifiés, revêtus de corps pour nous les rendre plus sensibles ? Homère, Virgile et d'autres écrivains de l'antiquité, ne les envisageaient probablement que sous ce rapport dans leurs fables. Ainsi, que des guerriers, des héros exécutent une grande entre-

prise, leurs vertus ou leurs vices y dominent plus ou moins : voilà les dieux des anciens, les démons des modernes, enfin nos divinités allégoriques.

C'est l'intérêt qui règne dans un ouvrage; ce sont les situations des personnages que l'on y fait agir, qui doivent en faire le principal mérite, le tout pourtant orné des charmes du style, soutenu de l'élévation des sentimens, de la force des pensées, du ressort des catastrophes et du mouvement des passions, telles que l'amour et la vengeance, qui produisent ordinairement de grands effets. Homère lui-même, si fertile en merveilleux, intéresserait-il autant, s'il ne nous eût peint que ses dieux se querellant, et dégradant la divinité par les faiblesses qu'il lui prête? Ces dieux ne sont que des machines qui, à la vérité, servent son poëme dans l'Iliade, mais qui n'en sont pas les beautés les plus remarquables. L'affront fait à Achille par le superbe Agamemnon; le ressentiment du premier, qui entraîne la défaite des Grecs; la mort de Patrocle qui en résulte; ces scènes d'amitié et de désespoir qu'offre le plus cruel, le plus vindicatif des hommes, l'impitoyable Achille; enfin tant d'événemens qui se succèdent si admirablement, n'en seraient pas moins surprenans, pas moins frappans sans l'entremise des dieux, supposé qu'on pût les en détacher sans nuire à l'action. Disons plus : on est fâché de voir, d'une part, le généreux et vaillant Patrocle, si touchant par son dévouement pour les Grecs, indignement désarmé par Apollon qui, caché dans un nuage, le dépouille de ses armes, et le livre sans défense à son ennemi pour le tuer. De tels moyens sont-ils dignes d'un dieu comme Apollon? Il semble qu'il y en avait de plus nobles et de plus convenables, pour faire succomber un héros tel que Patrocle. D'une autre part, on voit avec peine le brave, l'intrépide Hector, si intéressant par son amour pour les siens, sur le point de combattre Achille, lâchement trompé par Minerve qui, sous la figure de Déi-

phobe, frère du héros troyen, l'excite au combat en le flattant de son aide, et l'abandonne un moment après qu'il est aux prises avec son ennemi. Minerve de plus, en parlant à Hector, fait un mensonge indigne d'une déesse, sur tout de la déesse de la sagesse.

On sait que l'épopée étend son domaine au delà du monde terrestre, et que, s'élevant dans son vol jusqu'à des régions imaginaires, elle peut s'abandonner à tout ce que la fiction lui présente pour orner son sujet. Elle crée, invente, elle allie à la vérité des faits souvent mensongers, mais qui par fois contribuent au développement des passions. Dans ce cas, quelque vicieux que fût le merveilleux, il pourrait être réputé bon, en ce qu'il amènerait des situations intéressantes. C'est ce qui est prouvé par les deux passages d'Homère, cités plus haut à l'égard de Patrocle et d'Hector, dont la mort, quoiqu'occasionnée par des moyens indignes de la divinité, produit tant de scènes admirables.

Ce qui vient d'être dit sur le merveilleux dans la fable du poëme, et sur la situation des personnages que l'on a mis en action, est confirmé par un ouvrage moderne, le Paradis perdu de Milton : Adam et Eve, dans le jardin d'Eden, ne nous touchent, ne nous intéressent-ils pas bien plus délicieusement que tous ses anges et ses diables ? C'est parce que l'essence de ces deux êtres, heureux d'abord et ensuite malheureux, tient de près à la nôtre; que nous sommes infiniment plus sensibles aux événemens qui peuvent arriver à des créatures d'une condition qui nous est propre, qu'à tout ce qu'on attribuerait à des êtres imaginaires qui, par leur peu de réalité, de conformité avec nous, ne peuvent que faiblement nous émouvoir.

On en pourrait dire autant de la sultane Elvire, dans le VIe chant de la Maltéide, dont la catastrophe déchirante

doit exciter un bien plus vif intérêt, que la fiction mise en œuvre pour plonger cette femme dans le dernier des malheurs. Elvire, Adam et Eve se trouvent dans des situations qui appartiennent à des êtres de notre nature, et c'est pour cette raison que nous y prenons une part plus intime; sentiment que ne nous fait point éprouver ce qui n'est que purement merveilleux.

FIN.